32728

WITHDRAWN
from
Manhattanville Library

MANHATTANVILLE

Given by
Genevieve, Duchess Brady-Macaulay.

(3129)

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/labellehistoired0000henr

LA BELLE HISTOIRE

DE

GENEVIÈVE

LIBRARY
1847

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1920.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24499.

HENRI LAVEDAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA BELLE HISTOIRE
DE
GENEVIÈVE

ORNÉE DE DESSINS
PAR
ANGEL

PARIS
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10
1920

Copyright 1920 by Société littéraire de France.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction cinématographique réservés.

SANCTA AGNOVETA

I

AU CIEL

C'est une Galerie *au dallage et aux arcades de lumière dont ni le commencement ni la fin ne se voient.*

Ses innombrables baies, commandant la profondeur d'un indescriptible horizon d'or et d'argent, d'azur et de clartés déroulé en dehors de toutes les lois de la distance terrestre, plongent

sur des plaines, d'une douceur d'espérance et de blé, dont la sérénité morale enchante et fertilise le cœur,

sur des Saharas de délices, de brise et de parfums,

sur des déserts rafraîchissants,

sur des vallées abritant la béatitude et l'extase,

sur des montagnes sculptées de foi, taillées en escaliers de Moïse pour que les yeux même et la pensée puissent de partout, sans fatigue, gravir leur escarpement,

sur des coupoles de la couleur des temples et des ruches, du marbre et de l'ivoire, offrant la puissance fermée et l'aspect précieux des tabernacles éternels,

sur des hameaux lointains, lointains... qui ont l'air de

s'éveiller sans cesse dans la confiance éperdue de l'aurore,

et sur de gigantesques cités, rousses, toutes petites, ramassées, à peine visibles, qui semblent fumer là-bas, là-bas, et s'assoupir dans la récompense du soir,

et sur des Sions à terrasses de nacre,

sur des Jérichos à remparts de cuivre,

sur des Jérusalems rebâties et radieuses,

sur des Chanaans dont les ombrages « bleu-de-Marie », en faisant des gestes de palme, se balancent pour appeler,

et aussi sur des successions, sur des processions de baptistères, de campaniles, de tours, de clochers vermeils et de dômes à reflets comme la gorge des ramiers,

et sur de grandes routes, toutes droites, coupées en croix, prenant et entraînant les pas torrentueux des pèlerins séculaires,

et sur de tendres collines, serrées du haut en bas par un chapelet de sentiers en spirale,

et sur de merveilleux vergers palissés de symboles,

sur des bois touffus de prodiges,

sur des jardins mystiques,

sur des champs de lis,

sur des aqueducs de cyprès,

sur des campagnes infinies qui se suivent, se suivent, se continuent, se perpétuent toujours, toujours, toujours...

. . . . . .

Or là, dans cette galerie, seul, et aussi calme et aussi pur et aussi blanc que la colonne contre laquelle il ne fait pas d'ombre,

Un Ange *se tient debout.*

Il regarde l'immensité que son œil embrasse et possède.

Et il écoute.

Il écoute une musique, ineffable et qui le ravit, qui le transporte immobile, jusqu'aux pieds du Compositeur souverain, du Maître de la suprême harmonie, et son oreille reçoit ce pain mélodieux avec autant d'allégresse et de respect qu'une bouche l'hostie.

Mais tout à coup, les sons et les accents suaves qui coulaient comme une onde et qui semblaient jaillir pour ne

jamais cesser, s'arrêtent brusquement sur un signe mystérieux, invisible et formel.

Et à la même seconde, les violons de la Tribune et les altos du Roi des Rois, les musettes de la Nativité, les buccins des pêcheurs de la Barque de Pierre, les cithares, les tympanons, les luths, les harmonicas des Sept Ciels, les trompettes des Ascensions, les Orgues de Pâques, les hautbois des Belles Morts, et les neuf chœurs des Anges, le plainchant des Élus, les Te Deum *des Saints, les cantiques des Confesseurs, les hymnes des Décapités et les fanfares des Martyrs, et les concerts d'Actions de grâces, et les orchestres de Cana... tout obéit, tout se tait. Un grand souffle d'oriflammes traverse et remplit le silence.*

Et descendu dans un fracas de soie,

Un Chérubin, *vertigineux, ruisselant d'espace, éblouissant comme un glaive qu'on tire, accoste devant l'Ange, à la rive moirée.*

Il a trois paires d'ailes, qui pointent, courbes et haut dressées ainsi que des lames de sabre, et ces ailes sont parsemées d'yeux, grands ouverts, aux cils battants...

Une escarboucle de rubis brûle à son front comme une braise.

Son visage admirable est d'une chair irradiée qui semble un émail translucide, et sa chevelure de feu, palpitante couronne, respire et remue sur sa tête.

Il a la taille d'un jeune homme éclatant de force et de grâce, les vêtements ajustés d'un soldat paradisiaque, une souple cuirasse écaillée aux couleurs de l'Arc-en-Ciel et des cothurnes en plumes d'or.

L'Ange, *à sa vue, s'est incliné, ramenant aussitôt devant lui ses robustes ailes d'une blancheur immaculée et rondes du haut comme les roues d'un char qui fend la neige.*

A l'abri de ce bouclier il attend et il tremble en face du Chérubin debout.

*Et comme celui-ci ne dit rien, l'*Ange *effaré l'interroge, à travers la grille de ses ailes.*

L'Ange. — Pourquoi viens-tu? Pourquoi descends-tu vers moi, Chérubin?

LE CHÉRUBIN. — N'aie pas peur. Je t'apporte une grande nouvelle. . Dès le commencement, Dieu... *(l'Ange se prosterne...)* t'avait distribué, parmi les purs esprits, le rôle d'honneur qu'il te destinait.

L'ANGE, *prosterné.* — Je le sais.

LE CHÉRUBIN. — Celui d'ange gardien.

L'ANGE, *prosterné.* — Je le sais ! Je le sais ! Voilà des éternités que j'aspire à ma nomination ! J'ai prié, supplié, soupiré, gémi, pleuré. Pendant des rosaires de siècles, tu m'en es témoin, j'ai demandé : « Seigneur ! Vierge Marie ! Quand sera-ce? Comme c'est long ! » et toujours les archanges chargés de donner les réponses me disaient : « Pas encore ! Plus tard ! » Est-ce donc pour aujourd'hui? Les temps sont-ils venus? Vais-je avoir une âme? Une âme à moi? Rien qu'à moi? Une âme à soigner, à défendre, à guider ! Une âme qui m'appartienne, et que j'aime, et qui m aime? Ah ! si c'est oui, dis-le, dis-le, ne me fais pas languir !

LE CHÉRUBIN. — Oui, tu vas l'avoir.

L'ANGE. — Enfin !

LE CHÉRUBIN. — C'est pourquoi je suis venu.

L'ANGE. — Dieu soit béni !

LE CHÉRUBIN. — Un enfant va naître.

L'ANGE. — Bientôt?

LE CHÉRUBIN. — Dans un instant.

L'ANGE. — Dieu soit glorifié ! Quel enfant? Un homme? Une femme?

LE CHÉRUBIN. — Une femme.

L'ANGE. — Dieu soit chanté ! En quel pays?

LE CHÉRUBIN. — A Nemetodurum, en un bourg de Gaule romaine. Son père s'appelle Sévère.

L'ANGE. — Et sa mère?

LE CHÉRUBIN. — Gérontia.

L'ANGE. — Sont-ils païens?

LE CHÉRUBIN. — Chrétiens, et vivant tous les deux dans la crainte du Seigneur.

L'ANGE. — Dieu soit honoré!

LE CHÉRUBIN. — C'est leur fille, leur fille unique à la personne de qui — de la part de Dieu — je t'attache, je te prépose, et que tu dois garder.

L'ANGE, *prosterné*. — Dieu soit servi! Le nom de mon enfant?

LE CHÉRUBIN. — Genovefa, Geneviève.

L'ANGE, *prosterné*. — Ah! le doux nom! Qui le lui a donné?

LE CHÉRUBIN. — Elle le tient de ses parents, mais c'est sainte Anne qui l'a choisi.

L'ANGE, *prosterné*. — Sainte Anne... la Mère de Dieu! Pourquoi, Chérubin?

LE CHÉRUBIN. — Elle s'intéresse à l'enfant.

L'ANGE, *prosterné*. — Geneviève... Tendre et pieux, candide, aimable et caressant, à lui seul ce nom est une prière, un appel, un souffle, un *Amen*, un *Deo gratias*, une mélodie... Il bruit comme la feuille et murmure comme l'eau. Geneviève... Parfum de la fleur et maturité du fruit. Il est léger, frais comme un voile et chaud comme une toison... Il a la tiédeur de la laine et la transparence du lin. Geneviève... Il embaume, il apaise, il console; il fait du bien rien qu'à l'entendre et l'on est ravi de le prononcer. Geneviève... Il se déroule en banderole, il flotte; il est ailé, comme moi. Ce serait un beau nom d'ange. Il monte, il plane, il évoque le bleu des yeux et l'argent de l'étoile... Et je lui trouve aussi la perspective d'un grand

titre de l avenir, d'un texte redoutable et plein de Providence... Ai-je tort? Suis-je égaré? Geneviève... Ce nom, qui tinte en gouttes d'or comme la clochette au cou des brebis, vibre aussi comme l'airain. Tu ne fais que de m'en instruire, et voilà qu'il reste en moi, qu'il y frappe, et qu'il y retentit avec des accents singuliers ! Quel est ce prodige? Où me conduis-tu, Chérubin? Qu'est-ce que c'est que cette enfant qui déjà me tourmente et que Dieu m'attribue? Puis-je le savoir? Si son nom me trompait? Que sera-t-elle? Pauvre? Riche? Bonne? Méchante? Vertueuse? ou Pécheresse?

LE CHÉRUBIN. — Une Sainte.

L'ANGE, *prosterné, tout tremblant.* — Une Sainte ! Je suis l'Ange gardien d'une Sainte? Moi? Comme cela? Pour la première fois?

LE CHÉRUBIN. — Je te le dis.

L'ANGE, *prosterné.* — J'en suis indigne.

LE CHÉRUBIN. — Tu le demandais? Voilà des millions d'années...

L'ANGE, *prosterné.* — Pas d'une Sainte !

LE CHÉRUBIN. — Dieu t'accorde plus que tu ne voulais. De quoi te plains-tu? Remercie Dieu.

L'ANGE, *prosterné.* — Je le remercie. Je suis à ses pieds. Mais une Sainte !... D'ailleurs, une Sainte, un Saint... n'ont pas besoin d'ange !

LE CHÉRUBIN. — Ils en ont besoin.

L'ANGE, *prosterné.* — Leur Sainteté les protège.

LE CHÉRUBIN. — Elle les expose.

L'ANGE, *prosterné.* — Ils sont au-dessus des dangers.

LE CHÉRUBIN. — Ceux-ci sont plus grands.

L'ANGE, *prosterné.* — On ne les tente pas !

LE CHÉRUBIN. — On a tenté Dieu.

L'ANGE, *prosterné.* — Mais alors, c'est un Trône, un Chérubin, un Séraphin... c'est toi qui méritais...

LE CHÉRUBIN. — Dieu voulait un ange, un novice.

L'ANGE, *prosterné.* — Que Sa volonté soit faite !

LE CHÉRUBIN. — Et c'est toi qu'il a désigné.

L'ANGE, *prosterné.* — J'obéirai. Je garderai la Sainte. Une Sainte ! Mon Dieu !...

(Il soupire.)

LE CHÉRUBIN. — Elle ne l'est pas encore. Il faut d'abord qu'elle le soit. Mais elle l'est parce qu'elle le sera, qu'elle doit l'être, et qu'elle l'a toujours été, de toute éternité, dans les desseins d'En-Haut.

L'ANGE, *prosterné.* — Ah ! je m'explique à présent les musiques si belles qui m'enchantaient tout à l'heure et pourquoi Cécile avait pris sa harpe aux clés d'émeraude !... Je me disais : « Qu'y a-t-il donc? »

LE CHÉRUBIN. — C'était pour Geneviève.

L'ANGE, *prosterné.* — Oui... une Sainte qui naît... ! C'est un événement. Cela n'arrive pas tous les jours.

LE CHÉRUBIN. — Souvent. A côté des Saints fameux, il en est que le monde ignore et ignorera, et que seul Dieu sait.

L'ANGE, *prosterné.* — Geneviève sera-t-elle de ce nombre?

LE CHÉRUBIN. — Non, célèbre à jamais dans la mémoire des hommes.

L'ANGE, *prosterné.* — Que je suis troublé ! Pour bien entretenir ce trésor précieux, comment vais-je faire? Aurai-je les moyens?

LE CHÉRUBIN. — Tu les as. N'es-tu pas l'ange? investi du pouvoir sacré?

L'ANGE, *prosterné.* — Est-ce assez? Je suis le Bon Ange, en effet, et j'ai foi dans ma qualité... Mais l'*autre?*... Voilà que j'y pense!

LE CHÉRUBIN. — Que veux-tu dire?

L'ANGE, *prosterné.* — Tu le sais... Celui dont le nom même agite!... L'Esprit du Mal! Ah! celui-là! Sera-t-il en face de moi, de l'autre côté? Chaque homme, sur la terre, a-t-il aussi son Mauvais Ange? Et les Saintes? les Saints? En sont-ils libérés?

LE CHÉRUBIN. — Non. Tout homme a son démon, et Geneviève aura le sien que tu devras combattre.

L'ANGE, *prosterné.* — Ah! Si j'étais armé! Mais je n'ai que des ailes!

LE CHÉRUBIN. — Dieu t'a donné des bras... Des ailes et des bras, nous sommes les seuls qui ayons les deux, parmi tous les êtres créés. Les deux te serviront contre l'ange malin... Tes ailes, d'abord, que ne peut casser la tempête, ni même rebrousser le vent des pensées sataniques! tes ailes seront une voûte, un rempart, des rideaux, un toit!... Tes bras feront mollir comme un sureau ou briseront comme bois mort tout ce que tes mains saisiront... A ton ordre le fer deviendra de l'osier. Ton regard sera flèche et ton souffle ouragan. Ta bouche enverra du feu et tes paroles renverseront ceux sur qui tu les lanceras. Et tes pieds si légers, suspendus et flottants, seront, quand tu voudras sur-le-champ les river, plus accrochés au sol que les anneaux retenant le navire au port. Tu vas désormais être frémissant de bataille et hanté de victoire... Et tes désirs, tes souhaits, tes vœux, tes mains jointes, tes poings serrés et tes ailes tendues, tes peurs, tes éveils, tes aguets, toutes les affres de ta vigilance et ton éternelle insomnie te vaudront le concours d'une armée séraphique... Lève-toi! *(L'Ange se lève.)* L'enfant va venir au monde. Il faut que tu sois là pour lui donner son âme!

L'ANGE, *debout.* — Moi? Son âme?

LE CHÉRUBIN. — C'est elle qui brille à mon front... *(Il détache l'escarboucle et la place au front de l'Ange où elle s'enchâsse aussitôt.)* Prends-la donc et pars vite au-devant de ce corps qui n'attend plus que toi.

L'ANGE. — Oui... Depuis que tu me l'as remise, je sens, jusqu'à mon cœur, la force des rubis... et je brûle comme une lampe!

LE CHÉRUBIN. — Tu reconnaîtras l'endroit... La plus haute des fumées s'élève en volutes de la maison comme au sortir d'un encensoir. Une colombe rame au-dessus du jardin.

L'ANGE. — Oui...

LE CHÉRUBIN. — Pars!

L'ANGE. — Oui... Mais, encore un moment! Mon espérance est si fébrile! Je suis envahi, assailli de doutes!... Tant de questions à faire! Ah! Seigneur! tous les conseils dont je voudrais te dépouiller! Tu vois bien que je halète?

LE CHÉRUBIN, *avec force.* — Demande à Geneviève! Il n'y a plus qu'elle pour toi! Ton métier d'ange gardien? C'est elle qui te l'apprendra! Porte-lui son âme, allons! Et, quand elle devra la rendre à Dieu, tu la rapporteras.

L'ANGE. — Quelles commissions!

LE CHÉRUBIN. — Jusque-là, Dieu te la confie. Veille! Veille!

L'ANGE. — Je veillerai! *(Commençant à prendre son vol.)* Au nom du Père!...

LE CHÉRUBIN, *qui de son côté s'enlève.* — Il est aux Cieux!

L'ANGE, *plongeant dans un nouveau coup d'aile.* — Que je t'envie d'y remonter!... Moi, je m'engouffre sur la terre...

LE CHÉRUBIN, *toujours plus haut.* — ...Au nom du Fils ! Il y est descendu !

L'ANGE, *lointain, dans l'abîme bleu.* — Amen !

LE CHÉRUBIN, *qui n'est déjà plus qu'une étincelle, in excelsis.* — Amen !

II

ICI-BAS

Au bourg de Nanterre, à trois lieues de Lutèce, à la fin de l'an 419, en Gaule romaine.

Chez Severus.

Une habitation — propre et bien ordonnée — de petites gens, simples mais à leur aise.

Toute en rez-de-chaussée, bâtie de briques enduites d'un crépi couleur de maïs, avec un toit à peine incliné, presque plat et couvert de tuiles rouges, la maison donne d'un côté sur un jardinet, de l'autre sur un potager.

Au centre du jardinet se dresse, sur un bout de colonne, une statue moyenne de Jupiter Capitolin, qui n'a plus de tête.

Le milieu du potager est occupé par un bassin étroit dont l'eau verte a gelé car on est en hiver. Aussi la vigne qui, en pergola rustique, fait le tour de la maison et le gros figuier poussé de travers près du seuil ont leur pied et leurs maîtresses branches protégés par des vêtements de paille.

Près de la porte et contre le tronc du figuier se trouve un

banc, composé d'une dalle soutenue par deux chapiteaux de marbre usé.

Le petit domaine est clos de murs bas qui n'arrêtent pas la vue et auxquels s'appliquent en espaliers des arbres à fruits taillés ingénieusement pour représenter des faisceaux de licteurs et des aigles romaines, des flambeaux et des quenouilles, des croix et des lettres latines.

Dans un angle de ces murs s'ouvre, au ras du sol, un puits profond que bouche, en guise de couvercle, une vieille roue de chariot en bois plein.

Au delà, s'étendent de grands espaces de terre, brune et givrée, et puis des fourrés qui annoncent et préparent des forêts.

La maison est très distante de la bourgade dont les toitures clairsemées et la petite église, basse et ronde comme un four, se distinguent à plusieurs portées de javelot, parmi les branches dépouillées des arbres.

C'est le matin. Des fumées montent du village dans l'air tranquille.

A l'intérieur de la maison, se tiennent dans la chambre conjugale SEVERUS *et* GÉRONTIA.

SEVERUS *est debout près de l'âtre où brûle un feu de souches, ranimé de sarments qui crépitent.*

Avec précautions, il enlace dans ses bras une enfant, née de la veille.

GÉRONTIA, *couchée dans un lit bas, sous une couverture teinte de pourpre et une peau de bête, la joue contre le poing, regarde devant elle, et songe.*

Ayant passé de peu la quarantaine, maigre, svelte et rasé, SEVERUS *a le type grec.*

GÉRONTIA, *brune, robuste et de carnation chaude, offre, dans la force et la vivacité de ses trente-cinq ans, l'aspect distinctif et les traits de la Gallo-Romaine.*

SEVERUS, *prenant son parti.* — Gérontia? *(Pas de réponse.)* Rontia?

GÉRONTIA. — Quoi?

SEVERUS. — Desserre les dents... Depuis hier, tu ne dis pas un mot.

GÉRONTIA. — Ah ! c'est que depuis hier...

SEVERUS. — Tu es là, le sourcil froncé, le visage noir... Parle un peu.

GÉRONTIA. — Que veux-tu que je te dise?

SEVERUS. — Pas contente?

GÉRONTIA. — Non.

SEVERUS. — A cause de l'enfant?

GÉRONTIA. — Oui

SEVERUS. — Qu'est-ce qui t'ennuie?

GÉRONTIA. — Tu le sais. Alors, à quoi bon te le répéter?

SEVERUS. — Je ne te comprends pas.

GÉRONTIA. — Tu ne me comprends jamais... C'est ton habitude !

SEVERUS. — Voilà des années que, sans en avoir, nous désirions un enfant.

GÉRONTIA. — ...Nous désirions !... Toi, oui... Parce que moi...

SEVERUS. — Oh !

GÉRONTIA. — Sans doute, je n'étais pas hostile.

SEVERUS. — Ah ! Tu en conviens !

GÉRONTIA. — Mais, pour ce qui est de désirer, c'est toi, c'est toi seul.

SEVERUS. — Entendu. Laissons cela. L'enfant est arrivée. Elle est magnifique. Tu te portes bien.

GÉRONTIA, *ironique*. — Je me porte toujours bien, moi ! Heureusement que je suis solide !

SEVERUS. — Alors, puisque tout est pour le mieux, tu devrais te réjouir? et remercier Dieu?

GÉRONTIA. — Est-ce que je pleure?

SEVERUS. — Tu te plains, et tu n'es pas gaie.

GÉRONTIA. — C'est que je trouve qu'il n'y a pas de quoi l'être... Et, quant à Dieu, je le remercie.

SEVERUS. — Avec cette tête et ces propos-là?

GÉRONTIA. — Oui, mais je ne le remercie qu'à moitié.

SEVERUS. — Seulement?

GÉRONTIA. — Il ne m'exauce qu'à demi.

SEVERUS. — Tu comptes avec Dieu?

GÉRONTIA. — Non. Mais tout de même, s'il m'avait accordé tout ce que je lui demandais, je lui rendrais grâces pleinement, et il serait en droit de l'exiger de moi. Du moment qu'il ne m'a donné qu'en partie, il ne peut pas s'étonner, lui qui est la justice en personne, que je ne lui sois reconnaissante qu'en proportion!

SEVERUS. — Oh! Mais voyez-vous ça? Gérontia, la petite Gérontia de Nanterre qui pose des conditions au Créateur! C'est à mourir de rire.

GÉRONTIA. — Eh bien! meurs, mon ami. Ne te gêne pas.

SEVERUS. — Maintenant que je suis père? Ah! non! Pas de danger! Je veux vivre, et longtemps, très vieux...

GÉRONTIA. — Oui! Et moi? Tu n'y tiens pas à ce que je vive âgée?

SEVERUS. — Beaucoup! Plus encore! Car étant, selon la loi naturelle, destiné à partir le premier...

GÉRONTIA. — As-tu assez envie de me quitter!

SEVERUS. — ...Je compte que tu resteras, toi, pour me remplacer si je disparaissais.

GÉRONTIA. — Je te remplace déjà de ton vivant!

SEVERUS. — Raison de plus pour que je prie Dieu que tu me survives.

GÉRONTIA. — Je te survivrai ! Te voilà ravi?

SEVERUS. — Rassuré. Mais quel est ton sujet de plainte vis-à-vis du Ciel?

GÉRONTIA. — J'avais demandé un fils. Dieu m'a manqué de parole.

SEVERUS. — Te l'avait-il promis?

GÉRONTIA. — ...Tellement fait espérer... que ça revient au même. Ah ! c'est une grosse déception.

SEVERUS. — En vérité? Mais, moi aussi, je voulais un fils.

GÉRONTIA. — Pas autant que moi.

SEVERUS. — Bien davantage !

GÉRONTIA. — Mais non ! Puisque tu es enchanté d'avoir une fille?

SEVERUS. — Je suis enchanté parce que, d'abord, je prends toujours mon parti de ce que je ne peux pas empêcher...

GÉRONTIA, *moqueuse*. — C'est vrai. Tu as bon caractère.

SEVERUS. — Très bon. Il le faut... Et puis, parce que je me suis dit à la réflexion que ce n'était pas à nous de savoir s'il était préférable que nous eussions une fille ou un garçon, et que Dieu nous envoyant la fille, c'est que cela valait mieux.

GÉRONTIA. — C'est facile à dire !

SEVERUS. — Encore plus à faire. Et puis... l'enfant a soif.

GÉRONTIA. — A quoi le vois-tu? Crie-t-elle?

SEVERUS. — Non.

GÉRONTIA. — Alors?

SEVERUS. — C'est égal. Je vois qu'elle a soif, à son air.

GÉRONTIA. — Passe-la-moi.

SEVERUS, *la lui mettant dans les bras.* — C'est vrai, la pauvre petite mignonne, qu'elle ne crie pas ! Même quand elle est venue au monde, hier, et depuis, elle n'a pas poussé une plainte, ni versé une larme... *(L'enfant qui a pris le sein tète avec avidité.)* Tu vois qu'elle avait soif !

GÉRONTIA. — Si on la laissait faire, elle tèterait toute la journée, elle m'épuiserait. Mauvais signe. Elle sera gourmande.

SEVERUS. — J'espère bien ! — *(Au bébé.)* Prends des forces, mon chéri, vas-y de tout ton cœur... *(A sa femme.)* Mais regarde-la, tu l'as à peine regardée...

GÉRONTIA. — Je la connais, je l'ai bien vue.

SEVERUS, *à sa femme.* — Dis qu'elle est belle?

GÉRONTIA. — C'est beaucoup. Qu'est-ce que tu lui trouves de beau?

SEVERUS. — Tout. C'est ton portrait.

GÉRONTIA. — A moi? Ah ! bien ! Si tu crois que tu me flattes?

SEVERUS. — Comment? Ta fille ! Ça ne te fait pas plaisir qu'elle te ressemble?

GÉRONTIA. — Mais elle ne me ressemble pas ! C'est de toi qu'elle tient.

SEVERUS. — Aucunement !

GÉRONTIA. — Si. Je le sais mieux que toi, n'est-ce pas?

SEVERUS, *avec douceur.* — Ça dépend.

GÉRONTIA. — D'ailleurs, les filles ressemblent toujours au père... *(Severus veut placer un mot.)* Toujours ! Ce sont les fils qui ressemblent à la mère... *(Un soupir.)* Les fils ! Elle a ton nez, ton nez droit, ton nez d'homme.

SEVERUS. — Il est tout petit, son nez !

GÉRONTIA. — Il grandira ! Attends. Il n'est pas au bout !

SEVERUS. — Elle a tes yeux.

GÉRONTIA. — Ils ne sont pas encore ouverts.

SEVERUS. — Je veux dire la forme. Elle a ta bouche.

GÉRONTIA. — Ton oreille.

SEVERUS. — Ton menton, ta main...

GÉRONTIA. — C'est tout toi.

SEVERUS. — Enfin, c'est nous, notre enfant. Elle ne tète plus.

GÉRONTIA. — Ça n'est pas dommage.

SEVERUS. — Et elle dort.

GÉRONTIA. — Elle est déjà lourde.

SEVERUS. — Donne-la-moi.

GÉRONTIA. — Oui. Mais fais attention, hein?

SEVERUS. — N'aie donc pas peur.

GÉRONTIA. — Quand je pense à tout ce que j'avais rêvé, si j'avais eu un fils.

SEVERUS. — Oublie. Et puis, quoi? Un fils... Qu'est-ce que tu t'imaginais donc?

GÉRONTIA. — Qu'il eût atteint les plus hautes destinées. Je le voyais soldat, centurion, général, proconsul...

SEVERUS. — Imperator, pendant que tu y es. Sois sérieuse.

GÉRONTIA. — En tout cas, c'eût été quelqu'un.

SEVERUS. — Ça, c'est bien possible

GÉRONTIA. — C'est certain.

SEVERUS. — Un grand orateur, peut-être?... ou un grand artiste?

GÉRONTIA, *faisant la moue.* — Même ça, oui, cela en

valait encore la peine... Tandis qu'une fille... Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse? Rien.

SEVERUS. — Oh ! évidemment, elle ne sera pas général.

GÉRONTIA. — Tant pis pour nous.

SEVERUS. — Tant mieux pour elle. Qu'elle soit comme toi une bonne et belle créature, vaillante, sensée, gentille, douce, aimable...

GÉRONTIA. — Assez. Tu m'en donnes trop.

SEVERUS. — Et qu'elle épouse un brave garçon d'ici, honnête et courageux, avec des qualités...

GÉRONTIA, *moqueuse.* — Comme toi, allons?

SEVERUS. — Meilleur encore ! C'est tout ce que je demande, et au moins, elle est presque sûre d'être heureuse.

GÉRONTIA. — Nous n'en savons rien. Et puis mon désir n'avait pas seulement pour cause, comme tu le crois, une pensée d'orgueil maternel, c'était le sentiment profond d'une nécessité. Un fils est un fort. Il apporte un secours, une défense, un appui dans la famille et la maison.

SEVERUS. — Je suis là, moi le père, et bon pour deux.

GÉRONTIA. — Tu vieilliras et tu n'y seras pas toujours. Or, dans les temps que nous vivons, la tête et le bras d'un homme en plus sont bien utiles.

SEVERUS. — Les temps que nous vivons ! Qu'est-ce qu'ils ont donc de si terrible, après tout?

GÉRONTIA, *éclatant.* — Mais, ils sont effrayants ! Tu le sais bien ! Jamais il n'y en a eu de pareils ! Nous l'avons vu. Rappelle-toi, en 407? l'année de notre mariage.

SEVERUS. — Douze ans déjà !

GÉRONTIA. — Nos angoisses, nos épouvantes, du matin au soir...

SEVERUS. — Pas à ce point-là ! On s'y faisait.

GÉRONTIA. — ...tous les jours, toutes les nuits... jusqu'en 410 !... à l'époque des grandes invasions ! Les Barbares, comme une mer, inondaient l'Empire.

SEVERUS. — C'est vrai. Mais...

GÉRONTIA. — Au récit de leurs cruautés, les cheveux se mettaient tout droits pendant des heures sans que, même avec la main, on pût les rabattre. On vivait haletant. Dès que le vent se levait, on hurlait : « C'est eux ! les voilà ! » Approchaient-ils? S'en allaient-ils? On ne savait rien. On montait dans les peupliers pour voir. On écoutait. L'aboiement des chiens vous glaçait le sang dans les veines. C'était si affreux, l'idée de ces hommes ! Des sauvages de tous les pays les plus lointains de la terre ! avec des noms infernaux... *(Severus sourit.)* Ne ris pas ! Je les ai retenus... *(Crachant les noms.)* Des Quades !... des Vandales ! des Suèves ! des Sarmates ! des Alains... Quoi encore?

SEVERUS. — Ne cherche plus, va.

GÉRONTIA. — Gépides ! Saxons ! Hérules ! Burgondions ! qu'il y en avait ! Et les Anamans !

SEVERUS, *rectifiant.* — Ala... Alamans.

GÉRONTIA. — Si tu veux !... Et les Pannoniens !

SEVERUS. — Pallo...

GÉRONTIA. — Tu m'ennuies. Enfin des ruées de bêtes féroces. Et puis...

SEVERUS. — Et puis quoi? Les avons-nous vus?

GÉRONTIA. — Ils auraient pu venir ! Il ne s'en est pas fallu de beaucoup !

SEVERUS. — Ils ne sont pas venus, du moins de notre côté. Ça n'était pas des armées — je te l'ai déjà expliqué — mais des bandes, seulement, qui ne faisaient que traverser, vite, en torrent, avec leurs chariots...

GÉRONTIA. — En massacrant, pillant, brûlant...

SEVERUS. — Sans doute, mais ils ne restaient pas. Une trombe, voilà tout.

GÉRONTIA. — Mon Dieu oui ! tout bonnement.

SEVERUS. — L'important c'était de ne pas se trouver sur leur passage. Nous n'y avons pas été.

GÉRONTIA. — Un pur hasard !

SEVERUS. — Non ! la Providence, Gérontia ! N'oublie jamais que c'est à la suite du vœu fait à ce moment-là, si nous étions sauvés, que nous sommes devenus chrétiens... Voilà pourquoi tu as tort de te lamenter sur le passé et de trembler pour l'avenir. Tu manques de confiance en Dieu qui visiblement nous protège. Ne pense donc plus, je t'en prie, à toutes ces vieilles histoires... d'Anamans et de Pannoniens...

GÉRONTIA. — Moque-toi de moi, va ! Continue ! Envenime !

SEVERUS. — Mais non, je plaisante, parce que je t'aime et que je suis heureux.

GÉRONTIA. — Oh ! ce n'est pas moi que tu aimes !

SEVERUS. — Qui donc?

GÉRONTIA. — Ta fille. Elle a déjà pris tout ton cœur.

SEVERUS. — Il est assez grand pour vous deux. Calme-toi. Et regarde, réfléchis. Les bandes barbares ont été dispersées, anéanties. Ce qui n'a pas été détruit s'est enfui en Espagne. Il n'en est rien resté chez nous. Depuis huit ans tu vois bien que nous sommes tranquilles?

GÉRONTIA. — Moi, je ne le suis pas. Les Barbares reviendront.

SEVERUS, *fier*. — S'ils reviennent, les légionnaires de Stilicon les recevront sur leurs lances. Mais ils ne s'y frotteront pas. La Gaule est province d'empire. Honorius, notre empereur, a la toute-puissance.

GÉRONTIA. — Tu m'as dit l'an dernier qu'il était faible et lâche.

SEVERUS. — Il est pieux. Enfin, l'ordre règne et nous n'avons qu'à savourer la paix.

GÉRONTIA. — C'est bon. C'est bon... Savourons... Hier, tout allait mal. Je t'entends encore un soir sur le banc de marbre : « Ma petite, je suis inquiet. L'avenir me préoccupe. Les personnes, les biens... plus de sécurité. On détrousse les marchands. Les œufs, le vin, l'huile et la viande, la toile et la laine coûtent le double. On vole le bétail. Le feu prend tout seul dans les bois... C'est très grave. »

SEVERUS. — Moi, je t'ai dit ça?

GÉRONTIA. — Je le jure. Et puis... arrive l'enfant. Tu deviens père, alors, crac ! tout va à merveille... le beurre est pour rien, l'ordre règne en Gaule. Et te voilà fou !

SEVERUS. — Eh bien? même si c'était cela, je ne serais pas fou ! Il suffit d'un petit enfant pour tout changer en nous, et hors de nous aussi. Au lieu de bouder contre ton cœur, goûte donc ta joie. *(Montrant l'enfant qu'il tient dans ses bras.)* Aimons-nous plus fort dans cet amour, dans notre Geneviève.

GÉRONTIA. — Oh ! Je ne t'en veux pas.

SEVERUS. — Il ne manquerait plus que ça.

GÉRONTIA. — Et j'aime aussi notre enfant, autant que toi, quoique je n'aie pas l'air.

SEVERUS. — Aie donc l'air ! Aie l'air ! Ne te retiens plus. *(La regardant dormir.)* Comme elle est jolie ! et sage ! et sérieuse ! J'adore son nom.

GÉRONTIA. — Geneviève?

SEVERUS. — Oui.

GÉRONTIA. — Il n'est pas laid. Mais j'en aurais préféré un autre... Claudienne, ou Tullia... ou...

SEVERUS. — Rien ne vaut Geneviève.

GÉRONTIA. — Tu l'as voulu. Je t'ai obéi.

SEVERUS. — Tu sais bien pourquoi je l'ai voulu?

GÉRONTIA, *incrédule.* — Ce songe?

SEVERUS. — La nuit qui a précédé sa naissance, trois fois réveillé en sursaut, et trois fois rendormi, j'ai reçu l'ordre, pendant mon sommeil : « Il faut l'appeler Geneviève... » C'était Dieu qui commandait.

GÉRONTIA. — Tu vois Dieu partout.

SEVERUS. — Il y est. Et je vais te dire encore autre chose que tu ne sais pas, que je ne dois pas te cacher.

GÉRONTIA, *déjà réprobative.* — Quoi encore? Qu'est-ce que c'est que ces mystères?

SEVERUS. — Hier matin, une heure environ avant que l'enfant ne vînt au monde, et pendant que la matrone était à ton chevet, je me suis senti tout à coup si abattu de te voir souffrir que je suis sorti un instant. J'étouffais...

GÉRONTIA. — Et moi donc! Oui. Eh bien?

SEVERUS. — Une fois là, dans le jardin, je levais naturellement les yeux au ciel et je l'implorais pour que tout danger fût écarté de nous. Alors, j'ai vu...

GÉRONTIA. — Oh! ne t'arrête pas! Qu'as-tu vu?

SEVERUS. — J'ai vu la fumée de la cheminée qui, au-dessus du toit, traçait des cercles réguliers, bleus et fins, l'un après l'autre, comme ces grands anneaux couleur de lune entourant le front des martyrs...

GÉRONTIA. — Oh!

SEVERUS. — ...Et chaque cercle était si rond, si parfait, si net qu'on l'aurait cru de métal précieux, d'argent diaphane!

GÉRONTIA. — Le vent produit cela.

SEVERUS. — Il n'y avait pas de vent. Et ça n'est pas tout.

GÉRONTIA. — Autre chose?

SEVERUS. — Une colombe, marquée d'une tache de sang au cou, n'a cessé de tourner en planant au-dessus du jardin. Elle tournait, tournait, grande ouverte, mais immobile, sans que rien de son corps bougeât, ni ses pattes, ni ses ailes, ni sa tête... rien !

GÉRONTIA, *songeuse.* — Elle tournait... Oui !... et tu penses, vraiment, que ce sont des signes?

SEVERUS, *avec force.* — Des prodiges ! N'en doute pas !

GÉRONTIA, *soudain convaincue.* — Eh bien ! Je le crois aussi. Car j'ai été remuée, de mon côté, par un phénomène étrange.

SEVERUS, *se rapprochant.* — Ah? Lequel?

GÉRONTIA. — Je voulais te le cacher. Ce n'est plus la peine.

SEVERUS. — Mais non. Maintenant...

GÉRONTIA. — A la minute où la petite est venue au monde, j'ai vu... Si tu savais !

SEVERUS. — Ah ! ne t'arrête pas ! Qu'as-tu vu?

GÉRONTIA. — J'ai vu — ou plutôt non, je n'ai pas vu... Je me suis aperçue, j'ai compris, j'ai senti, j'ai été sûre enfin... que quelqu'un, en même temps, entrait !

SEVERUS. — Chez nous?

GÉRONTIA. — Oui... entrait, et faisait irruption dans la chambre...

SEVERUS. — Tu l'as rêvé !

GÉRONTIA. — Pas rêvé

SEVERUS. — Nous n'étions que trois dans la chambre. La matrone, toi et moi.

GÉRONTIA. — Nous étions davantage.

SEVERUS. — Oui... quatre avec l'enfant.

GÉRONTIA. — Cinq... je ne sais pas combien, avec l'autre...

SEVERUS. — Qui?

GÉRONTIA. — Celui-là... l'étranger, l'inconnu que je ne peux pas dire.

SEVERUS. — Mais explique-toi. Tu dis que tu l'as vu?

GÉRONTIA. — J'en ai eu la notion, la perception, l'assurance certaine.

SEVERUS. — Comment était ce personnage? Sa forme? Son aspect?

GÉRONTIA. — Il n'en avait pas. Et pourtant il était, il existait, quoique invisible. Je ne l'ai pas vu, lui, mais j'ai connu sa présence et sa réalité. Il arrivait avec l'enfant et pour l'enfant. Quand il est entré, il y a eu tout un tremblement d'air, un tumulte, une bourrasque ainsi que dans des voiles de navire, avec un énorme bruissement de feuilles et de plumes...

SEVERUS. — Je n'ai rien entendu. C'était la cheminée. Le vent produit cela.

GÉRONTIA. — Il n'y avait pas de vent. Le visiteur est pour ainsi dire tombé du ciel, il a été jeté sur le carreau comme une branche arrachée et cependant, même lancé de cette façon, il avait la souplesse d'un oiseau et j'ai senti qu'il se posait — où il voulait — tout doucement.

SEVERUS. — Et puis? Alors?

GÉRONTIA. — Il était là, près de moi, près de toi... quelque chose de vague et d'étincelant. Et quand tu m'as tendu l'enfant pour que je la voie et l'embrasse, il m'a semblé qu'en même temps que toi il la prenait et la tenait.

SEVERUS. — Et, tu n'avais pas peur?

GÉRONTIA. — Non, j'étais embrasée d'un feu reposant et suave.

SEVERUS. — Et puis?

GÉRONTIA. — J'ai perdu connaissance... Et *il* est parti.

SEVERUS, *avec force.* — Il n'est pas parti ! il est là, toujours ! Et je sais qui c'est !

GÉRONTIA. — Qui donc?

SEVERUS. — L'ange ! L'ange gardien de Geneviève !

GÉRONTIA, *comme illuminée.* — Oui ! C'est lui ! tout s'éclaire... Mais pourquoi m'est-il apparu? Pourquoi la fumée? Pourquoi la colombe?

SEVERUS. — Ah ! pourquoi? Pourquoi la terre? Pourquoi nous?

GÉRONTIA. — Qu'est-ce que tout ça veut dire? et que va-t-il nous arriver?

SEVERUS. — Du bonheur.

GÉRONTIA. — Du malheur ! *(Poussant un cri).:* La petite va mourir !

SEVERUS. — Mais non ! Tu le vois bien? Le ciel en prend soin déjà !

GÉRONTIA. — Justement ! Ceux dont le ciel a tant de soin ne restent jamais sur la terre. Ah ! si pareille chose...

SEVERUS. — Tais-toi !

GÉRONTIA, *soulevée, dans une sorte d'égarement.* — Je veux me lever, sortir...

SEVERUS. — Aujourd'hui? Tout de suite?

GÉRONTIA, *retombant, brisée.* — En effet... Je ne peux pas encore.

SEVERUS, *qui s'est rapproché.* — Dans une semaine.

GÉRONTIA. — Une semaine? Demain. Au lever du soleil, demain, je serai debout.

SEVERUS. — Oui... en attendant, prends la petite *(Il la lui met dans les bras)* et dors avec elle, comme elle.

Dormez toutes les deux. *(Souriant.)* L'ange est là, tu sais? Moi aussi : je ne bouge pas.

GÉRONTIA. — Et que vas-tu faire?

SEVERUS. — Vous regarder.

(Il dit et Gérontia dort.)

III

L'ENFANT DIFFICILE

SCÈNE I

Dans la même chambre. — Dix ans après. — Une belle journée d'hiver. — Severus et Gérontia.

GÉRONTIA. — Nous sommes seuls, je veux te parler de Geneviève.

SEVERUS. — Moi aussi.

GÉRONTIA. — Où diable est-elle?

SEVERUS. — A l'église.

GÉRONTIA. — En plein hiver! A l'église!

SEVERUS. — Il y fait moins froid que dehors.

GÉRONTIA. — Dehors il fait soleil! et dehors on remue. Pourquoi ne joue-t-elle pas avec les autres petites filles?

SEVERUS. — Elle n'aime pas jouer.

GÉRONTIA. — Qu'est-ce qu'elle aime?

SEVERUS. — Toi, sa mère.

GÉRONTIA. — Son père !

SEVERUS. — Et Dieu. Surtout.

GÉRONTIA. — Oui, Dieu d'abord. Et puis nous après, s'il en reste !

SEVERUS, *calme.* — Bien entendu.

GÉRONTIA. — Autant dire qu'elle n'aime rien !

SEVERUS. — Oh !

GÉRONTIA. — Mais oui ! parce qu'aimer Dieu et ses parents... le beau mérite ! Cet amour-là nous l'avons tous eu, nos enfants l'ont, d'instinct, sans savoir pourquoi...

SEVERUS. — Geneviève, elle, le sait... Elle a la maturité d'une personne.

GÉRONTIA. — Je lui voudrais l'humeur et les goûts de son âge.

SEVERUS. — Mieux que l'âge de ses années elle a celui de sa sagesse et de son intelligence.

GÉRONTIA. — De même qu'elle n'a jamais crié quand elle était petite...

SEVERUS. — C'est admirable !

GÉRONTIA. — C'est ridicule !... Jamais non plus, depuis, elle n'a élevé la voix ni ne s'est mise en colère.

SEVERUS. — Il faut l'en louer !

GÉRONTIA. — Je l'en blâme. A dix ans, moi, je mordais. Geneviève n'a pas de jeunesse. On dirait qu'elle a peur de vivre et honte d'être gaie. Danser, rire, chanter, courir lui sont des actes inconnus. Si encore elle était gourmande ! Mais non, pour qu'elle mange, il faut batailler. Aussi elle tousse, elle est maigre, et tu vois la mine qu'elle a? Rien d'étonnant ! Pas d'exercice ! Tout le temps enfermée ! Quand elle n'est pas dans une chambre ici, à rêver, elle s'échappe et file à l'église ! Et pourquoi faire?

SEVERUS. — Pour prier.

GÉRONTIA. — Je veux qu'elle s'amuse.

SEVERUS. — Justement ! Prier est son seul plaisir.

GÉRONTIA. — Son plaisir alors est trop grand. Qu'elle se modère ! Les Saints Livres nous commandent de nous observer sur ce qui nous tente le plus. Tu ne trouves pas cette ardeur... excessive? et déraisonnable?

SEVERUS, *mollement*. — Non. Du moins jusqu'à présent !

GÉRONTIA. — Qu'est-ce qu'il te faut? Comment ! Voilà une gamine qui se permet d'être plus pieuse... que nous, les parents !

SEVERUS. — C'est peut-être que nous ne le sommes pas assez.

GÉRONTIA. — Mais nous le sommes ! Nous croyons, nous pratiquons... Tranquillement. C'est parfait, et Dieu n'en demande pas davantage. Enfin, je veux bien que ma fille soit pieuse, mais je n'entends pas qu'elle soit dévote !

SEVERUS. — Elle est ce qu'elle est, et tu n'empêcheras rien !

GÉRONTIA. — Et pourquoi donc?

SEVERUS. — Parce que Geneviève n'est pas une enfant ordinaire, mais d'une autre essence, et comme au-dessus de nous.

GÉRONTIA — Est-ce nous qui l'avons faite?

SEVERUS. — Nous avons été les moyens, non la cause. Elle a sa nature, très spéciale, que nous ne pouvons pas contrarier.

GÉRONTIA. — Dis que nous n'osons pas. Nous sommes trop bons.

SEVERUS. — Non. Si nous n'osons pas, c'est que nous sentons au fond de notre conscience que nous ne le devons pas. Cette petite, malgré tout, nous impose sa volonté.

GÉRONTIA. — Le fait est qu'elle est bien forte !

SEVERUS. — Et pourtant, c'est la douceur même.

GÉRONTIA. — Mais quelle douceur ! Une douceur d'entêtement, de résistance et d'inertie dont on n'a pas idée ! Plutôt que de la réduire on sent qu'on la briserait.

SEVERUS. — Tu vois bien? Pouvons-nous briser notre enfant?

GÉRONTIA. — On pourrait au moins chercher, essayer...

SEVERUS. — Pas même, parce qu'il nous apparaît de plus en plus chaque jour que les incroyables dons de Geneviève et son invincible énergie, dans un petit corps si fragile, ne viennent pas d'elle.

GÉRONTIA. — D'où alors?

SEVERUS. — D'une puissance supérieure, qui est en elle, et la dirige.

GÉRONTIA. — Ah ! avec ce système-là, plus rien à faire ! La puissance supérieure. Ça répond à tout. Et voilà l'enfant excusée ! Pire encore : dans son droit ! Avise-toi, je t'en prie, de tenir de pareils propos devant elle, et à sa première désobéissance nous sommes sûrs de ce qui nous pend : « Papa, ça n'est pas ma faute ! C'est la puissance supérieure. »

SEVERUS. — Je ne dirais pas ça devant elle.

GÉRONTIA. — C'est déjà trop de me le dire à moi ! et de le penser ! Puissance supérieure ! Peste ! Rien que ça ! Comme tu y vas !... Laquelle entends-tu, d'abord?

SEVERUS. — Mais... il n'y en a qu'une.

GÉRONTIA. — Il y en a deux.

SEVERUS. — Une seule : celle de Dieu.

GÉRONTIA. — Et celle du diable ! Veux-tu dire que Geneviève est possédée du démon?

SEVERUS. — Comment peux-tu me demander une telle sottise? Cette enfant parfaite!

GÉRONTIA. — Parfaite! Entendu! Nous n'avons qu'à nous prosterner devant elle et à l'admirer du matin au soir... Alors? c'est Dieu, tu en es persuadé, qui l'habite? et qui s'exprime par sa bouche? Notre fillette est un temple! A quand les prophéties de la petite? Geneviève oracle! Tu es fou! Tiens, la paternité t'a détraqué.

SEVERUS. — Elle me rend plus patient, plus juste et plus lucide. Quand je suis sérieux, pourquoi railles-tu?

GÉRONTIA. — Pour ne pas me fâcher. Et je continuerai de railler!

SEVERUS. — Continue.

GÉRONTIA. — Mais certainement! Tu sais la nouvelle?... Ne fais pas l'ahuri?... la grande nouvelle?

SEVERUS. — Les évêques?

GÉRONTIA. — Oui, les évêques... tu m'avais très bien comprise... On les attend ici, à Nanterre même, demain... Je viens de l'apprendre au marché.

SEVERUS. — Moi, je le tiens de l'officier civil que j'ai rencontré tout à l'heure.

GÉRONTIA. — T'a-t-il dit leurs noms? C'est Germain, évêque d'Auxerre...

SEVERUS. — Et Loup, évêque de Troyes. Deux personnages illustres! Je sais.

GÉRONTIA. — Et sais-tu où ils vont? Pourquoi ils se déplacent?

SEVERUS. — Oui. L'officier, qui est très aimable, m'a mis au courant. Ils vont dans l'île de Bretagne.

GÉRONTIA. — C'est loin! Quoi faire?

SEVERUS. — Combattre l'hérésie de Pélage.

GÉRONTIA. — Qu'est-ce que c'est que ça?

SEVERUS, *soupirant.* — Trop long à t'expliquer! Comme c'était leur chemin de passer par ici, l'officier, au nom de la population pour laquelle il a pensé que ce serait un grand honneur, les a invités à prendre gîte au village pour une nuit.

GÉRONTIA. — Très bonne idée. Et ils ont accepté?

SEVERUS. — Avec joie. On commence à faire des préparatifs, et tout Nanterre est déjà en fête.

GÉRONTIA, *qui rit, par saccades, d'une manière étrange.* — Et voilà!

SEVERUS, *bas.* — Voilà.

GÉRONTIA, *qui n'arrête pas de rire.* — Alors tu crois ça, toi?

SEVERUS. — Quoi donc?

GÉRONTIA, *qui rit.* — ...Le petit voyage en Grande-Bretagne? Le chemin tout naturel des évêques par la bourgade? et la machine de l'hérésie? Et...

SEVERUS. — Sans doute.

GÉRONTIA, *qui rit.* — Naïf! Rameau d'innocence! Ah! Mon pauvre ami! Candide et bêta comme un œuf! Mais non! Rien du tout!

SEVERUS. — Mais toi-même, à l'instant?...

GÉRONTIA, *qui rit.* — Oui... je faisais semblant de dire comme toi, j'entrais exprès, à pleine poitrine, dans ta niaiserie! Maintenant, c'est fini, et tu dois tout savoir. Apprête-toi à recevoir un coup! L'expédition politico-religieuse de Nos Seigneurs là-bas?... Prétexte! L'histoire de Pélage? Subterfuge! Tout cela... Simulacre! Ruse! Apparence! Couleur!... La vérité... *(Elle devient instantanément sérieuse, mais avec des dessous de moquerie féroce.)* la vérité c'est que les Évêques viennent tout bonnement, tout bêtement... Devine? Allons? Tu n'y es pas? Pour voir Geneviève!

SEVERUS, *qui ne comprend pas.* — Not...

GÉRONTIA, *dans un torrent de mots.* — Hé oui ! Il n'y en a qu'une ! Ils ont su, je ne sais comment... la renommée?... révélation? peu importe, ils ont su qu'il y avait quelque part, dans le monde, chez les nommés Severus et Gérontia — des gens tout à fait bien ! — un brin d'enfant extraordinaire appelée Geneviève, une chose qui ne parlait que pour confondre les docteurs, une sagesse de dix ans, qui ne jouait pas, qui ne criait pas, qui ne mangeait pas, qui priait douze heures sur douze, et qui possédait en elle « une puissance supérieure » ! enfin un chef-d'œuvre inouï !... la huitième merveille, l'œillet bleu, le papillon vert de la lune, l'alouette du Saint-Esprit ! Pas possible? Où se cachait-elle? à Nanterre ! Alors, Germain a dit à Loup, Loup a dit à Germain : « Oh ! il faut absolument voir cette petite fille ! Sans doute nous sommes bien occupés... Ça ne fait rien. Plantons tout là ! En route pour Nanterre ! » Et ils sont partis !... Es-tu content? glorieux? Moi, je jubile... j'éclate... je... Quel bonheur ! Nous voilà bientôt connus dans le monde entier ! Nous sommes les parents de Geneviève ! ! ! de l'enfant phénomène ! Allons ! Allons ! Je n'en peux plus... Arrivez vite ! les évêques ! *(Dans un spasme de joie méchante, elle retombe assise, exténuée.)*

SEVERUS, *toujours debout, le visage dur, et le bras tendu, dans un geste de marbre.* — Finis, Gérontia. Je veux que tu te taises !

GÉRONTIA, *essayant de protester.* — Oh ! oh ! Tu veux !...

SEVERUS, *tout bas, dans un souffle où passe un accent terrible.* — Tais-toi... Gaieté de serpent, cesse de siffler ! Crois-tu que notre enfant soit un sujet de moquerie? Ah ! prends garde, Gérontia ! Tu ne me connais pas ! Ne recommence jamais !... ou tu verrais... un autre Severus !

GÉRONTIA. — Un mot. Veux-tu perdre ta fille? ou bien la garder?

SEVERUS. — Je veux ce que Dieu veut.

GÉRONTIA. — Homme étonnant ! Outre gonflée de vanité !... qui t'imagines que ton rejeton est la coqueluche de Dieu ! Tu vas trop loin ! Moi je te prédis que si tu n'y mets pas bon ordre, et tout de suite, nous perdrons Geneviève.

SEVERUS. — Comment cela?

GÉRONTIA. — Elle refusera de se marier ! et ne voudra servir que Jésus-Christ. Je suis sûre qu'elle y pense !

SEVERUS, *saisi.* — A dix ans? Vraiment? Tu crois?

GÉRONTIA. — J'en suis sûre. Aveugle que tu es ! Père bonasse et fou ! Est-ce ça que tu désires?

SEVERUS, *avec force.* — Ah ! Jamais ! J'adore et je crains Dieu, mais je n'ai qu'une fille, je veux qu'il me la laisse... et qu'elle se marie pour me donner de beaux petits-enfants... Plutôt que d'y renoncer... j'aimerais mieux !...

GÉRONTIA. — Ne dis pas ce que tu aimerais mieux ! et fais ce qu'il faut faire.

SEVERUS, *très troublé.* — Que faut-il faire? Que ferais-tu?

GÉRONTIA, *tranchante.* — A partir d aujourd'hui...

SEVERUS. — C'est cela, dès demain...

GÉRONTIA. — Non, dès cette heure, à la minute, je surveillerais l'enfant.

SEVERUS. — Avec douceur.

GÉRONTIA. — Sévérité. *(Regard.)* T'appelles-tu Sévère?

SEVERUS, *docile.* — Je le serai.

GÉRONTIA. — Sauf le matin et le soir, plus de prières ! Sauf le dimanche, plus d'église ! Plus d'œil en l'air aux saints ni de bec ouvert aux étoiles ! Plus de voix qu'on écoute ! Plus de longs silences ! Plus de bras en croix sur la chemisette ! Plus de mains jointes dehors et dans la maison !... Plus de visage en cire, mais des joues comme des pommes ! Plus de petite bouche à table et de gorgée

d'eau... de la viande et du vin ! Fini d'être assise... Debout ! Plus de pas traînants... courir ! Plus de génuflexions... des danses ! des sauts ! Plus de cantiques... des chansons ! Plus de litanies... des jeux !... des attrapes ! Plus de soupirs... des cris ! Et puis encore ! Et puis toujours ! Et puis jardiner... bêcher, suer, se rouler tomber, saigner du nez... jusqu'à : « Assez, maman ! » Voilà ce qu'il faut. As-tu compris?

SEVERUS, *mélancolique.* — J'ai compris. Et si elle ne veut pas? *(Regard de Gérontia.)* Je veux dire, si elle ne peut pas?

GÉRONTIA — Tu la gronderas.

SEVERUS. — Et si, même en la grondant...

GÉRONTIA. — Tu la puniras.

SEVERUS. — Et si, même en la punissant...

GÉRONTIA. — Tu la forceras !

SEVERUS. — Et si, même en la forçant... elle n'obéit pas?

GÉRONTIA. — Le fouet.

SEVERUS. — Oh ! cela ! Jamais ! Notre mignonne ! si douce ! si parfaite !

GÉRONTIA. — Je sais... Ça recommence. Est-ce pour son bien?

SEVERUS. — Sans doute.

GÉRONTIA. — Alors? Fais ton devoir ! Fais-le !

SEVERUS, *accablé.* — Je le ferai ! *(Timide.)* Mais, tu ne crains pas...

GÉRONTIA, *hardie.* — Quoi?

SEVERUS. — Que cette résistance aux désirs de l'enfant ne nous porte malheur?

GÉRONTIA. — Capon ! Non. Je ne crains qu'une chose : c'est que notre enfant ne nous échappe tout à fait.

SEVERUS. — Et si nous nous mettons contre Dieu?

C'est grave. Tu ne peux cependant pas nier qu'il n'ait donné des preuves impressionnantes de son intérêt pour Geneviève? Rappelle-toi? A sa naissance?

GÉRONTIA, *d'un air détaché.* — Ah! oui. Des signes bizarres...

SEVERUS. — Mieux que cela! Les ronds sur le toit?

GÉRONTIA. — Fumée!

SEVERUS. — La colombe?

GÉRONTIA. — Un oiseau malade!

SEVERUS. — Le nom qui, trois fois de suite, la nuit, me fut imposé par une voix?

GÉRONTIA. — Un rêve. Tu ronflais.

SEVERUS. — Et l'Ange? L'ange que tu as vu? que tu m'as décrit?

GÉRONTIA, *vivement.* — Je ne l'ai pas vu!

SEVERUS. — Que tu as éprouvé! C'est plus fort que si tu l'avais vu! L'Ange est-il un rêve?... Réponds?

GÉRONTIA. — Peut-être... Après tout! Qui sait?

SEVERUS. — Oh! Gérontia! Gérontia!

GÉRONTIA. — Mais dame, écoute donc! Qu'en sais-je, au fond? Je ne sais plus! Oui, sur le moment, j'ai cru, je ne dis pas... il m'a semblé... Mais depuis!... Tu viens me parler aujourd'hui d'affaires du temps du déluge! Dix ans!

SEVERUS. — Ce n'est rien... C'est hier.

GÉRONTIA. — C'est considérable. Dix ans! Dix ans! déjà! Aujourd'hui même, tiens! Jour pour jour!

SEVERUS. — En effet.

GÉRONTIA. — Et tu veux que je me souvienne?

SEVERUS. — Je me souviens bien, moi!

GÉRONTIA. — Et moi je préfère oublier. Le jour où la

petite est venue au monde, ni toi, ni moi, il faut bien le dire, nous n'étions dans notre assiette. C'est naturel. Un bonheur pareil qui vous tombe ! il y a de quoi brouiller. Nous étions terriblement nerveux. Tu avais la tête à l'envers... Moi, pas. J'étais si heureuse ! *(Les sourcils de Severus confondu remontent sur son front... et puis, il se tait.)* Mais il se peut très bien que l'excès de la joie m'ait donné des vapeurs !... Car, enfin, depuis dix ans... plus rien, zéro signe... pas le moindre indice... Et l'Ange — à supposer qu'il soit venu pour recevoir la petite — l'Ange m'a l'air bien reparti ! Frrrt ! Envolé !

SEVERUS, *grave.* — Je le crois toujours là.

GÉRONTIA. — Libre à toi. Et puis... ça ne me regarde pas. L'Ange gardien de Geneviève, c'est moi, la maman. Je n'en connais pas d'autre. Assez là-dessus. Adoptons, sans tarder, un plan de conduite. Je retire mes gouailleries de tout à l'heure sur le but du voyage des évêques. Geneviève est-elle au courant de leur venue demain?

SEVERUS. — Je ne pense pas. Hier soir encore, nous-mêmes, nous ne savions rien. Elle ne voit personne en dehors de nous.

GÉRONTIA. — Eh bien ! il faudrait qu'elle ignorât tout cela.

SEVERUS. — Difficile.

GÉRONTIA. — Mais non. Il n'y a qu'à l'enfermer ici la journée de demain. Les évêques s'en vont le soir.

SEVERUS. — Tu ne veux pas qu'elle aille voir la fête? Tout le monde ira.

GÉRONTIA. — Elle n'est pas comme tout le monde. Une fête de ce genre et de ce caractère ! avec sa religiosité maladive, elle en a pour six mois d'exaltations ! Des évêques? Merci ! Ça n'est pas du monde pour elle.

SEVERUS. — Tu vas la priver d'un grand plaisir !

GÉRONTIA. — Puisqu'elle ne le saura pas.

SEVERUS. — Elle le saura après.

GÉRONTIA. — Ça sera passé.

SEVERUS. — Elle aura des regrets, et qui lui feront plus de mal que des souvenirs.

GÉRONTIA. — Je lui revaudrai ça. La première fois — je le jure — que passe une équipe de saltation ou une ménagerie romaine, je l'y conduis !

SEVERUS. — Si tu crois que ça l'amusera ! Mais, alors, puisque tu as décidé qu'elle n'irait pas demain à la réception des évêques...

GÉRONTIA. — Oui...

SEVERUS. — Comment ferons-nous? Moi je veux y aller.

GÉRONTIA. — Mais moi aussi ! En voilà une question ! La belle affaire ! Nous irons tous les deux.

SEVERUS. — Nous la laisserions seule? ici? dans cette grande maison?

GÉRONTIA. — Sous clef. Mais oui.

SEVERUS. — Oh non ! Ça, c'est trop dur !

GÉRONTIA. — Trop dur ! Tout de bon, tu te figurais que nous allions nous contraindre à rester avec elle? Mais en ce cas, ce n'est pas elle, c'est nous qui serions punis !

SEVERUS. — Tu veux donc la punir? Mais de quoi? Pourquoi?

GÉRONTIA. — Je ne veux pas la punir, je veux seulement lui apprendre à ne pas être toujours avec nous sur pied d'égalité, et que les enfants et les parents ça fait deux. Ainsi, nous irons à la fête et Geneviève ne mourra pas de demeurer seule au logis.

SEVERUS. — Et si on la vole?

GÉRONTIA, *pouffant.* — Pfff.

SEVERUS. — Ne ris pas. C'est arrivé. Il y a des Africains, des eunuques déguisés qui de temps en temps tra-

versent la Gaule pour enlever les petites filles, surtout les blondes ! C'est horrible. Allons à la fête ! Entendu ! Mais alors, cherchons quelqu'un de sûr pour garder l'enfant.

GÉRONTIA, *poussant un léger cri.* — J'ai trouvé !

SEVERUS — Qui?

GÉRONTIA, *moqueuse.* — L'Ange ! tiens ! Son Ange ! Tu garantis qu'il est là ! Elle n'a donc rien à craindre. *(Vivement.)* Chut ! La voici... Laisse-moi lui parler.

SCÈNE II

LES MÊMES. — GENEVIÈVE

C'est une petite fille de dix ans, en habits blancs de laine immaculée. Ses bras, aux poignets encore osseux et nus, aux manches courtes, pendent de chaque côté de son corps. On ne la voit pas respirer. Elle a de grands yeux, graves et bleus, avec de longs cils noirs. Divisés par une raie au milieu d'un front bombé, ses cheveux blonds sont tressés en deux nattes qui lui tombent par-devant jusqu'à la taille. Elle se tient droite comme une tige, aussi ferme que frêle, et dans sa personne tout s'élance.

GÉRONTIA. — Tu rentres. Ça n'est pas dommage. Tu viens de l'église?

GENEVIÈVE. — Oui, maman.

SEVERUS, *à sa fille.* — Tu n'as pas eu froid?

GÉRONTIA, *la montrant.* — Elle est verte !

SEVERUS, *à sa fille.* — Viens près du feu.

GENEVIÈVE. — J'ai chaud.

SEVERUS, *qui lui prend la main.* — C'est vrai. *(A sa femme :)* Vois?

GÉRONTIA, *tâtant.* — Sans doute! Elle est brûlante... c'est la fièvre.

GENEVIÈVE. — Je suis très bien. Et puis, j'ai tant de joie!

SEVERUS. — A quel propos?

GENEVIÈVE. — Pour demain.

GÉRONTIA, *impétueuse.* — Quoi, demain?

GENEVIÈVE. — Les évêques.

GÉRONTIA, *qui se contient.* — Que veux-tu dire? Je ne comprends pas. Ton père non plus. Quels évêques?

GENEVIÈVE. — Vous ne savez pas?

GÉRONTIA. — Nous ne savons rien. *(Elle fait des yeux à Severus pour qu'il dise comme elle.)*

SEVERUS. — Rien.

GÉRONTIA. — Parle, toi, puisque tu sais?

GENEVIÈVE. — Deux évêques viennent ici. C'est Germain, évêque d'Auxerre, et Loup, évêque de Troyes. Ils viennent de loin, et ils vont encore plus loin.

SEVERUS, *très intéressé.* — Où donc, mon petit chat?

GENEVIÈVE. — Dans l'île de Bretagne.

SEVERUS. — Tiens? Se promener? Pour leur plaisir?

GENEVIÈVE. — Oh! non!

GÉRONTIA. — Pourquoi alors?

GENEVIÈVE, *simplement.* — Pour combattre l'hérésie...

GÉRONTIA, *riant jaune.* — L'hérésie! l'hérésie! Qu'est-ce que c'est que ça? Une bête?

GENEVIÈVE. — Pire. *(Un silence.)* L'hérésie de Pélage.

GÉRONTIA. — Pé... Pélage? Nous y sommes de moins

en moins !... Pélage ! En voilà des contes ! *(A son mari :)* Tu connais ça, toi, Pélage?

GENEVIÈVE. — Pélage est un moine pieux qui vivait en Grande-Bretagne...

SEVERUS. — Ah ! oui ! Vraiment? Mais... vivait?... Il est donc mort?

GENEVIÈVE, *toujours d'assurance aussi douce.* — On n'est pas sûr. Il a disparu. Depuis huit ans. Mais, comme il est l'auteur d'une hérésie que Dieu condamne, les évêques vont exprès là-bas pour détruire cette hérésie. Ils seront ici demain.

GÉRONTIA, *haletante.* — Bah? Oui? C'est la première nouvelle. Mais comment sais-tu tout ça? Qui te l'a dit?

GENEVIÈVE. — Personne.

GÉRONTIA, *outrée.* — Oh ! Si tu le sais c'est qu'on te l'a dit ! Quelqu'un... Qui?

GENEVIÈVE. — Je le sais sans qu'on me l'ait dit.

GÉRONTIA. — C'est trop fort ! Tu mens !

GENEVIÈVE. — Je ne mens pas.

GÉRONTIA. — Et quand... l'as-tu appris? Hier? Ce matin?

GENEVIÈVE. — Tout à l'heure, à l'église.

GÉRONTIA. — Pendant que tu priais?

GENEVIÈVE. — Tout de suite après, en me relevant.

SEVERUS, *se rapprochant d'elle.* — Mais comment? De quelle façon? Tu l'as lu? en lettres de feu? sur la muraille?

GENEVIÈVE. — Non.

SEVERUS. — Une voix?

GENEVIÈVE. — Non.

GÉRONTIA, *à Severus.* — Ah ! ne l'influence pas, toi ! Tais-toi !

GENEVIÈVE. — En un instant je l'ai appris, je l'ai su en moi, toute seule.

GÉRONTIA. — Comme ça? tout d'un coup?

GENEVIÈVE. — Tout d'un coup, oui.

GÉRONTIA. — Ma petite, tu continues à te moquer de nous. Tu as tort.

GENEVIÈVE. — Je vous dis la vérité.

SEVERUS. — Voyons, mon chéri, quelqu'un peut très bien t'avoir raconté tout cela? Le prêtre? Ou l'officier? Ou son fils? Ou le vieil anachorète qui sort quelquefois de la forêt pour quêter du maïs, un peu de fromage? Avoue-le en ce cas. Il n'y a aucun mal.

GENEVIÈVE, *secouant la tête.* — Non. C'est comme je l'ai dit.

GÉRONTIA. — Eh bien! nous ne te croyons pas! Tu es laide, laide! Et tu nous trompes.

GENEVIÈVE. — Oh! Est-ce que ça n'est pas vrai que les évêques viennent?

GÉRONTIA. — Je n'en sais rien. Et puis, quand même! Ça n'est pas la question! A supposer que ça soit vrai... que des évêques viennent, ce que nous n'admettons pas, ton père et moi, ce qui est incompréhensible, c'est que tu l'aies su, toi, et avec tous ces détails au-dessus de ton âge et de ta raison! et de la manière extraordinaire que tu prétends!... alors que nous deux nous n'en savions pas un mot!

GENEVIÈVE, *tranquille.* — Mais si, maman, vous le saviez.

GÉRONTIA. — Nous?... Ah! par exemple! Ça!... Nous le savions?

GENEVIÈVE, *qui ne s'émeut pas.* — Vous et papa, sans doute.

GÉRONTIA. — Oh! Oh! A-t-on idée? Alors, à la minute, nous mentions? dis-le? dis-le donc?

GENEVIÈVE. — Non, maman.

GÉRONTIA. — Mais si ! Car enfin si nous l'avions su que les évêques venaient, pourquoi te l'aurions-nous caché?

SEVERUS, *gêné.* — En effet... quelle raison?

GENEVIÈVE, *qui sourit.* — Par bonté. *(Le père et la mère se regardent.)* Comme vous deviniez ma joie d'assister à la fête, vous attendiez exprès le dernier moment pour me faire la surprise.

GÉRONTIA, *résolue et glacée.* — Eh bien ! mon enfant, la surprise... tu vas l'avoir, et tout de suite ! Tu n'iras pas à la fête.

GENEVIÈVE, *parfaitement calme.* — Ne dites pas ça, maman.

SEVERUS, *tout à coup.* — Mais oui ! Elle ira ! *(Prenant sa fille dans ses bras et l'embrassant avec fougue.)* Tu iras ! Je te le promets, moi. Tu iras, mon chéri.

GÉRONTIA, *pourpre de fureur.* — Par Jupit... !

SEVERUS, *lui imposant silence.* — Assez ! Bouche close ! A l'instant ! *(A sa fille :)* Va dans ta chambre, mon petit !

(Geneviève sort.)

SCÈNE III

SEVERUS. — GÉRONTIA

SEVERUS. — Tu viens de blasphémer ! d'invoquer les faux dieux ! Devant elle !

GÉRONTIA. — Ah ! Il y a de quoi ! Je n'en peux plus !

SEVERUS. — Ni moi ! Mais tandis que toi c'est de colère...

GÉRONTIA. — De fureur !

SEVERUS. — Moi, c'est d'étonnement et de respect devant cette enfant admirable.

GÉRONTIA. — Effrayante !

SEVERUS. — Tu l'as vue? Entendue? Ce calme ! Cette certitude ! Comment, sans l'intervention du Ciel, expliquer tout ce qu'elle sait et nous a dit? Peux-tu le démontrer d'une autre façon? *(Elle se tait.)* Non? Alors? Comprends donc qu'il n'y a pas à lutter, et qu'il faut non seulement en prendre son parti, mais s'incliner, et obéir, et remercier, le front dans la poussière !

GÉRONTIA. — Eh bien ! non ! Je lutterai. Contre l'enfant, contre toi, contre Dieu !

SEVERUS. — Malheureuse !

GÉRONTIA. — Tu as dit qu'elle irait demain avec nous à la fête?

SEVERUS. — Je l'ai dit.

GÉRONTIA. — Ça va ! Je ne peux pas l'empêcher, lâche ! puisque tu es le plus fort ! Mais tu le regretteras ! J'en ai l'idée, la crainte... et presque le désir !

SEVERUS. — Oh !

GÉRONTIA. — Ma foi oui ! Tu le mériterais ! Ce que vous me faites là, nous verrons si ta fille et toi vous l'emporterez en paradis.

SEVERUS. — Nous verrons ! Je sais déjà par moments, ma femme, ce que c'est que l'enfer.

(Il sort, il la laisse.)

IV

LES ÉVÊQUES

I

Depuis la pointe du matin, les habitants de Nanterre ont commencé de s'assembler à l'entrée du bourg et le soleil marque midi qu'il en arrive encore. Chaque nouveau qui se présente est salué et bousculé par les cris de ceux qui sont déjà là. On l'apostrophe, on lui lance son nom à la figure comme une pierre ou une potée d'eau, on le traite à la mode gaie : — « Tiens, voilà Gatius! Qu'il reluit! — Sigillus qui bâille! — Et sa sœur Claudia! fraîche comme un raisin! — Ohé Fortunalis! Par ici! — Bonjour, Pocrate! — Mais... c'est Symphronica la jolie?... avec ses yeux de lézard!... » Les voix battent l'air et les rires s'envolent. Tout le monde a mis sa belle humeur et revêtu ses beaux habits. Les chaînes d'Italie, les bracelets d'os et de métal, les bijoux de corail, d'argent, de bronze vert, de pierres taillées, chargent les cous à la peau brune, les poitrines, les bras. Le temps est doux et radieux. Suivant ses affinités naturelles, la plèbe, ruche

ordonnée et docile, s'est groupée d'elle-même par catégories : d'un côté les colons, de l'autre les clients, et plus loin, noueux, les esclaves qui ont toujours l'air attentif, et la tête, comme les taureaux, rentrée dans les épaules.

La grande route, dont la chaussée demeure libre, est par endroits couverte de riches tapis prêtés par la veuve de Secundinus, le préfet du prétoire, qui s'est retirée ici depuis 411, *dans sa belle villa des bords de la Seine; et c'est elle aussi qui a fait les frais du portique décoré de houx, de guirlandes de lierre et de peaux de bêtes, dressé au bas de ses jardins. On voit sur une éminence la tente en toiles peintes d'Assyrie sous laquelle se tient la dame avec ses nombreux invités.*

A droite et à gauche du chemin, les hommes et les femmes font une haie épaisse et les enfants sont devant, rouges de plaisir, avec les vieillards assis à même le sol, près de leur bâton jaune et poli à la poignée comme leur crâne. De distance en distance, au bord des fossés, sont posées des jattes de terre cuite pleines d'eau pour que les évêques la bénissent. Les estropiés n'ont pas manqué de venir, plus orgueilleux qu'à l'ordinaire et toutes plaies au vent; les podagres se sont traînés, tous les infirmes ont voulu voir, *y compris les aveugles impatients, debout, la bouche ouverte, et la tête, sans jamais se tromper, tournée du bon côté. On remarque plusieurs soldats de la légion romaine en congé, dont quelques-uns de la garnison voisine de Lutèce.*

Et Geneviève?

Elle est là.

Noyée dans la foule qui la recouvre, on ne l'aperçoit pas, mais elle est là, quelque part... murée entre son père et sa mère, parmi les derniers rangs. Grain de sable, fétu de paille, atome humain de cette multitude, elle attend, plus ardemment encore que tous, quoique muette et perdue, les deux personnages prestigieux qui viennent du Nord...

Et partout, au-dessus des groupes agités, se croisent, sans arrêt, les interpellations, les propos, les clameurs.

UN JARDINIER. — Beau temps!

UNE FEMME. — Oui, mais c'est long. J'ai des fourmis.

UN HOMME CHENU. — Patience ! Ils ne vont pas tarder.

UN OUVRIER. — Aujourd'hui on ne travaille pas. Congé !

UN AUTRE OUVRIER. — Ça sera plus dur demain.

UNE FEMME DE LA CAMPAGNE. — D'Auxerre et de Troyes qu'ils sont évêques?

UN PETIT BOURGEOIS, *sérieux*. — D'Auxerre et de Troyes.

LA FEMME DE LA CAMPAGNE. — Où c'est-il, ces villes-là?

LE PETIT BOURGEOIS. — Je vais vous le dire. Je ne sais pas... mais c'est très loin, tout là-bas...

LA FEMME DE LA CAMPAGNE. — Je me rends compte. Oh ! bien, pour venir de si loin, ils seront fatigués?

UN ARTISAN. — Non, ils vont à petites étapes.

UN BOITEUX. — Et à cheval.

LA FEMME DE LA CAMPAGNE. — Ah ! dans ce cas...

UN MAÇON. — Guettez-moi un peu ces deux gamins, là-haut, qui sont montés dans l'arbre !

UN VIEILLARD. — Ils vont tomber.

LE MAÇON. — Ils le mériteraient, mais pas de danger !

SEVERUS, *à Geneviève*. — Es-tu bien?

GENEVIÈVE. — Très bien.

SEVERUS. — Tu ne vois rien.

GENEVIÈVE. — Mais si, papa.

GÉRONTIA. — Elle en voit bien assez ! Pour ce qu'il y a à voir, d'ailleurs ! Je regrette presque d'être venue.

SEVERUS, *insinuant*. — Rentre, si tu t'ennuies? Je resterai avec la petite.

GÉRONTIA, *mauvaise*. — Bonne pièce ! Comment donc ! Je ne vous lâche pas. Je suis bien libre aussi d'assister à la fête, je pense?

SEVERUS. — Assiste, ma chère, assiste. Tu es libre. Et

nous pourrions même, si tu n'y trouvais pas d'inconvénients...

GÉRONTIA. — J'en trouve.

SEVERUS. — ...gagner le premier rang?

GÉRONTIA. — Pourquoi faire?

SEVERUS. — Pour que l'enfant voie.

GÉRONTIA. — Encore! Elle voit très bien.

SEVERUS. — Mais non!

GENEVIÈVE. — Mais si. Maman a raison.

GÉRONTIA. — Ah! *(A son mari :)* Qu'as-tu à dire?

SEVERUS. — Rien. *(A sa fille :)* Alors, c'est vrai? Tu vois? Comment fais-tu? Ça n'est pas possible! Qu'est-ce que tu vois?

GENEVIÈVE, *d'une voix égale.* — Je vois que les évêques ne sont plus bien loin. Ils marchent à côté l'un de l'autre, à cheval, tous les deux. Le cheval de Germain est blanc.

SEVERUS, *frappé de stupeur.* — Blanc? Et... celui de Loup?

GENEVIÈVE. — Noir, avec une étoile au front. Germain a une barbe grise, et Loup est rasé.

SEVERUS, *à sa femme.* — Tu l'entends?

GÉRONTIA, *haussant les épaules.* — Est-ce que je l'écoute?

SEVERUS, *à sa fille.* — Mais où prends-tu ce que tu racontes, mon petit? Il n'y a personne sur la route.

GENEVIÈVE. — Ici. Mais ailleurs le cortège arrive, à grands pas. Je le vois.

SEVERUS. — Où? Mais où?

UN HOMME, *dans la foule.* — Chut! Silence!

UN AUTRE. — Taisez-vous tous!

UN AUTRE. — Eh oui! *(Désignant un gaillard monté sur une échelle et qui souffle, hors d'haleine.)* Voici quel-

qu'un, là, qui sait du neuf, et qui a couru ! Il veut vous causer.

UN AUTRE. — Qu'il cause !

UN AUTRE. — Vas-y !

UN AUTRE, *menaçant, le bras levé.* — Le premier qui bouge !

L'HOMME *essoufflé.* — Eh b... j'ai à vous ann...noncer que les év...êques seront ici... dans quelques instants.

TOUS, *avec explosion de joie.* — Ah !

L'HOMME *essoufflé.* — Inutile de les chercher... Vous ne pouvez pas les voir. Je travaillais là-bas, aux champs, quand ils me sont apparus... Alors, j'ai tout lâché, et j'ai couru, couru, pour être le premier. Ils vont au pas, tranquillement. Il y en a un qui a la barbe grise, et qui monte un cheval blanc.

SEVERUS, *se haussant, d'un air égaré.* — Blanc? Tu dis qu'il est blanc? Répète-le?

L'HOMME *essoufflé.* — Tout blanc.

SEVERUS. — Et l'autre évêque?

L'HOMME *essoufflé.* — Celui qui n'a rien au menton? Il a un cheval noir.

SEVERUS. — Noir? Tu es sûr? Mais sûr?

L'HOMME *essoufflé.* — Sans doute.

SEVERUS, *criant.* — Ah ! ah ! ah ! Noir ! Blanc ! Blanc ! Noir !

L'HOMME *essoufflé.* — Eh ! bien, oui !

UN HOMME DANS LA FOULE. — Qu'est-ce qu'il a?

UNE FEMME, *à Severus.* — Pourquoi cries-tu?

UNE AUTRE. — Drôle d'oiseau !

UN HOMME, *à Severus.* — Es-tu malade?

VOIX NOMBREUSES. — Il est fou ! — Emportez-le ! — Au lit ! — Il a trop bu ! Faites-le « rendre ».

SEVERUS, *à sa femme.* — Tu entends? Tu entends? Les chevaux?... Germain?... Loup?

GÉRONTIA. — Oui. Mais assez! Tais-toi! Pour l'amour de Dieu! tais-toi! Plus un mot! Tu attires l'attention; tout le monde nous regarde... Ah! quel homme! Seigneur!

SEVERUS, *penché sur Geneviève qu'il palpe et qu'il presse en proférant des sons entrecoupés.* — Ah! mon enfant! mon enfant!

GENEVIÈVE, *souriante.* — Je vous l'avais dit.

UN DES GAMINS *dans l'arbre.* — Les voilà!

L'AUTRE GAMIN *dans l'arbre.* — Ils sont encore tout petits.

LE PREMIER GAMIN. — Ils prennent le trot. Ils montent joliment bien.

LE SECOND GAMIN. — Et ils vont vite.

LE PREMIER GAMIN. — Mais ils s'arrêtent...

UNE FEMME. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE PREMIER GAMIN. — Ils descendent de cheval. Ils sont maintenant plus près.

UN HOMME *très grand qui domine.* — L'officier civil va au-devant d'eux.

LE SECOND GAMIN. — Avec le prêtre.

UN SOLDAT. — Et les notables.

L'HOMME *très grand.* — Il leur souhaite la bienvenue.

UN VIEILLARD, *la main en cornet.* — Qu'est-ce qu'il leur dit?

L'HOMME *très grand.* — Pas moyen de savoir. Mais ils ont l'air content.

LE SOLDAT. — C'est de beaux hommes.

UNE FEMME *en cheveux blancs.* — Ont-ils leurs mitres?

UN OUVRIER. — Non. Des chapeaux de voyage.

UN MARCHAND. — Et sous leur manteau de pluie ils sont vêtus de soie.

UNE JEUNE FILLE. — Violette et brodée d'or! Quelle tunique ça ferait!

LE PREMIER GAMIN *dans l'arbre.* — Là. Les compliments sont finis. Saluts... « Nos respects... Merci... Bien heureux... »

LE SECOND GAMIN. — Attention! Ils approchent!

L'HOMME *très grand.* — Difficilement.

UNE FEMME. — Pourquoi?

L'HOMME *très grand.* — La foule a débordé! Ils ne peuvent pas la fendre. Oh! mais c'est sérieux! Ah! là là! quelle bousculade!

VOIX DIVERSES. — Et ici aussi! Ah bien non! Ne poussez pas! *(On entend un craquement et des cris.)* Là! Ça y est!

UN VIEILLARD. — Un accident?

L'HOMME *très grand.* — Un tréteau qui s'est rompu!

VOIX NOMBREUSES. — Ah! mon Dieu! Du mal?

UN SOLDAT. — Non. Rien.

VOIX *éparses.* — Tant mieux! — Tant pis!

UNE BONNE FEMME. — J'ai eu peur!

GÉRONTIA, *à Severus.* — Allons-nous-en!

SEVERUS. — Mais non, pourquoi? C'est trop tard, maintenant.

GÉRONTIA. — J'ai horreur des foules. Tout me tourne.

SEVERUS. — Appuie-toi sur moi.

GÉRONTIA, *violente.* — Je veux m'en aller!

SEVERUS. — Tout à l'heure. Fais un effort.

GENEVIÈVE. — Ne craignez rien, ma mère.

GÉRONTIA, *furieuse.* — Est-ce que j'ai peur? J'étouffe. C'est bien différent.

SEVERUS, *montrant Geneviève.* — Et elle? Crois-tu qu'elle respire?

GÉRONTIA. — Elle! Toujours! Tu ne penses qu'à ta fille. Ta femme peut tomber raide, être foulée aux pieds. Ça t'est bien égal.

SEVERUS, *sans s'émouvoir.* — Tu ne tomberas pas, ni ne seras foulée. *(A Geneviève :)* Toi, mignonne, hop! prends-moi par le cou, que je t'assoie sur mon épaule! Tu seras là comme une reine.

GÉRONTIA, *l'en empêchant.* — Elle est trop grande! Es-tu fou?

SEVERUS. — Mais...

GÉRONTIA, *toujours cramponnée à lui.* — Je te défends. Par terre! Allons! Remets-la par terre! Quelle tenue! Ah çà! tu te crois au cirque?

SEVERUS. — Oh! quelle méchanceté tout de même, que tu ne veuilles pas qu'elle voie! Tu-ne-le-veux-pas! C'est abominable!

GÉRONTIA, *avec intention.* — Mais non! Puisqu'elle voit! quand même! et mieux que nous!

UN VOISIN, *bourru.* — Avez-vous fini de vous disputer, le ménage?

GENEVIÈVE. — Mais oui, mes bons parents, ne vous tourmentez pas. Je m'en tirerai très bien toute seule.

L'HOMME *très grand.* — Guettez! Guettez! L'évêque Germain regarde en ce moment de tous côtés comme s'il cherchait quelqu'un!

UNE FEMME. — Peut-être un de ses amis?

L'HOMME *très grand.* — Il étend le bras, il fait signe qu'il veut parler.

LA FEMME. — Il parle.

UN VOISIN. — En effet.

LA FEMME, *prêtant l'oreille.* — Hein? Quoi? Que dit-il?

UNE AUTRE. — On n'entend pas. C'est malheureux!

UNE AUTRE. — Si. Il élève la voix.

GERMAIN, *dont pas un mot n'est alors perdu.* — Il me semble qu'il y a — parmi vous — dans cette foule, — où cela? je n'en sais rien — mais quelque part, une petite fille qui ne voit pas, parce qu'elle est mal placée.

L'OFFICIER, *souriant.* — Comment cela, Monseigneur? Il y en a, hélas! plus d'une dans ce cas-là! *(On rit dans le peuple.)*

GERMAIN. — Sans doute, mais je parle d'une qui, plus que les autres, mérite de voir et en est privée.

L'OFFICIER. — ...Et, vous ne pouvez pas nous l'indiquer, mon Père? *(Il fouille l'assemblée du regard.)* Est-ce celle qui pleure, en face?

GERMAIN. — Non.

LE NOTABLE. — Celle qui rit? près du teinturier... aux bras tout bleus?

GERMAIN. — Non.

UNE FEMME, *gesticulant avec une petite fille dans ses bras.* — C'est ma cadette, Alta! *(A l'enfant :)* Envoie un baiser!

UNE VOISINE, *poussant devant elle un gros marmot.* — C'est mon Popilius!

UNE AUTRE FEMME, *à celle-ci.* — Rentre-le. Une petite fille, a dit Monseigneur. Pas un garçon.

UNE MAMAN. — Alors, c'est la mienne!

UNE AUTRE. — La mienne!

UNE VOIX ENFANTINE. — Moi!

UNE AUTRE PETITE VOIX. — Moi!

GERMAIN, *qui n'a pas l'air d'entendre.* — Non. J'ima-

gine plutôt... qu'elle est au dernier rang. *(Fermant les yeux.)* Une blonde.

L'OFFICIER, *renseigné.* — Bon !

GERMAIN, *toujours les yeux fermés.* — Avec deux nattes.

L'OFFICIER, *plein de zèle.* — On va bien la dénicher ! *(Frappant dans ses mains.)* Écartez-vous ! Place ! Obéissez ! *(La foule, intriguée, s'ouvre et se creuse.)*

L'OFFICIER, *désignant d'un air distrait Geneviève.* — Est-ce celle-là, là-bas? entre son père et sa mère?

GERMAIN, *rouvrant les yeux.* — Celle-là même ! *(Rumeur générale.)*

SEVERUS, *éperdu.* — Ah ! mon Dieu ! Mais c'est nous !

GÉRONTIA. — Tu te trompes.

SEVERUS. — Mais non. C'est elle ! C'est d'elle qu'il s'agit !

L'OFFICIER, *à Severus.* — Eh oui ! *(A l'enfant :)* Approche, la petite !

(Cependant, suivi de Loup, Germain a fait quelques pas. Geneviève, simplement, s'avance. Les parents n'ont pas bougé. La foule, en cercle autour d'eux, se presse et regarde.)

GERMAIN. — Voilà donc cette enfant ! *(S'adressant à elle avec bonté.)* Votre nom?

GENEVIÈVE. — Geneviève.

GERMAIN. — Geneviève.., *(Il a répété le mot lentement, longuement, en secouant la tête et les yeux au loin, comme si ce nom déroulait en lui de profondes pensées.)* ...Et quel âge?

GENEVIÈVE. — Dix ans. Aujourd'hui.

GERMAIN. — Aujourd'hui !... Vos parents?

GENEVIÈVE, *se retournant et les montrant.* — Ils sont là.

SEVERUS, *très ému.* — Oui, Saint Père, c'est nous deux.

GERMAIN, *à Severus.* — Comment vous appelez-vous?

SEVERUS. — Ma femme s'appelle Gérontia. Moi, Severus.

GERMAIN. — Avez-vous d'autres enfants?

SEVERUS. — C'est la seule.

GERMAIN, *à Gérontia.* — Aussi, vous l'aimez doublement?

GÉRONTIA. — ... Je suis la mère.

GERMAIN, *à Severus.* — Et vous?

SEVERUS. — Moi? Si je l'aime? Plus que tout!

GERMAIN. — Pas plus que le Seigneur?

SEVERUS. — Le Seigneur est à part.

GERMAIN. — Eh bien! vous avez raison. Que vous êtes heureux, mes amis, d'être les parents d'une telle fille! Apprenez que les Anges ont fait dans le Ciel, du jour de sa naissance, un jour de fête, un mystère de joie. Cette petite, je vous le dis, sera grande devant Dieu. J'en ai été, à l'instant, averti au passage. Pour elle j'ai dû m'arrêter; et aussitôt j'ai pu, sur toute sa personne, observer la marque céleste. Elle est prédestinée. *(A Gérontia :)* Ne la contrariez pas.

GÉRONTIA, *rougissante.* — On s'en garde bien. Elle est gâtée.

GENEVIÈVE. — C'est vrai. Tout le monde est trop bon pour moi.

GÉRONTIA, *à sa fille.* — Te refuse-t-on ce qui te fait plaisir?

SEVERUS, *s'adressant aussi à elle.* — Oui, s'il y a quelque chose que tu désires et que tu n'aies pas osé nous demander... profite de ce que Nos Seigneurs les Évêques sont là, dis-le, on te l'accordera.

GÉRONTIA, *à mi-voix.* — Si c'est raisonnable...

GERMAIN. — Elle ne peut rien demander qui ne le soit.

(Chuchotements féminins dans la foule.)

UNE VOIX. — Qu'est-ce qu'elle va demander? Une bague?

UNE AUTRE. — Un collier?

UNE AUTRE. — Du ruban d'or?

UNE AUTRE. — Des sandales bleues?

UNE AUTRE. — Un rouge-gorge en cage?

UNE AUTRE. — Un agneau vivant?

UNE AUTRE. — Moi, à sa place, je sais bien...

L'OFFICIER. — Silence! Allons!

GENEVIÈVE. — Eh bien! oui, mon père et ma mère, puisque vous m'en priez, sachez ce que depuis longtemps je désire, en secret. *(Elle s'arrête, les yeux agrandis, souriante et pâle.)*

SEVERUS. — Quoi?

GÉRONTIA, *nerveuse.* — Va!

GERMAIN, *à l'enfant.* — N'ayez pas peur!

GENEVIÈVE. — Je veux être à Jésus-Christ.

(Étonnement, rumeurs légères dans la foule.)

SEVERUS, *portant la main à son cœur.* — Ah! Non?

GÉRONTIA, *à sa fille.* — Toi?

GERMAIN. — Dieu soit loué! Que vous disais-je? C'est lui-même, c'est lui qui anime cette enfant et jaillit par sa bouche!

GÉRONTIA, *éclatant.* — Êtes-vous sûr?

GERMAIN. — Vous doutez?

GÉRONTIA. — Ma foi oui! Un pareil engagement! Sait-elle bien ce qu'elle dit? A quoi elle renonce? A dix ans! Des vœux éternels!

SEVERUS. — Rien ne presse. Elle est si petite!

GÉRONTIA. — C'est trop tôt... Plus tard. Attendons.

GERMAIN. — Quoi?

GÉRONTIA. — Qu'elle ait l'âge de comprendre... et de réfléchir...

GERMAIN. — Elle a réfléchi, et elle a compris. Et puis Dieu n'attend pas. Il nous signifie son impatience.

GÉRONTIA. — Mais, Saint Père !... Ah ! pardonnez-moi si je résiste...

SEVERUS. — Excusez-la. Oui ! Je pense aussi comme elle. Notre enfant ! Une fille unique ! A Jésus-Christ ! pour toujours ! Que c'est dur ! Nous sommes stupéfaits, troublés, anéantis.

GERMAIN. — Croyez-vous en Dieu?

SEVERUS. — Fermement !

GERMAIN. — Faites donc sa volonté !

GÉRONTIA, *se frappant la poitrine.* — S'il a voulu nous donner notre enfant, ce n'est pas pour nous la reprendre?

GERMAIN. — Il ne vous la reprend pas. C'est elle qui se donne à lui.

SEVERUS. — Je ne peux pas le croire encore.

GÉRONTIA. — Mais oui. Elle se trompe. Elle est le jouet d'une fièvre. Il faut tout vous dire, Monseigneur. C'est une enfant bizarre. Elle tient parfois des propos qui ne sont pas clairs. La moitié du jour elle rêve, et souvent, sans raison, elle gémit la nuit.

GERMAIN. — Elle est très bien portante, et lucide, et résolue. Elle est dans la vérité. *(Se tournant vers l'enfant.)* Geneviève, écoutez-moi.

GENEVIÈVE. — Votre servante écoute.

GERMAIN. — Voulez-vous être épouse de Jésus-Christ?

GENEVIÈVE. — Je le veux.

GERMAIN. — En cette qualité, voulez-vous lui consacrer votre corps? chaste et entier? le reste de vos jours?

GENEVIÈVE. — Je le veux. Je le veux de tout mon cœur.

GERMAIN, *aux parents.* — Vous l'entendez? *(A Geneviève :)* Ayez donc bon courage et bonne espérance, ma fille... et prenez place près de moi. *(Puis, se tournant vers le peuple en élevant la voix :)* Vous tous, respectez cette enfant ! Elle appartient à Dieu. Allons ensemble lui rendre grâces !

(Aussitôt Germain et Loup, avec Geneviève entre eux deux, s'acheminent vers le temple, environnés par la foule, qui chante et pousse des cris de joie.)

Le nom de la vierge élue : Geneviève ! Geneviève !... *vole de bouche en bouche. On se presse pour la voir. On l'entoure, on lui parle, on lui rit. Sur sa petite tête blonde, qui ne se courbe pas, Germain, tout le long du trajet, tient sa main gauche à plat posée, semblant ainsi la garantir et la consacrer. Et Loup, qui n'a rien dit, après chaque bénédiction largement tracée dans l'air, repose aussi un instant sa main droite sur l'épaule de l'enfant, fière et transfigurée. Le vent fait monter au ciel pur les nuages de cette poussière, dorée par le soleil, qui est l'encens des routes, et les chiens des bergers courent en jappant aux côtés du grand troupeau humain déferlant avec allégresse vers son bercail : l'église.*

Cependant, en arrière, les derniers, un homme et une femme, accablés, suivent, traînant la jambe... Severus et Gérontia.

II

Le lendemain. — Chez Severus. — Gérontia est assise, immobile, les yeux fermés, la tête dans les mains.

Severus entre. — Aussitôt, sa femme se lève et va à lui.

GÉRONTIA. — Enfin ! Te voilà? Seul?

SEVERUS, *la rassurant.* — Non. Avec l'enfant.

GÉRONTIA. — Dis-tu vrai?

SEVERUS. — Elle est dans sa chambre.

GÉRONTIA. — Ah ! J'avais peur qu'ils l'aient emmenée ! Raconte vite.

(Lasse, elle se laisse retomber sur son siège.)

SEVERUS. — Eh bien?... Tu te rappelles qu'hier...

GÉRONTIA, *se ranimant.* — Si je me rappelle? Tout ! J'ai tout présent, dans mon cœur, dans ma tête... Ne m'en dis plus rien ! Rien !

SEVERUS, *avec douceur.* — J'ai besoin... pour moi... *(Il reprend.)* Tu te rappelles qu'hier, une fois qu'on fut rendu à l'église, Germain, ayant donné, du haut de l'autel, la bénédiction au peuple, avec notre enfant toujours près de lui...

GÉRONTIA. — Oui... Ah ! il ne la lâchait pas !

SEVERUS. — ...il acheva de réciter les prières prescrites pour la neuvième et la douzième heure du jour?

GÉRONTIA. — Oui.

SEVERUS. — ...et qu'aussitôt après, ayant pris sa réfection, selon la coutume, il s'en alla reposer...

GÉRONTIA. — Oui... oui.

SEVERUS. — Pendant que nous faisions de même?

GÉRONTIA. — Une façon de parler. Car toi et moi nous n'avons pu, si grand était notre chagrin ! ni manger ni dormir.

SEVERUS, *content.* — Seule l'enfant a dîné, et dormi.

GÉRONTIA, *sombre.* — D'une traite !

SEVERUS. — C'est le principal. Et tu te rappelles qu'en nous quittant l'évêque m'avait fait promettre de venir le voir, aujourd'hui, avec la petite, dès la pointe du jour, avant son départ?

GÉRONTIA. — Oui... Qu'il parte, Seigneur ! Qu'ils partent vite tous les deux ! ces saints personnages !

SEVERUS. — J'y suis donc allé, avec Geneviève. Ah ! Gérontia ! Ma femme !

GÉRONTIA. — Quoi? Que s'est-il passé?

SEVERUS. — A peine étions-nous là que l'enfant l'occupait. Il l'a regardée, de nouveau, longuement, en silence.

GÉRONTIA. — Que je n'aime pas ça!

SEVERUS. — Il lui a pris les mains et il m'a dit : « Heureux père! Heureux père! L'âme céleste de Geneviève est sur son visage. » Tourné ensuite vers elle : « Vous souvient-il, ma fille, que vous m'avez promis hier de vous offrir à Jésus-Christ? »

GÉRONTIA. — Qu'a-t-elle répondu?

SEVERUS. — « Je m'en souviens très bien, mon père! »

GÉRONTIA. — Mon père! Tu vois! Ce n'est déjà plus toi son père! C'est lui qu'elle nomme ainsi! cet étranger!

SEVERUS. — Elle ne pouvait pas dire autrement! C'est le terme. Et elle a continué : « Je désire, en effet, avec la grâce de Dieu, garder jusqu'à la fin de ma vie la chasteté de mon âme et l'intégrité de mon corps. » — J'en prends acte, a dit l'évêque.

GÉRONTIA, *étouffant.* — C'est affreux!

SEVERUS. — A ce moment, il est arrivé... une chose étrange. L'enfant qui tenait les yeux baissés fit remarquer à Germain qu'il y avait à terre, contre sa sandale, une pièce d'or... On la voyait briller. L'évêque se baissa, ramassa l'objet, et l'ayant reconnu, il dit : « Ce n'est pas une pièce d'or. — Qu'est-ce donc? demanda-t-elle. — Une médaille. Et elle n'est pas d'or, mais de cuivre. Et elle est marquée du signe de la croix. Et c'est par détermination divine qu'elle se trouve à mes pieds, pour que je vous la donne et que vous la portiez. Vous le croyez, n'est-ce pas? — J'en suis certaine, affirma-t-elle. Donnez-la-moi vite! Et elle lui tendait la tête. — Je vais la mettre à votre cou », dit-il. Mais voilà qu'il s'aperçut, la médaille en main, qu'il n'avait rien pour la suspendre. Nous cherchions, lui et moi, le fil, le cordon qui nous manquait...

Alors... écoute, admire, et sois confondue! Geneviève dit en souriant : « Ne vous troublez pas. Voici, plus solide que toutes les chaînes ». Et elle nous tendait... Devine?

GÉRONTIA. — Comment veux-tu?

SEVERUS. — Un cheveu! Un de ses cheveux blonds, qu'elle s'était arraché!

GÉRONTIA. — Elle est folle! Elle se moquait.

SEVERUS. — Non! Ne dis pas cela. L'évêque a pris le cheveu, l'a béni, l'a passé dans l'anneau de la médaille, puis au cou de l'enfant, et a noué le cheveu... Je n'ai pu m'empêcher de grogner tout bas : « Ton cheveu cassera, mignonne! » — « Homme de peu de foi! Tirez dessus! » me commanda l'évêque. J'avais peur, je n'osais pas. — « Tire, papa! me dit l'enfant! » Alors, je tirai, doucement d'abord... et puis en y mettant peu à peu ma force... toute ma force... comme quand je tire à l'arc!

GÉRONTIA. — Et le cheveu?

SEVERUS. — Ne cassa point! J'allais tirer plus fort encore, à deux mains... Mais je m'arrêtai.

GÉRONTIA. — Pourquoi?

SEVERUS. — Son cou saignait! Le cheveu la coupait... mais ne cassait pas!

GÉRONTIA. — Alors?

SEVERUS. — Je suis tombé à genoux en m'écriant : « O mon enfant! mon enfant! qui donc es-tu? » — « Mais, ta fille, ta Vefa! ta petite fille! Je n'ai pas changé! » Elle m'embrassait. Je pleurais. L'évêque avait les yeux qui ne bougeaient pas du ciel. Un coq chanta... Jamais je n'oublierai...

GÉRONTIA, *dans un souffle.* — Après?

SEVERUS. — L'évêque parlait : « Portez toujours cette médaille à votre col, ma fille! Qu'elle soit, jusqu'au Jugement dernier, votre unique parure! Ne permettez pas que votre corps soit flatté par aucune étoffe de prix! Ne

souffrez sur votre tête, à vos oreilles, à votre poitrine, à vos bras, à vos doigts, ni or, ni argent, ni rare métal, car, s'il arrivait que le moindre ornement de la terre vous corrompît la beauté de l'âme, vous perdriez les ornements célestes de gloire qui vous sont préparés pour une éternité. »

GÉRONTIA. — Que disait l'enfant?

SEVERUS. — « Je promets! Je promets! » Pendant ce temps, Loup, sans bruit, était entré, tenant son bâton pastoral incrusté d'ivoire et de nacre. Il en approcha doucement la crosse, en forme de béquille, de la bouche de Geneviève... et celle-ci, comprenant, la baisa. Après quoi, nous disant adieu, Germain, dont la voix mollissait, conjura la chère petite de se souvenir de lui, plus tard, dans ses prières. Puis, il me la recommanda encore... ainsi qu'à toi...

GÉRONTIA. — Pas besoin. Et puis?

SEVERUS. — Et puis ils sortirent tous les deux, dans les lueurs de l'aube, reprenant sur leurs beaux chevaux, par des sentiers détournés — et rien qu'avec leur escorte, — le chemin de Grande-Bretagne. A cette heure ils sont déjà loin!

GÉRONTIA, *se tordant les bras*. — Et c'est fini! fini! Nous n'avons plus d'enfant!

SEVERUS. — Peux-tu dire? Elle est là! Elle vit!

GÉRONTIA. — Elle est morte à nous! Je l'avais mise en ce monde, et elle n'y est plus! Elle est déjà dans l'autre! Alors, à quoi bon souffrir? être mère? à quoi bon?... Aussi, plus d'enfant! Jamais! Plus de famille! de devoirs! Du plaisir! Rien que du plaisir! Je me sens devenir païenne!

V

AGASO

SCÈNE I

GÉRONTIA. — SEVERUS

Un an après. En été. Le matin, vers la dixième heure. Dans l'agréable petit potager planté de bons légumes, dont la robuste verdure enchante les yeux et l'odorat, Gérontia, courbée, relevée, agenouillée, debout, les mains hardies ne quittant pas le sol, l'espalier, la branche et la feuille, jardine, sueur aux tempes, en retenant sa respiration.

Tout est joie, lumière, ivresse. Le nuage qui roule est un monde blanc, rempli d'une inépuisable indulgence. Le mal a disparu. La souffrance dort. Les papillons sont étourdis comme des fleurs brusquement rendues à la liberté. L'abeille verse à l'homme, en frôlant sa lèvre et sa joue, le miel et le chant du bonheur. Et l'oiseau qui délire bénit à plein gosier le Créateur de l'air, de la goutte d'eau, du bec, de l'insecte, et de l'aile...

Severus sort de la maison.

Il est coiffé d'un grand chapeau de paille, bordé de cuir et de grains de maïs, et porte en sautoir une gibecière de cordes tressées.

SEVERUS, *à sa femme.* — Tu rames tes pois?

GÉRONTIA. — Et après, j'échenillerai les choux. *(Les désignant.)* Les rouges, là. Dis qu'ils sont beaux?

SEVERUS. — Magnifiques. Boulus, touffus. Serrés comme un gant pour le ceste.

GÉRONTIA. — Aussi j'en suis fière.

SEVERUS. — Tu peux.

GÉRONTIA. — Autant que l'était des siens, dit-on, l'empereur Diocletianus. Et toi, où vas-tu?

SEVERUS. — Faire un tour de chasse aux oiseaux. J'ai ma fronde.

GÉRONTIA. — Ne t'éloigne pas.

SEVERUS. — Je ne vais que jusqu'au fleuve.

GÉRONTIA. — Prends garde aux fosses à sangliers? On est vite assis au fond.

SEVERUS. — Sois tranquille. *(Il fait deux pas, puis s'arrête.)* Et l'enfant?

GÉRONTIA. — Ah! l'enfant! Toujours! Eh bien! elle est... où elle doit, l'enfant.

SEVERUS. — Où donc?

GÉRONTIA. — Au bois de Diane. Je l'ai envoyée laver le linge à la fontaine.

SEVERUS. — Elle ne pourra être de retour pour le repas.

GÉRONTIA. — Non. Mais je lui ai donné une galette de farine d'avoine qu'elle mangera là-bas.

SEVERUS. — Oui. Elle est bien frêle pour laver. Tu ne crains pas que cela la fatigue?

GÉRONTIA. — Au contraire. Rien ne fortifie comme la lessive. Ça fait marcher les bras, les reins, les genoux, tout

le corps. Et pendant ce temps, la tête — elle seule — ne marche pas.

SEVERUS. — Elle n'a plus reparlé de son vœu. Si elle pouvait?...

GÉRONTIA. — ...y avoir renoncé? Tu la connais mal. Elle y tient plus que jamais. Elle a redoublé de sauvagerie. Elle passe à présent ses journées dehors, à garder nos huit moutons.

SEVERUS, *à mi-voix*. — Sans compter les deux agneaux.

GÉRONTIA. — Je la laisse. J'aime encore mieux ça que de la savoir à l'église.

SEVERUS. — Moi aussi! Tu as raison.

GÉRONTIA. — Et pourtant la solitude ne lui est pas fameuse.

SEVERUS. — Pourquoi?

GÉRONTIA. — Parce qu'elle lui facilite certaines fréquentations... qui me déplaisent.

SEVERUS. — Lesquelles?

GÉRONTIA. — Oh! rien qui mette en danger sa vertu! Mais elle ne sort de son isolement que pour les infirmes, les vagabonds, les gens sans aveu. Avec ceux-là, elle retrouve à l'instant même la parole et le sourire. Pour tous les autres, même pour nous, elle est étrangère, et de glace.

SEVERUS. — Elle nous adore. J'en suis sûr. Elle est si bonne! Le faible qu'elle a pour les malheureux le prouve.

GÉRONTIA. — Naturellement! Tu l'excuses!

SEVERUS. — Tu l'accuses!

GÉRONTIA. — Non. Mais je dis que je ne suis pas bien contente qu'elle traite avec tant de gentillesse les premiers venus, hommes, femmes ou enfants, qui traînent sur les routes. C'est à croire qu'elle les attire.

SEVERUS. — Hé oui ! Mais sans le faire exprès, ni qu'il y ait de sa faute. Ils viennent à elle d'eux-mêmes, guidés par leur instinct.

GÉRONTIA. — Ne me dis pas cela. Il faut qu'elle le veuille, et qu'elle y mette de la complaisance ! Ainsi, Agaso...

SEVERUS. — L'aveugle? qui vit dans une hutte, comme un anachorète?

GÉRONTIA, *haussant les épaules.* — Oui ! c'est joli !

SEVERUS. — Eh bien?

GÉRONTIA. — Depuis quelque temps, il est toujours à tourner autour de Geneviève. Il la guette. Il rôdaille sans cesse du côté de la maison.

SEVERUS, *calme.* — Je n'ai pas remarqué.

GÉRONTIA. — Tu ne remarques rien. Tu ne penses qu'à tes affaires.

SEVERUS. — Soit. Agaso recherche la compagnie de l'enfant... Quel mal y a-t-il? On le dit honnête, inoffensif et doux. C'est un simple, mais un saint homme, un chrétien comme aux vieux temps. Seul sur la terre il n'a personne pour l'aimer.

GÉRONTIA, *avec une force d'accent singulière.* — C'est un aveugle.

SEVERUS. — Oh ! Comment? Cela suffit-il?...

GÉRONTIA. — ...Pour que j'en aie la méfiance? et la crainte? Plus que largement ! L'aveugle, en général, me trouble, me bouleverse... et celui-là... en particulier...

SEVERUS. — Agaso?

GÉRONTIA. — Oui ! Agaso me cause une horreur profonde.

SEVERUS. — Pourquoi? Mais pourquoi?

GÉRONTIA, *s'animant.* — Peu importe. Je sais ce que

je sais. Les aveugles sont ce qu'il y a de pire et il faut s'en garer comme de la peste. Ils ont tous le mauvais œil.

SEVERUS, *riant.* — Mais non ! Puisqu'ils ne voient pas? qu'ils n'ont pas de regards?

GÉRONTIA. — Justement ! à cause de cela ! leur œil est faux hostile et malfaisant ! *(Confidentielle.)* Et puis, ils ont des regards, oui, différents des nôtres et qui ne sont qu'à eux, des regards qui ont l'air de ne rien toucher, de ne rien saisir, mais qui attrapent tout !

SEVERUS, *incrédule et moqueur.* — Bah ! Es'tu sûre?

GÉRONTIA. — Absolument.

SEVERUS. — Alors, ils voient?

GÉRONTIA. — Ils voient.

SEVERUS. — En ce cas ils ne sont pas aveugles, et tu n'as rien à craindre d'eux.

GÉRONTIA, *entêtée.* — Ils sont tout de même aveugles.

SEVERUS. — Permets? Raisonne? De deux choses l'une : Ou ils voient? Ou ils ne voient pas?

GÉRONTIA, *furieuse.* — Que tu es bête ! A de certains moments ils sont aveugles, et à d'autres on dirait qu'ils ne le sont pas. As-tu compris?

SEVERUS. — Pas encore.

GÉRONTIA, *démonstrative.* — Dans le courant, puisque leurs yeux sont morts, ils ne voient pas.

SEVERUS, *appliqué.* — Bon.

GÉRONTIA. — ...Mais parfois, souvent, ils voient, avec leur esprit !

SEVERUS, *qui revient de loin.* — Ah ! oui, oui...

GÉRONTIA. — Ça se concilie très bien. Et c'est pourquoi j'affirme que, dans les deux cas, ils ont le mauvais œil. *(Lui parlant contre le visage.)* Écoute-moi... De toutes tes forces.

SEVERUS. — Je t'écoute ainsi.

GÉRONTIA. — Pendant les moments où ils ne voient pas et où leur seconde vue — pour des raisons que j'ignore — s'abstient de fonctionner, l'infirmité dont ils sont victimes les met en posture continuelle de jeter, malgré eux, tous les maléfices et de créer tous les tristes présages.

SEVERUS. — Comment cela?

GÉRONTIA. — Dame! Dès lors qu'ils ne voient pas ce qu'ils font, les aveugles sont hors d'état de tuer l'araignée du matin. Ils enfilent leurs habits à l'envers, placent les couteaux en croix, marchent sur les fétus, retournent le pain, répandent le sel, dérangent le tison, incendient les rideaux...

SEVERUS. — Mais...

GÉRONTIA. — ...cassent l'œuf par le gros bout, fendent le miroir, brisent la cruche et perdent les clés.

SEVERUS. — Pourtant.

GÉRONTIA. — ...Ils piétinent la récolte, écrasent la fourmi — qui est sacrée, — cueillent la mauvaise herbe pour la bonne et pataugent dans la flaque.

SEVERUS. — Tu...

GÉRONTIA. — Ils brouillent leur droite avec leur gauche. Ils sont dégoûtants et salissent tout. En voilà plus qu'il n'en faut pour amener dans la maison, sur les personnes comme sur les animaux, toute une série de catastrophes!

SEVERUS. — Tu me renverses.

GÉRONTIA. — Et dans les instants où les aveugles sont rendus lucides par la seconde vue de leur esprit, ils pratiquent de plus belle, cette fois sciemment et avec intention de malice, les fautes que tout à l'heure ils commettaient par ignorance.

SEVERUS. — Oh! Pourquoi donc?

GÉRONTIA. — La méchanceté!

SEVERUS. — Mais pourquoi seraient-ils méchants?

GÉRONTIA. — Parce qu'ils sont aveugles ! De ce fait, c'est leur destin d'avoir tous les défauts, et presque tous les vices. Ils ne peuvent pas faire autrement. Leur infortune les condamne à être irritables, hautains, secs, durs, jaloux, sournois, envieux... Avec ces visages de pierre, on ne sait jamais ce qu'ils pensent... D'un orgueil démesuré... ils se croient la science infuse. N'ayant plus que leurs oreilles, ils sont toujours aux écoutes, curieux, indiscrets. Rabattus sur les grossiers plaisirs de la table, ils deviennent gourmands, gloutons. Privés du côté des yeux, ils se dédommagent par la langue. Pas de plus grands bavards ! Et pour la médisance et la calomnie... à eux la palme ! En plus, d'un sans-gêne qui n'a pas de nom ! S'autorisant de leur disgrâce, ils se prétendent tout permis. Sans s'excuser ni frapper, ces messieurs entrent tout droit, partout, comme chez eux... On n'est plus maître dans sa maison. Vous n'entendez rien, — car ils font exprès de marcher sans bruit, — qu'ils sont déjà là, tout près de vous, et soufflent par le nez en marmonnant des mots... Ah ! ces bras allongés... Ce bâton toujours tendu, qui tâtonne et tapote, ces mains qui cherchent, ces doigts en avant, dans des gestes de voleurs, ainsi que pour prendre.

SEVERUS. — Quoi?

GÉRONTIA. — ...Quelque chose, ou quelqu'un, vous saisir à la poche, ou à la gorge ! Il y a de quoi crier : « Au secours ! » Pour moi j'en ai l'épouvante, et plutôt qu'un d'entre eux, je préfère encore, en sortant, rencontrer un singe, un nain, un nègre ou un eunuque ! Voilà pourquoi je redoute Agaso.

SEVERUS. — Es-tu vraiment si crédule? Et surtout si poltronne?

GÉRONTIA. — Poltronne ! Moi que rien n'effraie ! Non. Si j'ai peur, c'est pour Geneviève, pour toi, pour la maison, les brebis...

SEVERUS. — Alors, sois en repos. Moi, je me moque de ces sottises ; les brebis n'ont à se méfier que du loup ; et Geneviève est protégée de Dieu.

GÉRONTIA. — Aussi le démon lui veut du mal ! et Agaso est un de ses agents.

SEVERUS. — Fables ridicules ! Superstitions ! Péchés que tout cela ! dont il faudra que tu t'accuses.

GÉRONTIA. — Tu ne me crois pas?

SEVERUS, *comme à un enfant.* — Au revoir, ma rose.

GÉRONTIA. — Tu as tort.

SEVERUS, *se touchant le front du doigt.* — Chasse. Oublie. Et... à tes choux !

(Il sort vivement.)

SCÈNE II

GÉRONTIA, *puis* AGASO

GÉRONTIA, *seule, regardant son mari qui est déjà loin, et puis se parlant, avec une grande tendresse.* — « ...A tes choux ! » Pauvre femme ! Chère petite Gérontia ! Touchante épouse ! Martyre ! Tu es fine comme le lézard, prudente, avisée comme la chatte, sage comme la tortue, courageuse comme la lionne. Tu es adroite, sensée, douce, dévouée, généreuse, intelligente, parfaite, supérieure... Je crois que c'est tout. Eh bien ! quand même : — « A tes choux ! » Ta bonté s'alarme? Tu es mère? tu devines le danger? tu montres le gouffre? Enfin, tu fais ton devoir? Pauvre bête ! De tes jolies mains gratte la terre comme une esclave ! « A tes choux ! A tes choux ! » On tourne le nez, on sifflote, on rit et l'on s'en va chasser l'oiseau ! *(Revenant à son carré de légumes.)* Allons ! Décidément,

un homme n'est qu'un homme! *(Elle se penchait pour reprendre son travail, quand tout à coup elle s'arrête, pétrifiée, en voyant, à une distance de dix doubles pas, Agaso.)*

Suffoquée et envahie à la fois par la curiosité, la crainte et la colère, elle demeure immobile, retenant son souffle, évitant de faire le moindre geste, le moindre bruit. A l'endroit où elle se trouve, le mur, qui entoure et clôt le potager, s'interrompt sur la longueur environ « d'une perche » et est remplacé, à hauteur d'appui, par une barrière et une petite porte basse en bois. C'est là, vers cet espace, étroit et accessible, que paraît se diriger l'aveugle. Il s'avance avec lenteur, mais ouvertement et en ligne droite. On ne saurait dire son âge, sinon qu'il est vieux et plus peut-être encore qu'il ne le semble. Il a les pieds nus et il va nu-tête. Ses cheveux rudes et bouclés sont blancs, épais et courts, ainsi que sa barbe emmêlée qui se relève autour de son menton comme un nid de cent ans fait avec le crin des bêtes. Il tient baissées et comme collées ses paupières couleur de nèfle, bordées de longs cils jaune-clair. Une tunique de grosse laine grise, qu'on dirait faite de vieux plâtre et de poussière coagulée, et serrée à la taille par une courroie de cuir qui est l'ancien ceinturon d'un soldat, le revêt entièrement du cou aux chevilles. Sur ses épaules, il porte une peau de chèvre attachée par les pattes de devant sur la poitrine, ainsi qu'on le voit à la statue de Juno Lanuvina. Il a passé son bâton dans sa ceinture comme un glaive, et il marche, les mains tendues. Gérontia ne bouge pas. L'aveugle, certainement, se croit seul. Arrivé juste près de la barrière et à l'endroit où elle commence, il touche le mur, le vérifie, et y promène ses doigts, jusqu'à ce qu'ils y rencontrent une petite cavité au fond de laquelle, plongeant aussitôt, ils vont saisir quelque chose qui s'y trouvait placé. Mais, à ce moment même, il s'arrête, redressé tout à coup comme un animal qui perçoit une invisible présence. Gérontia, encore plus, se raidit et s'enracine, tandis qu'Agaso, qui semble la voir et la regarder, ouvre sa bouche où déjà s'agite une langue violette comme une figue.

AGASO. — C'est toi, Gérontia? *(Elle ne bronche pas.)* Ne fais pas la morte, et réponds.

(Alors elle éclate.)

GÉRONTIA. — Eh bien! oui, c'est moi! Que veux-tu? Qu'as-tu pris dans mon mur et que tu tiens caché, au creux de ta tunique? Et d'abord, faux aveugle, avoue que tu vois?

AGASO. — Je vois et ne vois pas. Je ne vois pas et je vois.

GÉRONTIA. — Je te guettais, depuis cinq minutes, immobile comme un caillou, et pourtant tu m'as reconnue... Preuve que tu vois.

AGASO. — Dis que j'entends.

GÉRONTIA. — Impossible. Qu'entendais-tu?

AGASO. — Ta gorge, et ton cœur. J'entendais ton cœur battre et ta gorge avaler.

GÉRONTIA. — Comment deviner que c'était moi? Tout le monde avale et respire. Ça pouvait être Severus? *(Avec intention.)* ou Geneviève?

AGASO. — Non. Pas moyen de se tromper. Le cœur d'un homme, d'une femme ou d'un enfant ne bat pas de même, et mon oreille les distingue. Le battement du cœur de ton mari, tranquille et régulier, est comme le pas d'un philosophe dans une allée de cyprès. Celui du cœur de Geneviève a le frais murmure et le rythme doux de la source sous les cressons...

GÉRONTIA. — Oui-dà? Et le mien alors? A quoi ressemble-t-il?

AGASO. — Au roulement du tambour.

GÉRONTIA. — Assez de phrases! Qu'est-ce que tu venais faire ici, sur mon terrain?

AGASO. — Je n'ai rien volé.

GÉRONTIA. — Si. Tu as dérobé quelque chose, là, dans ce trou.

AGASO. — Laisse-moi parler. Tu vas savoir. Je suis un vieil ami de ta fille.

GÉRONTIA. — Nous y voilà.

AGASO. — Je la rencontre souvent dans mes promenades et, soit en marchant, soit assis, quand elle fait paître son troupeau, je lui tiens compagnie.

GÉRONTIA. — Belle compagnie ! Et de quel droit l'abordes-tu, t'imposes-tu à elle?

AGASO. — Je lui ai demandé la permission.

GÉRONTIA. — Et tu l'as obtenue?

AGASO. — Oui.

GÉRONTIA. — Tant pis ! C'est à nous seuls de l'accorder. Nous te défendons, nous les parents, d'approcher de Geneviève.

AGASO, *résigné*. — Elle en aura de l'ennui.

GÉRONTIA, *mauvaise*. — Et toi bien davantage !

AGASO. — En effet. Du chagrin. Elle seule a pitié, en ce pays, de ma misère et de mes maux. Quand je suis triste elle me ranime, et paraît prendre de son côté de la douceur à mes conseils et du plaisir à mes récits.

GÉRONTIA. — Quels mensonges lui fais-tu donc?

AGASO. — Je lui dis la vérité. Je lui raconte Jésus, les miracles, les Évangiles. Nous prions ensemble, où nous sommes, à genoux sur le rocher qui brûle ou sur l'herbe ras tondue qui sent la pâquerette. Je dis les invocations, elle dit les répons. Chaque fois que par l'un ou l'autre est prononcé le nom de Dieu, un mouton fait tinter exprès la clochette de son cou. Nous passons souvent... — nous passions ainsi, puisque c'est fini ! — des heures précieuses et saintes ! Ce matin j'étais au bois de Diane, près de la fontaine, quand Geneviève y est venue avec son paquet de linge à laver. Comme elle me dit qu'elle avait peur de n'être pas prête pour aller tantôt à l'église, je lui offris de l'aider dans son travail...

GÉRONTIA. — Elle a refusé, j'espère?

AGASO. — Elle accepta.

GÉRONTIA. — Oh!

AGASO. — Je fis donc — avec quelle joie! — la moitié de l'ouvrage, et je revins ensuite ici, selon mon habitude, m'étendre pour une heure, en face, à vingt doubles pas, près du fossé qui borde ta propriété.

GÉRONTIA, *qui n'y comprend rien.* — Pourquoi là, plutôt qu'ailleurs?

AGASO. — Parce qu'il y a, sous un buisson d'épines noires, apportée là jadis et à demi enfoncée dans le sol, une dalle de tombeau qu'on croit avoir recouvert autrefois les restes d'un martyr... Tu ne l'as jamais remarquée?

GÉRONTIA. — Jamais.

AGASO. — Naturellement. J'aime à m'y coucher. Je sens contre mes os les autres os de la croix taillée dessus et dont le relief subsiste encore. Les épines du buisson me font un grand cilice et je médite mieux.

GÉRONTIA. — Quelque mauvais coup. Voilà ce que tu médites!

AGASO. — Non, Gérontia.

GÉRONTIA. — Si, vieux fourbe, car bientôt tu rampes comme un serpent, tu sors de ta cachette quand tu crois qu'il n'y a personne, et tu te glisses dans les jardins, jusque dans les maisons...

AGASO. — Attends que j'achève. Or, pendant que j'étais là, sur mon lit de granit, toi tu ramais tes pois, avant d'écheniller tes choux, les rouges...

GÉRONTIA. — C'est un peu fort!

AGASO. — Ton mari est venu. Vous avez parlé. Tu criais, tu jetais mon nom aux échos... J'ai tout entendu.

GÉRONTIA. — Tout ce que je disais?

AGASO. — Des aveugles, de moi. Oui, hélas!

GÉRONTIA. — Parfait! Alors, tu sais ce que je pense? et ce qui te reste à faire?

AGASO. — Non. Quoi donc?

GÉRONTIA. — Filer! Et filer vite! *(Allongeant le bras par-dessus la barrière, elle lui arrache vivement son bâton de la ceinture).* Si tu ne veux pas que je te chasse moi-même, et que je te rosse, avec ton propre bâton!

AGASO. — Tu frapperais un vieillard? un aveugle?

GÉRONTIA. — Pas tous. Mais toi? Sans hésiter.

AGASO. — Dieu pourrait t'en punir.

GÉRONTIA. — Et pourquoi, s'il te plaît? En quoi l'offensé-je si je te bats?

AGASO. — Parce que je le représente.

GÉRONTIA. — Ah! ah! la bonne histoire! C'est en représentant de Dieu que tu pénétrais chez moi? que tu as osé t'avancer jusqu'ici, contre ma barrière? où je t'ai surpris la patte dans mon mur, pour y voler quoi? ce que tu caches dans ta robe? et que tu vas me montrer? tout de suite! Je le veux!

AGASO. — Tout de suite, Gérontia! et tu ne crois pas si bien dire. *(Sortant du creux de sa tunique une galette de farine d'avoine.)* J'étais venu pour cette galette.

GÉRONTIA. — Quelle galette? A qui est-elle?

AGASO. — A moi.

GÉRONTIA. — Alors, comment se trouve-t-elle nichée là?

AGASO. — Parce que Geneviève l'y a mise.

GÉRONTIA. — Comment le sais-tu?

AGASO. — Parce qu'elle m'a dit de venir la prendre.

GÉRONTIA, *indignée.* — C'est sa galette! Elle te l'a donnée!

AGASO. — Elle est donc à moi, et je n'ai rien volé !

GÉRONTIA. — Sa galette ! que j'avais pétrie et mise au four, moi-même ! Voilà ce qu'elle en fait !

AGASO. — Ça n'est pas la première fois qu'elle me nourrit. Sans elle depuis longtemps je serais mort de faim.

GÉRONTIA. — Et tu n'as pas honte, toi ! un homme, vigoureux ! de te laisser gaver par une enfant, innocente et débile, qui se prive et se retire le pain de la bouche... pour tes beaux yeux?

AGASO. — Mes beaux yeux !... Non, Gérontia, je n'éprouve aucune honte, parce que, justement, pauvre, misérable, infirme et mendiant, je suis représentant de Dieu. Or, Dieu n'a pas de ces scrupules. C'est Dieu. Rien ne l'humilie, rien ne le gêne. Il nous permet donc... Mieux : il nous ordonne, à nous, les infortunés de la terre, d'accepter toujours avec modestie... et les yeux fermés... les dons qui ne nous sont faits qu'à cause de Lui ! Les refuser ce serait l'offenser. Nous devons subir, dans la joie, ce privilège de l'aumône que mérite la souffrance et ne pas chercher à nous soustraire aux honneurs de la pitié... car si le pauvre s'interdisait le bonheur de recevoir, il tuerait celui de donner... Voilà pourquoi la moindre offrande : une galette, un verre d'eau, nous deviennent sacrés, pourquoi nous y tenons plus qu'à des vases d'or !

GÉRONTIA. — Discoureur galeux ! Rhéteur du ruisseau ! Ta parole est un poison. Tu souilles mon jardin, et tu mets en fuite les bons génies ! Va-t'en donc ! avec ma galette ! Puisses-tu dégringoler dans la fosse à sangliers ! te casser le front contre un arbre ! ou te noyer dans la Seine !... *(Elle éternue.)* Bon ! voilà que j'éternue ! Il m'a jeté un sort.

AGASO. — Dieu te bénisse, Gérontia !

GÉRONTIA. — Ah ! le gredin ! Tu n'es pas parti? Qu'attends-tu?

AGASO. — Mon bâton.

GÉRONTIA, *le lançant au loin.* — Tiens! Le voilà. Attrape!

AGASO. — Comment veux-tu que je le trouve?

GÉRONTIA. — C'est ton affaire. Cherche-le.

(A ce moment, bondit hors du fourré, en face, un grand chien blanc taché de roux qui se précipite sur le bâton, à plus d'un « actus » de là, le saisit dans sa gueule, et le rapporte en courant à Agaso.)

AGASO. — Merci, Meus! *(A Gérontia :)* C'est mon vieux chien, Meus, mon frère, mon ami! *(Lui parlant :)* Tu m'avais donc suivi? *(A Gérontia :)* Je l'ai ramassé dans une ornière, voilà vingt ans. Il errait, chassé de partout. Personne n'en voulait.

GÉRONTIA. — Une bête maudite! Bonne pour la rage!

AGASO, *faisant non.* — Il était aveugle. Alors?... Aussi, pour ma peine, il me retrouve mes bâtons... Rentrons chez nous, Meus.

GÉRONTIA. — Vous n'êtes que deux chiens!

AGASO. — Mais nous n'aboyons pas!

Précédé de Meus, Agaso mord dans la galette de farine et gagne le bois où il disparaît.

Gérontia, blême de fureur, se retourne alors pour revenir au milieu du potager, quand elle se sent retenue par sa jupe. Elle pousse un cri, et puis se rend compte. C'est l'étoffe qui s'est accrochée à un clou de la barrière. Signe mauvais. Elle se dégage. Et comme elle se dirige vers le bassin, son pied bute contre une pierre. Autre signe fâcheux. D'émoi, elle se laisse tomber sur un petit tabouret de terre cuite placé là, au bord de la grande cuve pleine d'eau où elle aperçoit soudain, morte avec un ventre en l'air et flottant sur le dos, PICA, *sa grenouille apprivoisée!... Elle ne pousse plus un cri, mais elle est étranglée de saisissement. Pas de doute. C'est Agaso. C'est l'aveugle qui a jeté, en s'en allant, cette série d'affreux présages! Et tout cela, par la faute, avant tout, de Geneviève! « Ah! cette enfant! cette enfant! » Et*

justement, elle apparaît, portant sur sa tête le plateau de jonc tressé où le linge humide fait un gros tas. Gérontia, en la voyant, s'est levée, frémissante.

SCÈNE III

GÉRONTIA. — GENEVIÈVE

GÉRONTIA. — Te voilà ! Déjà ! Je ne t'attendais pas si tôt ! Ah ! tu en as fait de belles ! Mes compliments !

GENEVIÈVE. — Qu'ai-je fait?

GÉRONTIA. — Ce que tu... Petite malheureuse ! Tu le demandes? Tu oses?

GENEVIÈVE. — Je cherche, ma mère. Le linge est battu. *(Elle le pose à terre.)*

GÉRONTIA. — C'est toi qui devrais l'être !

GENEVIÈVE, *sans s'émouvoir et suivant sa pensée.* — ... Le linge est lavé. Le linge est tordu. L'herbe fraîche est cueillie... Les pavots sont coupés... J'ai versé l'huile dans la jarre. Le pot de sel est sur la planche, et les œufs dans le panier neuf...

GÉRONTIA. — Va ! Continue ! Je t'admire.

GENEVIÈVE. — ...La quenouille est garnie. L'âne a bu... Le bœuf a mangé...

GÉRONTIA. — Et toi?

GENEVIÈVE. — Moi?

GÉRONTIA. — Oui, toi... As-tu mangé?

GENEVIÈVE. — Non, maman...

GÉRONTIA. — Pourquoi?

GENEVIÈVE. — Je n'avais pas faim.

GÉRONTIA. — Rends-moi donc ta galette.

GENEVIÈVE. — Je l'ai donnée.

GÉRONTIA. — A qui?

GENEVIÈVE. — A Agaso.

GÉRONTIA. — L'aveugle?

GENEVIÈVE. — Oui, maman.

GÉRONTIA. — Je le savais. *(Un silence.)* Ainsi, tu vois ce vieux fou?

GENEVIÈVE. — Il ne voit rien, lui! Personne! et depuis tant d'années!

GÉRONTIA. — C'est un paresseux, un fourbe, un bavard. Un mauvais homme! et qui jette des sorts.

GENEVIÈVE. — Non, ma mère.

GÉRONTIA. — On me l'a dit.

GENEVIÈVE. — On vous a trompée. Il est bon et ne fait aucun mal.

GÉRONTIA. — Je le tiens pour méchant. Je l'ai surpris tout à l'heure, ici même.

GENEVIÈVE. — Il venait chercher sa galette, dans le mur. A-t-il pu l'avoir?

GÉRONTIA, *pleine d'amertume.* — Il l'a eue. Rassure-toi. Je la lui ai laissée.

GENEVIÈVE. — Pauvre Agaso! Vous avez bien fait.

GÉRONTIA. — Si j'ai bien fait! Juge? Aussitôt, ma robe s'est prise dans la barrière, mon pied a heurté un caillou, et j'ai trouvé Pica morte dans le bassin! Et ça n'est pas fini. D'autres malheurs s'apprêtent. Je le sens. J'en suis sûre. Tout cela, par ta faute.

GENEVIÈVE. — A moi?

GÉRONTIA. — Rien qu'à toi! Si tu n'avais pas, et depuis longtemps, fréquenté ce gueux, en cachette...

GENEVIÈVE. — Je ne me cachais pas.

GÉRONTIA. — Nous l'as-tu dit?

GENEVIÈVE. — Vous ne me l'avez pas demandé! Vous ne me parlez jamais! Alors, je me tais.

GÉRONTIA. — Enfin, si tu n'avais pas pris l'habitude de l'accueillir, de l'écouter, de le nourrir, et d'en faire ta société, il se serait tenu éloigné de la maison, il n'y serait pas venu traîner avec son grand chien couleur de soufre, il n'aurait pas entendu tout ce que je disais de lui, ce matin, à ton père, et qui est cause qu'à présent il doit me détester et me vouloir des horreurs, et je ne courrais aucun danger! Au lieu d'être maigre comme un clou, tu aurais profité des gâteries que je te prépare et tu serais grasse. Pica sauterait comme hier sur mon genou en m'entendant siffler, et je n'aurais pas besoin de te gronder! ni surtout de te punir!

GENEVIÈVE. — Vous voulez me punir, ma mère?

GÉRONTIA. — Oui, ma fille. Obéiras-tu?

GENEVIÈVE. — J'obéirai, ma mère.

GÉRONTIA. — A la bonne heure. A partir d'aujourd'hui, tu cesseras de voir Agaso. Tout à fait.

GENEVIÈVE, *calme*. — Tout à fait.

GÉRONTIA. — Non seulement tu l'éviteras, mais s'il t'aborde tu le chasseras.

GENEVIÈVE. — Je le chasserai.

GÉRONTIA. — Tu ne lui donneras plus une miette de pain, une goutte d'eau...

GENEVIÈVE. — Ni miette, ni goutte.

GÉRONTIA. — Et tu l'oublieras.

GENEVIÈVE. — Je l'oublierai.

GÉRONTIA. — Bien. A présent : la punition.

GENEVIÈVE. — Ce n'est donc pas cela?

GÉRONTIA. — Mais non. Cesser de voir ce vieux, sale et rebutant, et qui promène avec lui le malheur ça n'est pas une punition. Ça serait plutôt une récompense ! J'ai trouvé ! Tantôt tu n'iras pas à l'église.

GENEVIÈVE, *pâlissant.* — Ah !

GÉRONTIA. — Je te prive d'église.

GENEVIÈVE. — Maman, ne dites pas cela ! Privez-moi d'autre chose.

GÉRONTIA. — Autre chose ne te priverait pas.

GENEVIÈVE. — Privez-moi, pour un jour, pour huit... de paître les moutons.

GÉRONTIA. — Non.

GENEVIÈVE. — De sortir dans le jardin.

GÉRONTIA. — Non.

GENEVIÈVE. — De rester seule dans ma chambre.

GÉRONTIA. — Non.

GENEVIÈVE. — D'ouvrir ma fenêtre la nuit pour compter les étoiles !

GÉRONTIA. — Non.

GENEVIÈVE. — De bercer les enfants. De visiter les esclaves blessés. De soigner Laura, la vieille voisine.

GÉRONTIA. — Non. Non.

GENEVIÈVE. — Tout. Mais pas l'église !

GÉRONTIA. — L'église ! l'église ! Et puis, as-tu fini de raisonner? Maintenant, tu le prends de haut ! Tu te révoltes ! Tu réponds ! C'est le passage des évêques ! Depuis, tu n'es plus la même. La tête à l'envers. Et perdue d'orgueil ! Tu te crois quelqu'un !

GENEVIÈVE. — De l'orgueil ! Moi qui ne suis rien ! Moi qui m'anéantis, qui du matin au soir m'écrase devant le Seigneur ! Moi qui voudrais être le chemin de l'étable pour que le troupeau me foule aux pieds ! la branche

morte, afin que le feu me dévore ! le grain pour que me broie la meule ! et la feuille sèche, et le ver de terre ! et le moins qu'il faut pour être, et faire semblant d'exister !... juste assez pour que l'homme m'ignore et que Dieu me connaisse au milieu du sable où je serais perdue ! Non, je n'ai pas d'orgueil, ni d'esprit de résistance, ni de vaine révolte. Mais ne dites pas que je n'irai pas tantôt à l'église. Il faut que j'y aille.

GÉRONTIA. — Et pourquoi donc, s'il te plaît, le faut-il?

GENEVIÈVE. — Parce que c'est la grande fête et que je l'ai promis à Dieu, et que si je manque à ma promesse, il me punira.

GÉRONTIA. — Pas du tout. Tu dois d'abord l'obéissance à ta mère.

GENEVIÈVE. — A présent je la dois à Dieu, mon seul maître, à qui je me suis donnée.

GÉRONTIA. — Pas encore. Attends d'avoir tes quinze ans, de recevoir le voile... D'ici là, obéis. Si je suis coupable en t'empêchant d'aller à l'église, eh bien ! c'est moi que Dieu punira. Ainsi, tu n'iras pas !

GENEVIÈVE. — Mais je ne veux pas non plus qu'il vous punisse ! Je le veux encore moins !

GÉRONTIA. — Ne te mets pas en peine.

GENEVIÈVE, *dont la résolution s'affirme.* — Vous m'affligez, ma mère ! vous me désolez !

GÉRONTIA. — Ah ! Tu continues !

GENEVIÈVE. — Mais il faut que j'aille à l'église. Pardonnez-moi. J'y vais.

GÉRONTIA. — Reste ici.

GENEVIÈVE. — C'est plus fort que moi. C'est plus fort que tout.

GÉRONTIA. — Prends garde, tu sais? La main me démange.

GENEVIÈVE. — Frappez-moi donc. Mais que j'aille à l'église.

GÉRONTIA. — Tiens ! *(Elle lui donne un soufflet. Mais le soufflet ne fait aucun bruit sur sa joue... et l'enfant reste interdite.)* L'as-tu senti, celui-là?

GENEVIÈVE, *souriante et glacée.* — Non... Je n'ai rien senti. Il m'a semblé... que tu me caressais.

GÉRONTIA, *égarée.* — Ah ! non ! Voyez cette bravade ! L'insolente ! Tu veux la paire? Allons, arrive ici... au lieu d'avoir peur et de reculer.

GENEVIÈVE, *à la même place.* — Mais, maman, je ne bouge pas.

GÉRONTIA. — Si. Tu t'écartes. Tu t'en vas. Tu t'éloignes... Ah ! mon Dieu ! Tu rétrécis ! Tu t'effaces ! Où es-tu? Géné...?

GENEVIÈVE. — Mais, maman, je suis là, je suis là. *(Elle accourt contre elle.)* Qu'as-tu?

GÉRONTIA. — Ciel ! Je ne te vois plus ! Je ne vois plus rien ! Le noir. Mes yeux ! Mes yeux ! Où sont mes yeux? Au secours ! Severus !

SCÈNE IV

LES MÊMES. — SEVERUS

SEVERUS, *qui rentrait, se précipitant.* — Quoi? Qu'y a-t-il? *(Il la reçoit dans ses bras.)*

GÉRONTIA. — Je suis aveugle !

SEVERUS. — Aveugle !

GÉRONTIA. — Aveugle...

SEVERUS, *à Geneviève.* — Impossible ! Ça n'est pas vrai?

GENEVIÈVE, *immobile, blanche comme une cire.* — Si. C'est vrai. Elle est aveugle.

SEVERUS, *éperdu.* — Mais quoi? Depuis quand?

GENEVIÈVE. — Tout de suite.

SEVERUS. — Comment est-ce arrivé?

GENEVIÈVE. — Je ne sais pas... Nous parlions... Elle était gaie...

GÉRONTIA. — Non! Moi, je sais! J'ai frappé Geneviève... Alors... mes deux yeux sont partis!

SEVERUS, *avec un cri terrible.* — Oh! Jésus! Qu'as-tu fait? Vierge Marie! Corps du Christ! Esprit-Saint!... Gérontia! Ma femme! Mon amie!... *(Se tournant vers sa fille :)* Geneviève! Notre enfant! Rends ses yeux à ta mère! Rends-les-lui! Aie pitié! Mais... non! Tu ne m'écoutes pas? Tu te sauves? Tu nous abandonnes? Où vas-tu? *(Elle court en effet, elle vole à travers les champs.)*

GENEVIÈVE, *au loin, se retournant.* — A l'église! Père! A l'église!

Alors, Severus, écroulé, sanglote en couvrant de baisers Gérontia évanouie, tandis qu'attiré par les cris, le front levé, les mains jointes, Agaso, dans l'ombre du mur, écoute, et comprend.

VI

TÉNÈBRES

SCÈNE I

SEVERUS. — AGASO

Vingt et un mois après. Chez Severus, dans son cellier. Assis sur des planches, contre les tonneaux, Severus et Agaso s'entretiennent de tout près, à peine éclairés par le demi-jour qui tombe du soupirail.

SEVERUS. — Parlons bas. Rappelle-toi qu'elle ignore que nous nous voyons, régulièrement, et en secret.

AGASO. — Oui. Que tu es bon, Severus ! Tu n'as pas cru, dans le temps, que j'étais la cause de son malheur, et tu sais que j'y compatis.

SEVERUS. — Je le sais. Mais parlons bas, je t'en prie. Plus bas encore que d'habitude. Qu'elle ne se doute de rien, Seigneur !

AGASO. — Tu as raison. Les aveugles ont l'ouïe fine.

SEVERUS. — Elle est dans sa chambre, sur le lit.

AGASO. — Elle dort?

SEVERUS. — Il me semble. Mais avec ces terribles yeux toujours fermés, sait-on jamais si elle est éveillée ou non? Je crois pourtant qu'elle dort. Et puis, quand même, ici, dans le cellier, elle ne peut pas nous entendre.

AGASO. — Comment est-elle?

SEVERUS. — Aussi triste, aussi muette. Et cependant plus calme. On la dirait, par moments, presque résignée.

AGASO. — Le temps fait son œuvre. Et Geneviève?

SEVERUS. — Inconsolable. A toute minute elle s'excuse : « Ce n'est pas la faute d'Agaso... C'est ma faute ! »

AGASO. — Pauvre enfant ! Ni de moi, ni d'elle. De personne ! Dieu l'a voulu.

SEVERUS. — Oui. Maintenant que je t'ai donné des nouvelles, va-t'en, va-t'en vite ! J'ai si peur !

AGASO, *lui mettant brusquement la main sur la bouche, et lui parlant à l'oreille.* — Écoute !... *(Il se penche.)* On vient. On descend. Je reconnais son pas. C'est elle !

SEVERUS. — Ah ! mon Dieu ! *(A Agaso :)* Ne bouge pas.

AGASO, *d'une voix imperceptible.* — Inutile, va. Elle nous a entendus. *(Dans un souffle :)* La voici !

SCÈNE II

LES MÊMES. — GÉRONTIA

Au bout du cellier, en haut des marches par où on y accède, apparaît Gérontia, tenant à la main droite un bâton et de la gauche tâtant le mur. Elle descend avec précaution,

— en s arrêtant des deux pieds sur chaque, — les six marches de pierre, et s'avance vers les deux hommes. Arrivée près d'eux debout et demeurés immobiles, elle touche de son bâton, successivement, leurs quatre jambes, et, donnant ensuite, de sa canne, une tape légère sur le genou de son mari, elle lui commande :

GÉRONTIA. — Laisse-moi seule avec Agaso.

(Severus, sans rien dire, se lève et sort.)

SCÈNE III

AGASO. — GÉRONTIA

GÉRONTIA, *calme.* — Assois-toi.

AGASO. — Si tu t'assois aussi. *(Elle s'assoit ; il en fait autant. Ils sont tout à côté l'un de l'autre, sur les planches, entre les tonneaux.)*... Ainsi, tu savais?...

GÉRONTIA. — ... que depuis des quantités de fois, tu te rencontrais ici avec mon mari, en cachette? Hé oui, malin ! Je l'ai su du premier jour.

AGASO. — Pourquoi ne l'as-tu pas dit?

GÉRONTIA. — Du moment que Severus ne me le disait pas, c'est qu'il préférait que je n'en sache rien, ou que j'eusse l'air...

AGASO. — Et pourquoi alors, aujourd'hui, parles-tu?

GÉRONTIA. — Parce que j'ai à te parler.

AGASO. — Et si je n'avais pas été là?

GÉRONTIA. — Je t'aurais envoyé chercher.

AGASO. — C'est donc bien grave?

GÉRONTIA. — Et très pressé.

AGASO. — Va.

GÉRONTIA. — Sais-tu depuis combien de temps je suis... comme toi?

AGASO, *qui joue l'ignorant et le détaché.* — Ma foi non! Moi, voilà un si grand nombre d'années... — c'est bien comme ça que ça s'appelle? — que je suis... pareil à toi, que j'ai complètement perdu la notion du temps! Je ne cherche même pas à me rendre compte. Ça ne m'intéresse plus.

GÉRONTIA. — Tu ne veux pas me le dire. Mais je le sais. Je suis... obscure, depuis vingt et un mois!

AGASO. — Seulement? C'est bien peu.

GÉRONTIA. — C'est quelque chose.

AGASO, *conciliant.* — Évidemment. Pour commencer.

GÉRONTIA. — Puisque tu as eu occasion de causer souvent avec Severus, il a dû te dire, Agaso, tout ce que j'ai souffert? et par où j'ai passé?

AGASO. — Il me l'a dit. Il en était exténué.

GÉRONTIA. — J'ai d'abord crié, hurlé... mais hurlé comme quand on rêve, tant que je pouvais donner de la voix, à me rompre la veine du cœur... Ainsi qu'une bête qu'on martyrise!

AGASO. — On t'entendait de partout, à la ronde, à plusieurs « mille ». Les gens bien portants en étaient malades.

GÉRONTIA. — Après, j'ai pleuré, j'ai sangloté, poussé des hoquets à en avoir des douleurs dans les côtes, à la gorge, à la mâchoire, et que les petits os des oreilles m'en craquaient!

AGASO. — Et tout ça ne sert à rien!

GÉRONTIA. — Après, j'ai été farouche, inerte, abattue. Plus un mot, plus un cri, plus une larme. Enfoncée dans mon horreur, je m'appliquais à n'être qu'un cadavre, et durant je ne sais combien de repas, je n'ai voulu ni manger ni boire, ni desserrer les dents qu'on essayait de m'ouvrir, comme un coquillage, avec le couteau.

AGASO. — On en cassait la pointe. C'était tout.

GÉRONTIA. — Après, j'ai voulu me tuer.

AGASO. — Plusieurs fois.

GÉRONTIA. — Quatre. Je me suis pendue ici, dans le cellier, au crochet d'une poutre.

AGASO. — La corde a cassé.

GÉRONTIA. — Du haut d'un roc, au milieu de la forêt, je me suis lancée dans le vide.

AGASO. — Une branche de chêne t'a retenue.

GÉRONTIA. — Je me suis jetée sous les roues d'un chariot attelé de deux bœufs et chargé de sacs de blé, qui passait près de moi.

AGASO. — Les bœufs, instantanément, se sont arrêtés.

GÉRONTIA. — Enfin, — je croyais pourtant, cette fois, être bien sûre de mon coup, — une nuit, en plein hiver, je me suis enfuie, sans qu'on m'entende, j'ai gagné le fleuve et je suis entrée dans l'eau jusqu'à la bouche ! jusqu'aux yeux !...

AGASO. — Et tu as encore été sauvée.

GÉRONTIA. — Par un chien qui m'a repêchée. Le tien.

AGASO. — Meus. Oui.

GÉRONTIA. — J'aurais dû quand même périr de froid. Mais, prodige ! l'eau était tiède. Quand j'ai donc constaté que je ne pouvais pas mourir, du moins pour le moment, j'ai cherché pourquoi. Et je l'ai trouvé.

AGASO. — Quand on cherche on trouve.

GÉRONTIA. — Je compris que j'avais tort de prétendre échapper au malheur dont j'étais justement frappée. Dieu ne le voulait pas. Je devais expier, et subir ma peine. A ce prix seul, je mériterais peut-être, un jour, de guérir ou, ce qui vaut mieux, d'être pardonnée

AGASO. — A la bonne heure! A partir de cet instant, tu voyais déjà plus clair, j'en suis sûr?

GÉRONTIA. — Non. Mais tous mes vieux sentiments, d'autrefois et de la veille, étaient tombés. Je n'avais plus de désespoir, ni de révolte et de colère. J'ai donc accepté de vivre, et de vivre... aveugle.

AGASO. — Ah! que je suis heureux de t'entendre parler ainsi! Que cela me fait plaisir! Tu as pris le vrai moyen.

GÉRONTIA. — Et pourtant, c'est dur.

AGASO. — De ne plus voir?

GÉRONTIA. — Oui. Et puis... c'est qu'on voit! Quand même! Si on ne voyait rien du tout, ça irait! Mais on ne voit pas ce qu'on voudrait voir, et on voit ce que l'on voudrait n'avoir jamais vu! On voit *d'autres choses* qui ne sont pas celles dont les yeux clairs ont l'habitude, des choses nouvelles, effrayantes, surnaturelles, qui ont l'air d'appartenir au domaine de l'obscurité, d'en être les manifestations, les spectacles, les habitants, les bêtes, les fantômes...

AGASO, *intrigué*. — Quoi, par exemple?

GÉRONTIA. — Des flammes.

AGASO. — Grandes?

GÉRONTIA. — Petites, bleues et vertes, comme celles qui dansent au crépuscule, sur les marais et les tombeaux. Et tous les genres de feu, de la lueur à l'éclair. Des ruissellements de soufre et des rougeoiements de braise. Des

éclatements de pourpre et des bouquets d'étincelles. Du feu animé, qui fait tout ce qu'il veut, qui prend mille aspects... qui fait des dessins incompréhensibles, trace des signes étranges, écrit des mots inconnus qu'on ne sait pas lire ; du feu qui jaillit en jets d'eau et retombe en pluie, qui s'épanouit en fleurs hideuses, qui se dévide en rubans, darde en fer de lance, roule comme un disque et passe comme une flèche !... du feu qui a une espèce de visage et des centaines d'expressions, du feu qui rit et du feu qui pleure, du feu qui fait des grimaces, qui grince des dents, qui crache, qui bave, qui crie, qui se tait... et toujours fou, désordonné, comme s'il souffrait... Du feu qu'on tourmente. Et du feu de toutes les couleurs... Des couleurs inouïes, que je ne peux pas dire, dont personne n'a idée, que nulle autre que moi n'aura jamais vues ! Du feu blanc, mais d'un blanc qui n'a rien de commun avec *notre* blanc, d'un blanc de glace et de mort... affreux, terrible, insoutenable... et du feu noir.

AGASO. — Noir?

GÉRONTIA. — Noir.

AGASO. — Comment le voit-on?

GÉRONTIA. — Je ne sais pas. Mais on le voit et il vous voit. Si je n'avais pas peur d'avoir l'air de me moquer, je te dirais... qu'il aveugle ! Il est bien plus mauvais que le blanc. Il est bien plus noir que tous les noirs que tu peux imaginer, ou te rappeler puisque tu as vu autrefois.

AGASO. — Que le marbre noir de Sparte?

GÉRONTIA. — Ah !

AGASO. — Que les cheveux d'une Romaine? le dos d'un esclave d'Afrique?

GÉRONTIA. — Ah ! là là !

AGASO. — Que le sommeil? la tempête? les entrailles de la terre? la prunelle de Judas?

GÉRONTIA. — N'essaye pas. C'est inutile. C'est un feu d'un noir... étourdissant, qui vous étouffe, et vous rend sourd. Laissons le feu. Je vois encore tant d'autres choses !

AGASO. — Est-ce possible? Et quoi?

GÉRONTIA. — Des monstres, des phénomènes, des animaux qui font frémir, des oiseaux qui nagent, des poissons qui volent, des mouches qui ont le pouvoir de vous traverser de part en part, des étoffes qui flottent, des nuées qui tourbillonnent, des herbes qui poussent, des compositions insensées... des scènes de fièvre et de délire...

AGASO. — Pauvre Gérontia ! Que je te plains ! Moi, je ne vois rien. Pas une apparence physique. Pas une forme matérielle. Je ne vois que des idées, des pensées, des sentiments... Mais je les vois, sans qu'ils aient corps, avec autant de réalité que des êtres, des personnages.

GÉRONTIA. — Comme ce doit être doux !

AGASO. — En effet. Si je n'avais pas leur compagnie, je me demande ce que je deviendrais ! Mais ils sont là, et à la longue ils m'ont fait, d'une autre façon, de la lumière. Ils ont métamorphosé mon obscurité. Patience, Gérontia, ils iront aussi te voir. Un de ces jours, ils descendront chez toi, et tu seras en paix.

GÉRONTIA. — Je ne crois pas.

AGASO. — Et pourquoi donc?

GÉRONTIA. — Parce que je ne suis pas encore un séjour pour eux. Comment veux-tu que nos deux nuits puissent se ressembler? Rien de plus naturel, au contraire, qu'elles soient différentes. Toi, tu es un saint homme, humble, vertueux ; Dieu t'a réservé des ténèbres à ton image, calmes et sans frayeur, et rassurées par son esprit. Ton malheur est une épreuve qui ne t'a été envoyée qu'en raison de ton mérite et pour achever ta sagesse. Il est une faveur, une récompense. Quoi de plus juste qu'il te soit léger ! Mais moi j'étais — et je le suis encore — une

femme méchante, égoïste, dure, emportée, superstitieuse et sotte. Mauvaise épouse, mauvaise mère. Mon malheur est un châtiment qui ne doit pas m'être agréable. Il faut que je sois maltraitée. C'est mon tour. Les ténèbres difficiles que l'on m'inflige sont celles qui me convenaient... Qu'elles soient bénies !

AGASO. — Tu t'accuses trop, Gérontia. Tu as été vive, irréfléchie, imprudente, mais ton cœur est bon.

GÉRONTIA. — Je tâche qu'il le devienne. Aussi ai-je voulu te dire que je réprouve mes paroles criminelles d'il y a deux ans. Tout ce que j'ai osé inventer et proférer d'horrible sur toi, sur les aveugles, je le retire, et j'en ai détestation. Il est faux que les aveugles soient corrompus, bavards et malfaisants. Ils sont inoffensifs, désolés et muets, les plus malheureux des êtres. Il est faux qu'ils jettent des sorts et qu'ils éloignent les gardiens du foyer, ils sont eux-mêmes — quand ils te ressemblent — des bons génies. J'ai été indigne envers toi.

AGASO. — Mais non !

GÉRONTIA. — Si. Non seulement je ne te défends plus d'approcher Geneviève, mais à partir d'aujourd'hui, je te permets... je te demande de redevenir son ami et de l'accompagner autant qu'il te plaira, dehors, dans les champs et les bois, ou bien ici dans la maison.

AGASO, *transporté de joie.* — Gérontia !

GÉRONTIA. — La porte est grande ouverte ; à toute heure désormais tu peux entrer, en te nommant, sans te cacher.

AGASO. — Gérontia !

GÉRONTIA. — Pour toi toujours il y aura une galette de farine dans le trou du mur, et de quoi boire et manger sur la table...

AGASO, *dont l'émotion augmente.* — Oh !

GÉRONTIA. — Et Meus, qui m'a rattrapée dans le fleuve comme un bâton, aura toujours ici sa pâtée.

AGASO, *tout tremblant.* — Assez. N'ajoute rien.

GÉRONTIA. — Et maintenant, dis-moi que tu m'as pardonné?

AGASO. — Comment pourrais-je te pardonner? Je ne t'en ai jamais voulu.

GÉRONTIA. — Merci.

AGASO. — C'est moi qui t'admire et qui te rends grâces. Prends mon bras. Sortons. *(Ils se lèvent tous les deux.)* A l'avenir, si tu y consens, nous irons ensemble dans la campagne?

GÉRONTIA. — Je ne demande pas mieux.

AGASO, *qui lui tient le bras serré, et le secoue, affectueusement.* — Tu me parleras. Je te répondrai, sans te fatiguer, *(Malicieux.)* car l'aveugle n'est pas bavard! Je t'apprendrai à fond le métier des « tâtonnants » : à tresser des paniers, nouer des filets, piquer le cuir, à jardiner même, à tailler l'arbre, à le greffer et à planter la graine. Tout cela rien qu'avec tes doigts. Je t'enseignerai aussi des choses utiles, comme de connaître à leur chant les oiseaux dont on n'a pas du tout besoin de voir le plumage et le vol. On vit très bien sans ça! Tu as dit, il y a un instant, le mot bâton... Ah! ah! Un bâton! Capital! *(Touchant le morceau de bois mal taillé que tient Gérontia.)* Celui dont tu te sers là est déplorable, ma commère. Je t'en arrangerai un, moi, bien droit, en coudrier, solide et léger, avec une poignée qui se recourbe et qui soit lisse à la paume, qui ne l'échauffe pas; et tu m'en diras des nouvelles! Ainsi, nous ferons, je t'assure, de très jolies promenades, conduits par Meus, le vigilant.

GÉRONTIA. — Mais il est aveugle aussi! Avec quoi nous guidera-t-il?

AGASO. — Avec son nez. Montons. Ne restons pas là, dans le renfermé. C'est malsain. *(Ils commencent à monter les marches.)* Ah ! Gérontia ! Que tu es donc fine, aimable et gentille ! Aussi je pensais : « Elle y viendra ! Tôt ou tard elle acceptera. Elle est trop intelligente — et trop bonne chrétienne — pour ne pas se faire une raison ! » Et voilà ! Tu as compris. Tout d'un coup. Quel bonheur !

GÉRONTIA, *hochant la tête.* — Ça ne m'ôte pas mes souffrances.

AGASO. — Non. Mais ça les abrège. Severus doit nous guetter, en haut? Va-t-il être content !

GÉRONTIA. — Pauvre ami ! Je l'ai bien troublé, bien ennuyé !

AGASO. — La belle affaire ! Un mari ! Et Geneviève?

GÉRONTIA. — C'est mon remords. Elle dépérit de me voir dans cet état, et croit que c'est sa faute.

AGASO. — Nous la consolerons. Nous prierons... Et... qui sait?... peut-être, tu guériras? Le désires-tu?

GÉRONTIA. — Je voudrais l'espérer.

AGASO. — Espère-le.

GÉRONTIA. — Mais quand?

AGASO. — Ne t'en occupe pas. Le gros point c'est le fait. La date n'est rien.

GÉRONTIA. — J'aimerais bien, tout de même, que ce fût pendant ma vie !

AGASO. — Ce n'est pas impossible. Mais je ne peux pas te l'affirmer. Tandis que moi, je suis sûr de guérir.

GÉRONTIA, *saisie.* — Toi? Comment cela?

AGASO, *avec force.* — Je reverrai ! Mais à ma mort. Pas sur terre. Moi, c'est en mourant, qu'au lieu de se fermer, mes yeux s'ouvriront.

GÉRONTIA, *mélancolique.* — Oui... Mais, si tard !

AGASO. — Pour plus longtemps ! *(L'entraînant dans l'escalier.)* Montons respirer... au grand jour.

(Ils disparaissent.)

SCÈNE IV

SEVERUS. — GÉRONTIA

La nuit suivante. Severus et Gérontia dorment dans leur chambre qu'éclaire un rayon de lune. — Geneviève dort aussi dans la chambre voisine. — Soudain Gérontia se dresse sur son séant et touche à l'épaule son mari étendu près d'elle.

GÉRONTIA, *appelant.* — Severus !

SEVERUS, *tiré du sommeil.* — Qu'y a-t-il? Tu es malade?

GÉRONTIA. — Non. Es-tu bien réveillé?

SEVERUS. — Tout à fait.

GÉRONTIA. — Tu m'écoutes?

SEVERUS. — Oui.

GÉRONTIA. — Je viens d'avoir, à l'instant même, un songe. Non, pas un songe. Une vision... Non plus, puisque je n'ai rien vu... Comment dire? Une audition ! C'est bien cela. Une voix m'a parlé.

SEVERUS. — Une voix? Une voix comment? Jeune? Vieille? D'homme? D'enfant? De femme?

GÉRONTIA. — De jeune homme, grave, ferme... et mélodieuse, à croire que c'était de l'or qui résonnait, qui vibrait, qui parlait.

SEVERUS. — Bah? Tu es sûre de cela?

GÉRONTIA. — Absolument.

SEVERUS. — Tu l'as rêvé !

GÉRONTIA. — Non.

SEVERUS. — Puisque tu dormais.

GÉRONTIA. — Sans doute. Mais quand la voix s'est élevée, ce n'était pas en rêve. Je ne dormais plus.

SEVERUS. — Et que disait-elle, ta voix? Tu l'as retenu?

GÉRONTIA. — Mot pour mot. *(Imitant la voix.)* « Gérontia ! Dieu a eu pitié de ton repentir ! »

SEVERUS, *saisi.* — Dieu?

GÉRONTIA, *inclinant la tête.* — Oui. *(Continuant.)* « ... Commande à ta fille d'aller tout de suite s'agenouiller au bord du puits qui est dans le jardin, et d'y prier toute la nuit. Quand poindra l'aube — qu'elle prenne de l'eau du puits — dans le creux de ses deux mains — et qu'elle te l'apporte. — Avec cette eau... *(Gérontia s'arrête, comme suffoquée par ce qui lui reste à dire.)*

SEVERUS. — Avec cette eau?... Continue...

GÉRONTIA. — ... Baigne-toi les yeux...

SEVERUS. — Ciel ! Je n'ose deviner !

GÉRONTIA. — ... et tu reverras la lumière ! »

SEVERUS. — La voix a dit cela?

GÉRONTIA. — Sur mon âme, sur mon salut, elle l'a dit.

SEVERUS. — Et après?

GÉRONTIA. — Elle s'est tue. Je l'ai interrogée. Je lui ai demandé : « Est-ce tout? » Pas de réponse. Alors, je t'ai réveillé ! Qu'en penses-tu? Moi, j'ai mon idée : C'est la voix de l'Ange.

SEVERUS. — Mais oui !... l'ange de Geneviève ! Il faut faire ce qu'il dit sans perdre une minute ! Ah ! Gérontia ! ma femme ! ma bien-aimée ! Si tu retrouvais tes yeux ! tes beaux yeux, tes chers yeux qui me regardaient dans le temps... Lève-toi. Je vais t'aider.

GÉRONTIA. — Tu es bien d'avis, vraiment, d'envoyer Geneviève?

SEVERUS. — A l'instant, mon amie! On dirait que tu doutes?

GÉRONTIA. — Non. Et pourtant, je sais bien que depuis un an le puits est tari, desséché, qu'on n'y trouverait pas une goutte!

SEVERUS. — L'ange a dit : « Qu'elle prenne de l'eau du puits. » Ça me suffit. Il y en aura. Ma confiance est illimitée! Et la tienne?

GÉRONTIA. — Plus grande encore... aveugle!

SEVERUS. — Mais tu ne parais pas bien te rendre compte? et ta froideur m'étonne! As-tu pensé que dans quelques heures, demain matin, tu peux revoir? tout revoir? Il y a là de quoi ravir, ou terrifier! Moi j'en suis fou!

GÉRONTIA. — Si, je me rends compte. Mais j'ai tant espéré, désespéré, souffert et renoncé, que rien à présent ne m'émeut plus. Il en sera ce que Dieu voudra. Réveille Geneviève.

SCÈNE V

LES MÊMES. — GENEVIÈVE

SEVERUS, *appelant.* — Géno! Lève-toi, ma fille. Vite!

GENEVIÈVE *se montre aussitôt sur le seuil, écartant la portière de toile qui sépare les deux chambres. Elle est vêtue.* — Me voici. J'ai entendu le récit de ma mère et j'allais sortir pour aller au puits. Je suis prête.

SEVERUS. — Ah! mon enfant!

GÉRONTIA, *à sa fille.* — Tu crois bien aussi, comme nous, que c'est l'ange? Ton ange?

GENEVIÈVE. — Assurément.

SEVERUS. — Mais pourquoi, si c'est le sien, ne s'est-il pas montré à elle?

GENEVIÈVE, *à sa mère.* — Pour que l'ordre vînt de vous.

GÉRONTIA, *à Severus.* — Ne la retiens pas. *(A sa fille :)* Tu te rappelles... toutes ses recommandations?

GENEVIÈVE. — Très bien. Prier. Toute la nuit.

SEVERUS. — A genoux.

GÉRONTIA. — Au bord du puits. Bien au bord.

SEVERUS. — Et jusqu'à l'aube, la pointe. Alors, prendre l'eau...

GENEVIÈVE. — Dans le creux de mes deux mains.

GÉRONTIA. — ... et l'apporter. Pourvu que du jardin à ici... elle ne coule pas, entre tes doigts?

SEVERUS. — Elle ne coulera pas. *(A sa fille :)* Embrasse ta mère. *(L'enfant va à sa mère qui l'enlace, silencieusement, en pressant sa tête sur sa poitrine.)* Moi aussi *(Il lui tend les bras ouverts. Elle vient s'y placer. Il les referme sur elle et la baise au front.)* Maintenant, va.

GÉRONTIA. — Oui.

SEVERUS. — Cours.

(Elle sort.)

SEVERUS. — Mais qu'allons-nous faire, nous, toute la nuit, jusqu'à l'aube? Ah! il faut prier, prier aussi, prosternés, les bras en croix!

GÉRONTIA, *paisible.* — Il faut dormir.

SEVERUS. — Dormir? Tu oserais? Tu pourrais dormir?

GÉRONTIA. — Admirablement. L'ange n'a pas dit de prier. Nous, du moins. C'est l'enfant qui prie. Nous, dormons.

(Elle se recouche.)

SEVERUS. — Oh! moi, je ne pourrai pas fermer l'œil!

GÉRONTIA. — Mais si.

SEVERUS. — Je suis trop agité ! Quand je pense...

GÉRONTIA. — Ne pense pas. Tu fais mal. Calme-toi. Dors... Dormons en Dieu... C'est en lui qu'on se repose.

SEVERUS. — Mais si nous n'allions pas nous réveiller à l'heure?

GÉRONTIA. — Nous nous réveillerons.

SEVERUS. — Si nous dormons, comment saurons-nous que c'est l'aube?

GÉRONTIA. — Le coq chantera. Bonne nuit, Severus !

SEVERUS, *se recouchant.* — Allons ! Je t'obéis. Je vais tâcher... *(Il commence à s'assoupir.)* de trouver... *(Endormi déjà.)* le sommeil...

GÉRONTIA, *penché sur lui.* — Il dort. *(En s'endormant à son tour.)* Mon Dieu ! Que votre aurore soit faite... et non la mienne !

Dans la chambre, dans la maison, dans le jardin, dans Nanterre, partout... règne le silence, le grand silence tutélaire et pur qui berce les hommes...
Les heures font leur voyage...
Et tout à coup, dans le matin pâle, on entend le coq.

GÉRONTIA, *aussitôt debout, au pied du lit.* — Le coq a chanté !

(Il recommence.)

SEVERUS, *également debout.* — Il chante !

La porte s'ouvre à l'instant ; et c'est Geneviève.

GENEVIÈVE, *les bras tendus, les deux mains réunies en coupe, d'une voix joyeuse.* — Mère, voici l'eau ! Père ! je l'apporte !

GÉRONTIA. — Ah !

SEVERUS. — Mon cœur se rompt ! *(A sa fille :)* Va doucement ! Prends garde ! Tu vas renverser !

GENEVIÈVE, *s'avançant.* — N'ayez pas peur.

GÉRONTIA. — L'eau ! Vite ! Vite ! Je veux l'eau !

GENEVIÈVE. — La voilà. Elle est toute fraîche.

GÉRONTIA, *qui cherche.* — Où? Mais où?

SEVERUS. — Penche-toi.

GENEVIÈVE. — Là. Mettez vos yeux.

GÉRONTIA, *qui hésite au dernier moment.* — J'ai peur...

GENEVIÈVE. — Non. Mettez-les !

SEVERUS, *qui n'en peut plus.* — Mets-les !

(Alors, elle les plonge, à plusieurs reprises, de toutes ses forces, enfouissant son visage dans les paumes de sa fille.)

GENEVIÈVE, *qui la stimule.* — Appuyez ! C'est ça ! Baignez bien !

SEVERUS, *égaré.* — Le droit ! Le gauche ! Les deux ! Davantage ! Encore !

GÉRONTIA, *toujours courbée sur les mains de l'enfant.* — Faut-il me relever?

SEVERUS, *tombé à genoux.* — Sainte Lucie ! Dieu de Tobie !... Dieu des martyrs !

GENEVIÈVE, *à sa mère.* — Relevez-vous !

GÉRONTIA, *qui se relève, avec un cri triomphal.* — Je vois ! *(A sa fille, à son mari :)* Je te vois ! Je vous vois ! Je vois tout ! La maison ! mes mains ! le jardin ! les meubles ! le ciel !...

AGASO, *entrant.* — Gérontia ! Miracle !

GÉRONTIA. — ... et le cher Agaso ! Que je suis heureuse ! Mon âme éclate ! *(A sa fille :)* Sois donc à Jésus, mon enfant !

SEVERUS, *à Geneviève.* — Oui, sois à lui ! corps et âme !

GÉRONTIA. — Sans te gêner ! Ta vie entière ! Tu le veux? Nous le voulons !

GENEVIÈVE, *simplement.* — Dieu le veut.

GÉRONTIA. — Il m'a rendu mes yeux... Je ne puis rien lui refuser ! Nous sommes tous à lui. Tout lui appartient ! Mais cette eau qu'il a fait jaillir dans le puits desséché, cette eau du miracle qui m'a guérie, il faut la garder, la couvrir, la préserver de toute approche impure... elle est divine ! et pourtant, il en a coulé dans ma bouche... elle avait un goût bien amer.

AGASO. — Tu vas savoir pourquoi. Je cheminais cette nuit du côté de ta maison quand l'enfant est venue prier près du puits. Jusqu'à l'aube je suis resté caché, non loin de là, veillant sur elle. Or, jusqu'à l'aube, je l'ai entendue sangloter au-dessus du puits profond que ses pleurs ont rempli. *(A Gérontia :)* L'eau qui t'a rendu la vue, Gérontia, ce sont ses larmes !

GÉRONTIA, *s'élançant sur sa fille.* — Enfant sainte ! Enfant chérie ! Est-ce vrai?

GENEVIÈVE. — Je ne sais pas, ma mère.

GÉRONTIA. — Allons tous au puits !

SEVERUS. — Allons !

AGASO, *les retenant.* — Inutile. J'en viens. J'ai plongé mon bâton, j'ai jeté des pierres... Il est vide et sec. Les miracles ne durent pas. *Adoremus!*

(Ils s agenouillent tous.)

VII

LA VIE DU PARC ET DES PÂTIS

L'endroit où Geneviève allait de préférence faire paître son troupeau était situé dans les bois.

Il formait en contre-bas une clairière, un petit cirque de verdure abrité de toutes parts.

Élastique et doux, tapissé d'une herbe courte et serrée, le terrain par où on y accédait, inégal et légèrement ondulé, descendait tout autour en pente facile et creusait une coupe au milieu de laquelle subsistait, assez basse pour qu'un enfant pût s'y asseoir, une grande table druidique.

Çà et là, parmi des touffes de genévrier et de giroflées sauvages, émergeaient des fragments de rocher bleuâtre, entre lesquels jasait et jouait avec modestie un filet d'eau.

En haut des gradins de cette aimable enceinte, s'élevaient de vieux arbres penchés, pas trop serrés, pas trop touffus, avec assez d'espace entre eux et entre les branches de chacun pour que le ciel y fût toujours présent et les couronnât.

C'était un lieu clos, discret, intact et qui semblait lointain... plein de recueillement et de sécurité, à la fois vénê-

rable et gonflé de sève, délicieux comme un jardin et tendre comme un asile.

En dehors de Geneviève, on n'y rencontrait jamais personne.

Aussi la jeune fille, en arrivant ce matin-là dans la clairière avec ses moutons, fut-elle d'abord surprise d'apercevoir, près de la table de granit, quelqu'un qui la regardait venir, et paraissait l'attendre. Et pourtant, elle ne manifesta pas la moindre frayeur.

C'était un jeune homme, de la plus grande beauté, mais d'une beauté tellement surnaturelle et pure qu'au lieu de troubler, d'éveiller le soupçon et d'inspirer l'inquiétude, elle établissait aussitôt un ravissement et un apaisement indicibles.

Mince, élancé, tête nue, il était vêtu d'un manteau vert qui lui dégageait le cou et le drapait jusqu'aux jarrets, et il s'accotait de l'épaule à un arbrisseau que le poids de son corps ne faisait même pas bouger. Des guêtres en écorce de bouleau, très serrées, et lacées d'un brin végétal, lui montaient jusqu'au-dessous du genou comme des cnémides, et une pareille écorce chaussait à demi ses pieds dont seuls les doigts nus dépassaient, assurés dans la mousse. Un cordon de lierre à toutes petites feuilles barbelées, d'un vert étrusque, encerclait et retenait ses cheveux qui avaient le même blond rutilant que la peau du lion, et son visage, aux traits d'une régularité merveilleuse et parlante, son cou rond marqué d'un collier de deux plis, ses poignets délicats où se nouait la force, et les doigts de ses mains et les doigts de ses pieds d'une plastique achevée, donnaient, malgré leur évidente carnation, l'impression d'être d'une matière inconnue qui tiendrait à la fois du marbre, du bronze et de l'étamine des lis. Une gourde au flanc et muni en plus d'une longue tige de bois dur, il avait enfin — un pied croisé devant l'autre et posant de la pointe sur le sol — cette nonchalante et noble attitude, familière aux pasteurs.

Geneviève, cependant, continuait de s'avancer. Ses bêtes la suivaient. Tous ensemble, tête levée et tournée du même côté, les huit moutons s'arrêtèrent, pour regarder le jeune

homme, une seconde... et puis, ensemble également, ils se remirent à brouter, sans méfiance, autour de l'étranger, jusqu'à mordiller en passant ses orteils du bout de leur lèvre gourmande.

Et lui, souriait.

SCÈNE I

L'ANGE. — GENEVIÈVE

L'INCONNU. — Ne t'étonne pas de me voir t'attendre ici, Geneviève, et n'aie aucune crainte.

GENEVIÈVE. — Je n'ai pas de crainte, j'ai de la joie. Je vous attendais aussi. Avant même de vous voir, je vous ai deviné ; en vous voyant, je vous ai reconnu. Vous êtes mon ange.

(Elle fléchit le genou.)

L'ANGE. — Relève-toi. Je suis ton ange, en effet, ton gardien, et tu es, toi, l'agneau dont je suis le berger. Tu m'as été confiée par un des Chérubins du Trône, et voici douze ans de la terre que je vis dans ta petite ombre et que mes pieds tantôt suivent tes pas et tantôt les précèdent. C'est moi qui t'ai apporté ton âme à ta naissance.

GENEVIÈVE. — Je vous remercie. Que voulez-vous de moi?

L'ANGE. — Que, d'abord, tu me CONNAISSES.

GENEVIÈVE. — Je savais votre existence. Elle m'était prouvée, depuis que je pensais. Les ailes d'ici-bas n'ont déjà pas besoin, pour se révéler, qu'on les voie ni qu'on les touche. Rien qu'au souffle de leur passage elles se font sentir... Combien plus alors les ailes de l'ange ! les ailes par excellence !

L'ANGE. — Les miennes ont pourtant toujours été repliées.

GENEVIÈVE. — Mais sur moi ! Si vous les aviez ouvertes, j'aurais éprouvé davantage leur puissance... mais moins leur protection... Et j'aurais toujours craint que ce fût pour partir et me laisser seule ! Tandis que leur clôture, en les rapprochant encore de moi, me rassurait et m'était le signe certain que vous restiez, que vous ne songiez pas à vous envoler. Oui, je savais, de tout temps, que vous étiez là. Pourquoi donc, Invisible toujours Présent, vous montrez-vous aujourd'hui?

L'ANGE. — Dieu m'a permis de t'apparaître aussi souvent qu'il me plairait et que je le croirais bon. C'est pourquoi tu me vois, en ce jour, pour la première fois.

GENEVIÈVE. — Mon âme et mes yeux ne vous quittent pas.

L'ANGE. — Je veux — je te l'ai dit — que tu me CONNAISSES, non seulement comme personnage de gloire et comme pur esprit, comme délégué d'En-Haut, mais qu'en dehors de ton intelligence, de ton pieux désir, de ta ferveur et de ta volonté, tu me connaisses RÉELLEMENT pour m'avoir vu, entendu et m'avoir parlé, de telle sorte que mon existence évoquée désormais par toi, en même temps qu'elle y fera éclater, avec plus de force encore que la veille, une impression spirituelle absolue et une croyance aveugle, y ajoute aussitôt, pour les fixer et les consacrer, la précieuse représentation de ma personne et de mes traits. A ta sainte confiance en moi j'ai voulu accorder la plus belle des récompenses, celle du Souvenir, et je t'attache ainsi davantage par le lien des actions de grâces. Il ne me suffit pas que tu CROIES en ton Ange, il faut que TU TE LE RAPPELLES. On peut croire à de l'invisible, on ne se le rappelle pas. Maintenant que tu m'as vu, tu ne peux m'oublier ; et, même disparu, tu me verras toujours. Tu me connais. Sans doute tu ne me connais pas sous l'aspect éblouissant que j'ai pour Dieu seul et qui n'est cependant qu'un de ses reflets, les plus lointains et les plus pâles !... Tes yeux ne pourraient pas d'ailleurs soutenir la pleine vue d'un ange dans son éclat... Tu serais

embrasée, consumée !... J'ai donc dû choisir une forme sensible et terrestre qui te permît de me contempler et telle aussi qu'autour de toi elle n'intriguât pas les hommes.

GENEVIÈVE. — Tout vous trahit, pourtant !

L'ANGE. — Non, car le commun des mortels ne me voit pas avec tes yeux prédestinés ! Et m'étant fait connaître, j'ai voulu ensuite, justement sous cette forme amicale et communicative que j'ai revêtue à dessein, te dicter, pour les temps qui viennent, ta ligne de conduite.

GENEVIÈVE. — Commandez.

L'ANGE. — Geneviève, tu te jettes en Dieu trop sévèrement, avec une rigueur qui dépasse ton âge. Tu fais plus que d'entrer dans le sacrifice, tu t'y précipites, tu t'y roules, tu t'y abîmes ! Dieu, qui t'observe et qui t'aime, veut que tu souffres moins pour lui. Deux ans te séparent du moment où l'on doit poser à ton front le voile des vierges. Cesse, d'ici là, de te fatiguer en mortifications et jeûnes, et puisque durant ces deux années — les dernières de ton enfance — tu dois mener avec ton troupeau la vie du parc et des pâtis, sois enfant, reste-le jusqu'à l'extrême limite, et suspends tes alarmes. Ne t'incommode plus. Évite de t'accuser. Chasse tout souci. Privetoi de gémir. Renonce aux pleurs... et deviens calme et souriante, et simple, et parfaitement paresseuse en Notre-Seigneur qui l'ordonne. Ton âme excessive et ton faible corps, endoloris déjà, ont besoin de repos ; prends-le complet et sans que rien l'altère. Tâche enfin, dans ces abris et ces prés, de ressembler à tes moutons, insouciante et douce, et qu'en toi, comme en eux, tout soit constamment tranquille. Et surtout... ne prie plus.

GENEVIÈVE. — Ne plus prier?

L'ANGE. — Du moins pour le moment. Tu as tant prié déjà ! pour une longue vie ! Tu as de l'avance. Interromps-toi.

GENEVIÈVE. — Ne plus prier !

L'ANGE. — Tu t'y remettras plus tard.

GENEVIÈVE. — Quand?

L'ANGE. — Je te le dirai.

GENEVIÈVE. — Quel sacrifice plus dur que tous, ô mon ange, me proposez-vous là? Vous me demandez de ne plus prier et d'être gaie? heureuse? Ça n'est pas possible.

L'ANGE. — Tu le pourras.

GENEVIÈVE. — Je ne sais faire que cela, que prier! C'est tout. En dehors de prier, je ne suis bonne à rien! Si je ne prie pas, je mourrai! C'est sûr, mon ange.

L'ANGE. — Tu vivras.

GENEVIÈVE. — Mais... si je ne prie pas — cette idée m'égare! — que dois-je faire à la place?

L'ANGE, *grave et souriant ensemble*. — ÉCOUTER.

GENEVIÈVE. — Écouter... Je ne comprends pas. Écouter qui?... Je suis toujours seule.

L'ANGE. — Il ne s'agit en effet de personne.

GENEVIÈVE. — Que faut-il donc alors que j'écoute?

L'ANGE. — Tout. Tu vas comprendre. Écoute LES VOIX.

GENEVIÈVE. — Quelles voix? Combien?

L'ANGE. — Des milliers! Des millions! Plus encore! Autant que d'étoiles! D'abord celles de la nature. Écoute, non seulement ses voix connues, habituelles, mais les autres, cachées, qui composent son second langage, interdit, merveilleux, et qui n'est pas pour oreilles humaines.

GENEVIÈVE. — Comment alors sera-t-il pour les miennes?

L'ANGE. — Par faveur; et il les ravira. Écoute les innombrables et paisibles bruits qui forment la respiration atténuée du ciel et de la terre; écoute l'haleine de la solitude et les longs soupirs du silence, car le silence et tout ce qui affecte d'être muet a surtout une voix émouvante

et profonde. Le roc, même quand la source lui manque, en rend néanmoins le murmure ; le brin d'herbe babille, et la pierre, la dure pierre parle tout haut et vous lapide avec ses vérités ! Tout frissonne, tout vibre, tout module. Il n'est rien qui ne soit sonore. Chaque arbre possède et répand les vertus de la lyre. Chaque feuille, chaque corolle est une touche où viennent s'appliquer des doigts. Le moindre espace est un clavier. Écoute et tu entendras. Écoute et tu comprendras. Écoute et tu retiendras. Écoute et tu sauras. Tout pour toi s'expliquera, dépouillera son énigme et livrera son secret, son espoir ou son regret. Guette les sons vifs du matin et les sons mourants du soir, tous les accents par lesquels le jour dit *Ave* et tous les chuchotements par lesquels la nuit dit *Amen*, tous les bourdonnements ; ceux de l'insecte et ceux des âmes... Écoute les versets que chantonne l'eau, l'hymne du rayon de soleil quand il arrache aux épis leur *Magnificat*, écoute les orgues du vent, la messe des bois, les vêpres de la prairie, les psaumes des rameaux. Écoute les clartés, écoute les ténèbres. Tu connaîtras vite les tendres *Kyrie* des premiers et les *Gloria* lumineux qui percent les secondes. Mais la Nature n'est pas tout. Écoute les bêtes. Tu es bergère, écoute ton troupeau. Par instants, veux-tu? ne songe à rien, pour me faire plaisir? Abandonne-toi. Laisse un peu paître et bêler ton esprit. Oublie çà et là tes fuseaux toujours gonflés, toujours tendus, celui que fatigue ta main, et l'autre que, sous ton front, file sans arrêt ton zèle. Quand le rossignol dans la forêt bleue vocalise aux Anges et que les oiseaux font plus tard, à l'aube un salut d'amour, que le coq entonne son *Tu es Petrus*, que l'alouette asperge la nue de ses *Alleluias*, que le rouge-gorge secoue dans l'air le grelot de sa goutte de sang... et que la colombe encense le toit... écoute-les ! Promets-le-moi !

GENEVIÈVE. — Je vous le promets.

L'ANGE. — Écoute le temps, sa voix égale d'éternité, son accompagnement qui berce et qui console ; et récite

avec lui les litanies des Heures. Et, après les voix du dehors, écoute, tour à tour ensemble et les unes après les autres, celles du dedans, ces voix intérieures qu'on nomme les pensées, celles de l'espace et de tout ce qui t'environne, et les tiennes aussi — mais plus modérément. Ces voix-là font entendre un son de métal, et la conscience humaine a des sons de cloche. Toutes d'ailleurs, d'où qu'elles viennent, sont mélodie, harmonie, poésie, science, bonté ! Musique et Sagesse à la fois, elles forment des « parties » suaves dans le grand orchestre des mondes qui d'ici-bas, à travers les immensités, monte éternellement jusqu'au pupitre de Dieu ; et nous-mêmes, les Anges gardiens, nous y contribuons, soit par la symphonie de nos purs désirs et de nos élans, soit qu'avec les rames de nos ailes nous rabattions au Paradis toutes ces ondes répandues, ou que nous pincions à la harpe des Arcs-en-Ciel les cordes d'argent de la pluie... Écouter tout cela, voilà — jusqu'à nouvel ordre — ton oraison. L'écouter comme je te dis, doucement, sans effort, sans sueurs, dans l'extase enfantine, avec la simplicité de la tourterelle... c'est bénir, célébrer, louer, chanter, adorer, remercier... C'est prier ! Ne cherche pas pour cela de bons endroits ; on peut écouter partout... immobile, en marchant, debout, assise au pied d'un arbre... en plaine, sur la colline... Même si le corps est couché, l'âme est à genoux ; on écoute bien. Commence donc par m'écouter. Obéis. Tu auras ainsi la révélation de cette Solitude où l'on n'est jamais seul, où tout ce que l'on connaît de la beauté, et tout ce qu'on en ignore vous tiennent compagnie. Tu pénétreras le mystère des choses. L'invisible autorisé t'apparaîtra ; l'inouï permis résonnera. Tu entreverras quelques-uns des desseins de la Création. Tu liras la Bible, les Évangiles dans le vrai texte dont toutes ces voix sacrées te feront la lecture. Et tu arriveras, après cette retraite, admirablement préparée... Tu as une mission, Geneviève. Pour l'accomplir, prépare-toi.

GENEVIÈVE. — Quelle mission, mon ange?

L'ANGE. — Tu ne la connaîtras qu'après l'avoir remplie.

GENEVIÈVE. — Qu'est-ce que Dieu, de mon néant, peut bien attendre?

L'ANGE. — De grandes choses.

GENEVIÈVE. — Lui? De moi, toute petite? De si grandes choses?

L'ANGE. — Sans doute. Puisque ce sont les SIENNES. Seulement, c'est toi qu'il a choisie pour les exécuter, toi l'humble, la petite. Tu es son instrument, sa cithare, son luth... chargé de transmettre les vibrations de la volonté divine.

GENEVIÈVE. — Quel honneur! Quel fardeau! Quand devrai-je être prête?

L'ANGE. — Je t'en avertirai, et sur-le-champ tu le seras. Jusque-là... rien... rêve, souris, respire, aspire... contemple, exhale-toi!

GENEVIÈVE. — Oui... mais toutes ces voix bienheureuses que m'annonce la vôtre, est-ce que je ne pourrai pas, moi la première, aller au-devant d'elles, et les interroger?

L'ANGE. — Tu le pourras. Parle-leur. Elles te répondront. Mais personne autre que toi ne saura les entendre... Et maintenant... il faut que je m'efface.

GENEVIÈVE, *attristée*. — Ah! Vous allez partir?

L'ANGE. — Non pas. L'Ange gardien ne part jamais. Je reste toujours là, près de toi, contre toi...

GENEVIÈVE. — Dites-moi que vous reviendrez? que ce n'est pas fini? Avez-vous un nom? que je puisse le prononcer! J'aimerais tant vous appeler!

L'ANGE. — J'en ai un.

GENEVIÈVE. — Lequel?

L'ANGE. — Proxime.

GENEVIÈVE, *répétant le nom en le traduisant*. — Le plus près!

L'ANGE. — Le plus près... C'est mon nom. Quand tu le croiras nécessaire, appelle-moi. Même pas. Pense-moi. Je me montrerai.

GENEVIÈVE. — Que vous êtes bon !

L'ANGE. — Te voilà rassurée? Je ne m'en vais pas... Je ne fais que disparaître.

(Il commence à fondre.)

GENEVIÈVE, *essayant de le retenir.* — Attendez? Encore un moment ! *(Il s'est évanoui.)* Ah ! je ne vous vois plus !

L'ANGE, *invisible.* — Mais m'ayant vu... tu me revois. J'ai ta promesse. Écoute. Écoute bien.

SCÈNE II

A peine l'ange a-t-il disparu que LES VOIX *se font entendre. Et d'abord celle des moutons. S'étant rangés en cercle autour de Geneviève et près d'elle à la toucher, ils lui parlent, l'un après l'autre. Et quand un d'eux prononce un mot particulièrement expressif, un ou deux autres le répètent, comme pour le confirmer.*

PREMIER MOUTON. — Enfin ! nous pouvons parler !

DEUXIÈME MOUTON. — Et parler à *toi*, Geneviève !

TROISIÈME MOUTON. — Quel bonheur...

QUATRIÈME MOUTON. — ... Bonheur !

CINQUIÈME MOUTON. — Bonheur...

PREMIER MOUTON. — Nous n'avons pas perdu un mot...

DEUXIÈME MOUTON. — ... sans manquer une bouchée...

PREMIER MOUTON. — ... de tout ce qu'a raconté l'Ange.

TROISIÈME MOUTON. — Que c'était beau !

QUATRIÈME MOUTON. — ... Mais beau !

CINQUIÈME MOUTON. — Beau, beau...

PREMIER MOUTON. — Car en nous croyant sans intelligence on nous méconnaît.

CINQUIÈME MOUTON. — Nous ne sommes pas fins... Nous le savons, hélas !

SIXIÈME MOUTON. — Hélas !

SEPTIÈME MOUTON. — Hélas !

DEUXIÈME MOUTON. — On nous voit brouter.

TROISIÈME MOUTON. — Brouter.

QUATRIÈME MOUTON. — Brouter, l'œil indifférent, et manger vite...

CINQUIÈME MOUTON. — Vite !

SIXIÈME MOUTON. — Vite !

SEPTIÈME MOUTON. — Sans avoir l'air de nous douter de ce que nous faisons, comme si telle herbe ou telle autre...

DEUXIÈME MOUTON. — Celle-ci.

TROISIÈME MOUTON. — Celle-là...

QUATRIÈME MOUTON. — ça nous était absolument égal !...

CINQUIÈME MOUTON. — Et cependant, nous goûtons,

SIXIÈME MOUTON. — nous comparons, nous choisissons...

SEPTIÈME MOUTON. — Nous savourons...

DEUXIÈME MOUTON. — Et trouvons ça délicieux, sans le laisser paraître.

LA BREBIS. — Et nous réfléchissons...

TROISIÈME MOUTON. — Pas beaucoup.

QUATRIÈME MOUTON. — Mais un peu...

CINQUIÈME MOUTON. — Un peu...

SIXIÈME MOUTON. — Un peu,

L'AGNEAU. — à la gloire de Dieu.

LA BREBIS. — Nous faisons ce que nous pouvons.

PREMIER MOUTON. — Nous avons beau ne rien savoir, nous n'ignorons pas notre sort !

DEUXIÈME MOUTON. — A quoi bon davantage?

PREMIER MOUTON. — Nous savons bien pourquoi l'on nous élève. Pour notre chair.

DEUXIÈME MOUTON. — Pour notre laine.

UNE BREBIS, *froissée*. — N'oubliez pas mon lait... s'il vous plaît?

TROISIÈME MOUTON, *sautant, moqueur*. — Son lait !

QUATRIÈME MOUTON, *idem*. — Son lait !

CINQUIÈME MOUTON. — Nous savons que nous vivons peu.

SIXIÈME MOUTON. — Oui, peu !

SEPTIÈME MOUTON. — Bien peu.

CINQUIÈME MOUTON. — Deux ans à peine !

L'AGNEAU. — Et moi ! Deux mois !

CINQUIÈME MOUTON. — ... Et qu'alors on nous tue.

SIXIÈME MOUTON. — Oui... la mort est tôt venue !

SEPTIÈME MOUTON. — Venue...

DEUXIÈME MOUTON. — Venue...

PREMIER MOUTON. — Et cependant, quand pour se nourrir, il faut que l'homme nous égorge,

DEUXIÈME MOUTON. — Nous tendons gentiment la gorge.

TROISIÈME MOUTON. — Aucun de nous, jamais, ne s'est dit : « Résistons ! »

QUATRIÈME MOUTON. — Nous sommes les moutons.

DEUXIÈME MOUTON. — Inclinés d'avance, à tout !

TROISIÈME MOUTON. — A tout.

DEUXIÈME MOUTON. — Nous savons qu'un rien nous fait peur, et nous bouleverse le cœur.

TROISIÈME MOUTON. — Au moindre bruit, nous nous dressons, nous nous serrons.

QUATRIÈME MOUTON. — Nous nous tassons,

CINQUIÈME MOUTON. — flanc contre flanc.

DEUXIÈME MOUTON. — ... et nous suivons, là où il va, le premier de nous qui s'élance... Et dame, nous courons !

TROISIÈME MOUTON. — Nous galopons !

QUATRIÈME MOUTON. — Nous nous sauvons !

CINQUIÈME MOUTON. — Même en avant, nous fuyons ! Nous fuyons !

LA BREBIS. — Et nous nous arrêtons...

SIXIÈME MOUTON. — Soudainement.

LA BREBIS. — Nous ne sommes pas des lions.

PREMIER MOUTON. — Mais cependant, sans passions, sans méchanceté, presque sans désir, sans amertume et sans orgueil, faisant tous mêmes mouvements, et si obéissants qu'une enfant suffit à nous conduire...

DEUXIÈME MOUTON. — ... On peut même nous laisser seuls, sans aucun inconvénient !

PREMIER MOUTON. — ... nous allons, au jour le jour, au pré le pré, sous le chêne et le bouleau, broutant le temps, tondant la laine de la terre, et fatiguant, du bout des dents, l'herbage...

DEUXIÈME MOUTON. — ... Et piétinant le maigre sol que nous foulons, que nous flairons... nous avançons, faisons deux pas, nous regardons, à droite, à gauche, et nous passons...

PREMIER MOUTON. — Et nous nous déclarons complètement heureux !

UN MERLE. — Pourquoi? Je cherche pourquoi, mon Dieu !

PREMIER MOUTON. — Parce qu'on nous aime. Malgré nos frayeurs et notre lenteur, et tous nos défauts... pour notre candeur, pour notre douceur, pour notre pauvreté d'esprit et notre faiblesse... on nous aime. La femme et l'enfant, qui sont nos amis, se plairaient à nous caresser... C'est nous qui n'y tenons guère... Les oiseaux nous aiment. Toutes les bêtes nous aiment. Le chien, qui nous mord, nous aime.

UN GEAI. — Et le loup?

PREMIER MOUTON. — Il nous aime aussi. Sa rage vient de son amour. D'ailleurs, — l'Ange le sait bien — le loup... c'est un de nous... c'est un mouton... damné.

UNE PIE. — Et le boucher? Il t'aime?

PREMIER MOUTON. — Il ne me hait pas.

LA PIE. — Il te tue.

PREMIER MOUTON. — C'est lui qui me tue... mais c'est moi qu'on plaint et qu'on aime.

LE GEAI. — On n'est pas plus naïf !

PREMIER MOUTON. — Heureux les naïfs ! car ils verront Dieu. Oui, nous les moutons, aux pâtis des Cieux nous aurons un parc, une étable...

DEUXIÈME MOUTON. — C'est notre peau qu'a revêtue Jean qui baptisa Jésus.

UN MOUTON NOIR. — Madeleine au désert.

PREMIER MOUTON. — Nous symbolisons l'Innocence et la Virginité.

DEUXIÈME MOUTON. — Nous sommes bénis !

TROISIÈME MOUTON. — Pour l'éternité.

L'AGNEAU. — Le Bon Pasteur a pris ma forme et m'a rendu pascal. Aussi, moi frêle et si pauvret, je me sens triomphal ! Je figure le Fils de Dieu, la Victime immolée pour les péchés du monde ! Je suis l'Agneau !... l'agneau de Délivrance ! Et c'est pourquoi toujours je fais des sauts et je bondis d'avance : je me réjouis du Paradis !

PREMIER MOUTON, *venant appuyer son front contre la poitrine de Geneviève.* — Enfin, nous savons QUI tu es, A QUI nous appartenons.

DEUXIÈME MOUTON, *même jeu.* — A GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *les caressant.* — Pas à moi, mais à mon père.

PREMIER MOUTON. — Nous ne connaissons que toi, et toi seule nous connais. Ton père ne nous connaît pas. Et d'être à TOI nous sommes fiers ! car nous prévoyons ta gloire.

GENEVIÈVE. — Quelle gloire? Je n'en ai pas ! Taisez-vous !

DEUXIÈME MOUTON. — Nous la prévoyons. Et nous en bénéficierons ! Bé... il faudra bien, plus tard, que l'on parle de nous, mais oui, quand on contera ton histoire...

GENEVIÈVE. — Quelle histoire? Je n'en ai pas ! Taisez-vous !

DEUXIÈME MOUTON. — Une magnifique histoire. Nous, Geneviève, nous mourrons bientôt...

GENEVIÈVE, *bonne.* — Non, mes moutons.

DEUXIÈME MOUTON. — Ne dis pas non. Nous n'avons pas peur du couteau. Eh bien ! avant que l'on nous tue, apprends que nous t'aimons.

PREMIER MOUTON. — Et souviens-t'en, quand nous n'y serons plus ! Nous t'aimons !

TROISIÈME MOUTON. — T'aimons !

GENEVIÈVE, *attendrie.* — C'est vrai, mes moutons?

L'AGNEAU. — Mais oui, ça n'est pas pour rire. Nous sommes bien contents de pouvoir te le dire.

PREMIER MOUTON. — Nous te le disons. Nous t'aimons. Pendant que tu filais tout le jour, les yeux baissés, et que tu nous gardais — sans nous regarder — nous suivions tes belles pensées que nous voyions fleurir...

DEUXIÈME MOUTON. — Comme dans un pré.

PREMIER MOUTON. — Rien ne nous échappait de ce qui t'arrivait, tout ce qui coule de merveilleux dans le ruisseau de tes yeux bleus, l'églantine que fait ta bouche, le lis que font tes doigts, l'oiseau qui détourne son vol dès qu'il t'aperçoit et qui s'arrête en planant sur ta tête, la feuille détachée qui veut, avant de tomber sur le sol, se reposer dans tes cheveux, le respect de la moindre branche pour ta robe blanche, le petit rond de tes talons dans l'herbe où nous recherchons ton ombre complaisante et lente qu'avec délices nous broutons, la fontaine où tu bois, la pierre où tu t'assois, celle où tu t'agenouilles, le fil de la Vierge qui vient, pour que tu l'emploies, s'embobiner à ta quenouille,... et le doux appel de ta voix, l'ordre de ton simple geste, ta marche pure, ton maintien, tes pieds nus et sûrs, ta main sans force et protectrice, et ta grâce céleste... Ah! tout cela nous ravit, Geneviève! et nous en parlons, la nuit, entre nous, avec les hiboux... En ta compagnie nous aurons passé, sans nous en lasser, des moments charmants!... As-tu senti notre tendresse? Nous ne te quittions pas d'un pas. Quand tu t'arrêtais, nous nous arrêtions. Et nous repartions quand tu repartais. Ou bien encore, afin de mieux t'isoler et t'enclore, avec la toison de nos dos nous faisions tout autour de toi la houle d'un flot, où tu baignais jusqu'à mi-corps, en n'avançant qu'avec un peu de peine dans nos remous de laine... Ainsi, quand tu nous gardais dans l'immensité des après-midi... tu ne te doutais pas qu'avec le nez en bas et notre air endormi... nous te gardions aussi! L'ivresse de ces chers instants nous laisse le cœur en faiblesse et les os brûlants. Sois mille fois

chérie ! ô notre amie ! bergère sans chien ni bâton ! Nous aurons été les moutons les plus heureux que jusqu'ici l'on ait jamais vus sur la Terre !

GENEVIÈVE. — Je suis saisie... Je suis troublée. Qu'est-ce que vous m'apprenez ! Tous ces trésors de gentillesse ! Vous me gâtez.

PREMIER MOUTON. — Non, Geneviève.

LE MOUTON NOIR. — Il a dit la vérité.

L'AGNEAU, *à Geneviève.* — Tu connais à présent tous nos sentiments.

GENEVIÈVE. — O mon troupeau ! Mon cher troupeau ! Quels moutons choisis, quels moutons bénis êtes-vous donc pour loger sous vos grands petits fronts serrés tant de choses.., et pour les exprimer avec cette humaine douceur? Agneau ! mon frère, et toi brebis ! ma sœur, et vous tous, mes seuls amis ! les meilleurs ! Voyons? Vous n'êtes pas d'ici? D'où venez-vous? Du Paradis? Quel est le saint... le Saint des Prairies, qui vous a réunis là-Haut en frappant dans ses mains et puis qui vous a conduits, dès le lendemain, par d'étranges chemins chez Severus mon père, afin que vous m'étourdissiez par la sagesse de vos simples vues, l'étendue de votre tendresse et la beauté de votre humilité? Parlez ! Ne me cachez rien ! Vous qui savez ce que j'ignore, achevez vite de m'instruire?

PREMIER MOUTON. — Nous t'avons tout dit. C'est fini.

DEUXIÈME MOUTON. — Nous ne sortons pas, comme tu le crois, des pâturages de la Croix, ni d'un bercail du Paradis. Nous sommes des moutons d'Ici, de la Terre, tout bêtement.

TROISIÈME MOUTON. — Il n'y a pas le moindre mystère. Seulement... l'Ange a permis que...

L'AGNEAU. — ...de temps en temps...

TROISIÈME MOUTON. — ...nous puissions satisfaire

la grande soif que nous avons de te servir et de te plaire, et de t'aimer tout haut,

PREMIER MOUTON. — à cœur ouvert.

QUATRIÈME MOUTON. — Alors, nous en profitons. Voilà tout.

PREMIER MOUTON. — Mais, nous te le répétons, tu n'as devant toi que de simples moutons,

DEUXIÈME MOUTON. — ...des moutons ordinaires,

TROISIÈME MOUTON. — ...mais qui t'appartiennent, tout entiers, du cornet de l'oreille

QUATRIÈME MOUTON. — à la corne du pied,

CINQUIÈME MOUTON. — et qui pour toi, s'il le fallait,

LA BREBIS. — mourraient

L'AGNEAU. — bien volontiers.

GENEVIÈVE. — Eh ! bien, moi aussi ! je vous aime, mes petits ! et c'est toute seule avec vous que je me suis toujours sentie le plus près de Celui qui nous a formés tous ! Vous me rapprochez de la Crèche et des premiers bergers. Vous m'emmenez en trottinant hors de la ville et loin des hommes, au fond des bois et dans les prés où s'évanouit le péché. J'oublie, en écartant de vous la mauvaise graine, l'ivraie que je suis... Ah ! pour bien accompagner les battements du cœur, sanctifier les pas errants et la rêverie, donner de la ferveur au travail du fuseau et diriger le corps en laissant l'esprit couler, comme au fil de l'eau glisse un brin de paille... il n'est rien qui vous vaille, ô mon cher troupeau ! Car vous êtes de bons génies. Vous êtes salutaires. Vous faites du bien sur la terre où vous paissez. La confiance immense que vous avez sous vos longs cils, vous l'inspirez ! Vous rassurez. Votre douceur entêtée pénètre et se communique. Il suffit de vous voir pour purifier son espoir. Votre inaltérable candeur verse dans l'âme un calme eucharistique. Un regard sur votre laine, avant qu'on la tonde, habille et réchauffe un peu déjà le pauvre monde... Enfin, vous

êtes émouvants par la tranquillité de votre éternel sacrifice, aussi simplement accepté ! Victimes désignées par le Dieu d'Abraham en raison de votre Innocence, le cou tendu vers sa clémence vous vous êtes résignés... Mais vous restez tristes pourtant... Comment pourriez-vous être gais? Et c'est pourquoi vous avez l'air, quand vous bêlez, de vous retenir de pleurer... Mais voilà déjà trop longtemps qu'à cause de moi vous changez toutes vos habitudes... Remettez-vous à brouter.

PREMIER MOUTON. — Elle a raison. Assez causé !

(Ils se remettent, tous ensemble, à manger.)

UNE FOURMI, *à Geneviève.* — Jamais tu n'as écrasé une seule de nous !... Aussi tu peux, sans danger, te coucher sur la fourmilière.

UN SCARABÉE. — Même sans le faire exprès, si tu foules le scarabée, le scarabée n'est pas blessé.

UN INSECTE. — Quand nous cheminons le long de ta route, tu passes cent fois sur nous... sans que nous cessions de marcher.

LA MOUSSE. — Je suis moins douce que ton pied, moi, la mousse !

UN LÉZARD. — Tu fais du soleil ! Je sens les rayons de son feu jusque dans mon trou de poussière, et je me précipite aussitôt hors des yeux de la pierre, dès que je t'entends la frôler.

UN PAPILLON. — Lorsque sur ton front si clair je me pose, j'y demeure des heures, sans bouger, sans oser respirer, les deux ailes bien appliquées, — comme sur la reine des roses, — et ta main veut bien m'y laisser.

UN GRILLON. — Ah ! du fond de ma galerie, moi, le pauvre grillon noir de la prairie, que je t'envie, papillon !

UNE ABEILLE, *tournant autour de Geneviève.* — Qui vient te caresser l'oreille avec son bourdonnement d'or comme on n'en entend qu'au Ciel?

GENEVIÈVE. — Toi, l'abeille.

UN OISEAU. — Qui t'a réservé tous les trilles de sa chanson?

GENEVIÈVE. — Toi, le pinson.

UNE LARVE. — Et moi? la hideuse chenille...

GENEVIÈVE. — Tais-toi... je t'ai prise en affection.

LA CHENILLE. — C'est pourtant vrai ! Je ne te dégoûte pas comme tout le monde. Quand on me voit on s'écarte, on fait la grimace, on pousse un cri... Au lieu de me fuir, toi, tu te penches. Tu me regardes de tout près. Les plumes qui bordent tes yeux ne sont nullement effarées par mon poil noir qui se hérisse, et tu souris... et le souffle frais de ta bouche passe comme un vent inconnu sur mon petit corps farouche. Tu m'as mise un jour sur ton doigt autour duquel je me suis enroulée. Aussi, comme je m'y trouvais bien — rappelle-toi? — je ne voulais plus m'en aller. Alors, tu m'as rangée tout doucement sur une feuille, une feuille vivante, en me disant : « N'y touche pas? » Et je n'ai pas mangé la feuille.

GENEVIÈVE. — Puisque tout est l'œuvre de Dieu, tout le renferme et le proclame ; tout le montre à travers les formes passagères... dont il lui plut d'envelopper... l'innombrable variété... de ses créatures. Pourquoi faire entre elles des différences? Beauté? Laideur? Des apparences. La Main, dont le ciel est sorti, met dans tout être un peu d'azur. Un rayon de la grande flamme éclaire toujours, au dedans, ce qui, du dehors, semble obscur... Dieu partout se transmet, s'échappe et jaillit. Sa divinité se répand, comme un torrent, et déborde dans la nature ; ou bien, elle y filtre, goutte à goutte, comme l'eau perlant, de la voûte, dans la chapelle du rocher. Et tout ce qui vit peut s'en approcher. Incarné dans son ouvrage, qu'il aime et qu'il habite, Dieu, sans cesse, autour de nous, respire et palpite. C'est Lui qui gronde avec l'orage et parle tout bas avec le ruisseau, qui fait le geste de bénir quand se balance un rameau, qui prête sa vitesse

à l'aide de l'hirondelle, et qui donne à la bonne pluie arrosant nos fronts... la vertu du pardon... La montagne est son trône et le firmament son dais ; les nuages sont ses rideaux, la terre entière son tapis... Et c'est Lui la douceur inclinée du coteau, la majesté de la forêt, la nacre du matin et la pourpre du soir ; la cause et le but certains de tous les mouvements, de tous les élans, de tous les espoirs ; le vol et le chant de tous les oiseaux ; le parfum, la couleur de toutes les fleurs ; et toutes les brises, toutes les haleines, tous les frissons des buissons, tous les murmures... tout ce que nous éprouvons et nous admirons, qui nous passionne... et nous confond ! Et l'immensité du nid... et l'infini du plus petit morceau de plaine ! Et toutes les émotions inouïes, dont notre cœur est la fontaine... c'est Lui ! Je le reconnais donc et l'adore en vous tous, animaux bien-aimés ! dans la coccinelle et dans l'araignée, dans le ver de terre et dans la colombe, dans le rossignol et dans la chenille... Le moindre d'entre vous descend un peu de Dieu, peut se dire de sa famille... Nous sommes tous, l'homme ou la bête, un miracle incessant ! Relevez la tête en y pensant ! Chaque créature est un tabernacle, où çà et là le Seigneur vient et attend... longtemps. Et s'il n'y reste pas, c'est que nous l'attristons, aussi bien moi votre bergère, que vous mes moutons, en ne faisant pas jusqu'au bout tout ce que nous devrions faire !

UNE VOIX, *éclatant soudain.* — Au loup !

PREMIER MOUTON, *déjà dressé.* — Hein?

DEUXIÈME MOUTON, *prêt à bondir.* — Quoi?

TROISIÈME MOUTON, *tout tremblant.* — Que signifie?

LA BREBIS, *faisant un grand saut de côté.* — Quelle est cette plaisanterie?

QUATRIÈME MOUTON. — On a dit : Au loup ! pourtant Et très fort !

GENEVIÈVE. — Mais non.

UNE AUTRE VOIX. — Au loup !

CINQUIÈME MOUTON. — Mais si ! Encore? Tu l'entends? Et ce n'est pas la même voix que la première fois !

GENEVIÈVE. — Justement ! C'est du vent qui en soufflant fait ce bruit dans les branches... Le vent, hou... hou... a l'air de prononcer souvent le nom du loup.

SIXIÈME MOUTON, *pas convaincu*. — Croyez-vous?

GENEVIÈVE. — ...Ou bien un écho étourdi qui ne sait pas ce qu'il dit ! Enfin, rassurez-vous. Voilà des années qu'on n'a pas souvenir de loup dans le pays !

TROISIÈME MOUTON. — On a crié pourtant très distinctement :

UNE AUTRE VOIX. — Au loup !

DEUX MOUTONS, *ensemble*. — Ah ! cette fois?

GENEVIÈVE. — Oui, je l'avoue.

LES DEUX MOUTONS. — Tu vois ! Tu vois !

GENEVIÈVE. — Attendez ! Ne perdez pas tout de suite la tête ! Et d'abord... *(Elle parle haut, interrogeant autour et au-dessus d'elle.)* qui a dit : Au loup?

PREMIER MOUTON. — Ils sont trois.

GENEVIÈVE. — Oui. Qui êtes-vous? Je vous somme, au nom du Seigneur, de vous déclarer.

L'AGNEAU, *à part*. — « Au nom du Seigneur ! » De cette façon, les voilà forcés...

GENEVIÈVE, *avec douceur*. — Allons?

PREMIÈRE VOIX. — Eh bien ! c'est moi : le vent.

LES MOUTONS, *entre eux*. — Le vent ! C'est le vent !

GENEVIÈVE, *aux moutons*. — Quand je vous le disais.

LA DEUXIÈME VOIX. — Moi, l'écho.

LES MOUTONS. — L'écho ! C'était l'écho ! Elle avait deviné !

LA TROISIÈME VOIX. — Et moi, l'hirondelle.

DEUXIÈME MOUTON. — Comment? L'hirondelle, à présent?

TROISIÈME MOUTON. — De quoi se mêle-t-elle?

GENEVIÈVE. — Ainsi, c'est vous? Le vent? L'écho? et l'hirondelle?

LES TROIS VOIX, *ensemble.* — Oui, Geneviève, c'est nous.

GENEVIÈVE. — Pourquoi criez-vous : Au loup?

LES TROIS ENSEMBLE. — Nous n'y pensions pas, lorsque tout à coup...

GENEVIÈVE. — Pas tous à la fois. Toi, le vent, commence !

LE VENT. — Je me reposais, fatigué, loin, très loin d'ici, de l'autre côté de la Seine ; je m'étais laissé tomber dans la plaine, quand au moment de m'endormir, j'ai vu surgir...

LE PREMIER MOUTON. — Un loup?

LE VENT. — Oui.

DEUXIÈME MOUTON. — Un loup comment?

LE VENT. — Un loup énorme ! tout blanc, grinçant des dents, horrible, et crachant du feu par les yeux, la gueule et les oreilles...

TROISIÈME MOUTON. — Ah ! mon Dieu !

LE VENT. — Il marchait l'amble et tout droit, agitant sa langue et sa queue, qui pendaient et se tordaient, toutes les deux.

TROISIÈME MOUTON. — Terrifiant !

LE VENT. — Où allait-il? Je me suis levé... et j'ai tout de suite observé qu'il venait par ici.

DEUXIÈME MOUTON. — Par ici?

LE VENT. — Oui. Dans votre direction.

TROISIÈME MOUTON. — Nous sommes perdus!... C'est fini!

GENEVIÈVE, *au vent.* — Comment pouvais-tu savoir où nous étions?

LE VENT. — Je plane si haut! je porte si loin! Le vent va partout, il voit tout. Alors, dominant le loup et le dépassant, je me suis mis à courir, pour vous avertir. Et tout en courant je poussais pourtant le grand cri d'alarme : « Au loup! » Comme à présent il me sentait et m'entendait, le loup allongeait, galopait... Mais j'allais plus vite! On ne me fait pas la poursuite! Il avait beau vouloir ruser, couper, prendre au plus court, à côté du mien son train restait lourd... Le temps qu'il mettait, haletant, à passer le fleuve à la nage, moi, d'un bond, le passant à sec, j'étais déjà loin avec... une immense avance! Au-dessus des bois, des champs, je sifflais, je me ruais, chevauchant les forêts, j'avalais la nue... et, le loup, derrière moi maintenant, se renfonçait, s'effaçait, distancé... perdu de vue! Comme je m'engouffrais dans un défilé de rochers, j'y réveillai rudement l'Écho qui l'habite. A peine m'eut-il entendu mugir...

L'ÉCHO, *à Geneviève.* — ... qu'accompagnant le vent, claquant par les creux et par les tournants, je me suis rabattu pour te secourir, également!

L'HIRONDELLE, *à Geneviève.* — ...Voyant ce vent fou, et cet écho, lancé comme un chien de chasse, qui dévoraient l'espace, aboyant : « Au loup! » j'ai compris le danger, et, quittant tout, plus prompte que l'éclair, avec eux j'ai fendu l'air!

GENEVIÈVE. — Bonne hirondelle! Pourquoi faire?

L'HIRONDELLE. — Pour venir te protéger. On nous l'avait recommandé.

GENEVIÈVE. — Qui donc?

L'HIRONDELLE. — Trois anges. Séparément.

LE VENT. — Moi... l'ange des Éléments.

L'ÉCHO. — Moi, celui qui préside aux Sons.

L'HIRONDELLE. — Moi, celui qui conduit les Ailes.

PREMIER MOUTON. — Bon !... Mais le loup, dans tout cela, que devient-il?

LE VENT. — Il a le temps !

L'HIRONDELLE. — Il n'est pas encore là !

DEUXIÈME MOUTON. — Depuis que vous bavardez...

TROISIÈME MOUTON. — Il ne va plus tarder !

L'ÉCHO. — Quand nous l'entendrons, nous vous le dirons.

GENEVIÈVE, *à ses moutons*. — Mais oui, que craignez-vous donc? Vous vouliez mourir pour moi tout à l'heure !

PREMIER MOUTON. — Sans doute. Mais pas ainsi. Autrement.

DEUXIÈME MOUTON. — Le loup nous fait peur.

TROISIÈME MOUTON. — C'est dans notre tempérament.

QUATRIÈME MOUTON. — Tout ! mais pas le loup !

CINQUIÈME MOUTON, *à Geneviève*. — Et puis, même si nous mourions de cette façon, te sauverions-nous?

SIXIÈME MOUTON. — Non.

PREMIER MOUTON. — Quand il nous aurait mangés, après...

DEUXIÈME MOUTON, *à Geneviève.* — c'est toi qu'il dévorerait !

PREMIER MOUTON, *à elle aussi.* — Et tu n'as rien pour nous défendre ! Pas de chien ! Pas même un bâton !

GENEVIÈVE, *comme transfigurée.* — Pour vous défendre et me défendre contre le loup, j'ai mieux que tout !

PREMIER MOUTON. — Quoi? Dis-le-nous.

GENEVIÈVE. — Ce que j'ai? J'ai vous ! mes moutons !

PREMIER MOUTON, *épouvanté.* — Nous? Mais non !

DEUXIÈME MOUTON. — Mais non !

TROISIÈME MOUTON. — Mais non ! Ne compte pas du tout sur nous !

GENEVIÈVE. — J'y compte !

L'AGNEAU. — Elle a raison ! *(Aux moutons :)* Tous, vous fuirez si vous voulez ! Moi, je reste près d'elle.

LA BREBIS. — Et moi aussi, quoique brebis !

LE MOUTON NOIR. — Et moi ! le noir ! qui jusqu'à présent n'ai rien dit.

GENEVIÈVE. — Merci le brun, l'agneau et la brebis ! Mais tous vous resterez ici. Pas un de vous ne m'abandonnera. Vous aurez tous du courage.

PREMIER MOUTON. — Qui nous en donnera contre la bête sauvage?

GENEVIÈVE. — L'ange ! Mon ange ! Vous l'avez vu? entendu?

PREMIER MOUTON. — Ah ! si l'Ange le veut.

DEUXIÈME MOUTON. — Il le peut !

L'AGNEAU. — Il peut bien davantage !

GENEVIÈVE. — Proxime ! Accours ! A mon secours !

Donne à mes moutons, pour une fois, la force qui leur manque, ainsi qu'à moi ! Exauce ma prière !

LA VOIX DE L'ANGE. — Elle est exaucée, bergère. Que le loup vienne...

LE VENT. — Il approche ! Il vient !... Je le sens !

L'HIRONDELLE. — Moi, je le vois !

L'ÉCHO. — Moi, je l'entends !

PREMIER MOUTON. — Dieu Tout-Puissant !

LA VOIX DE L'ANGE. — Ne soyez pas en peine. Il ne pourra rien. C'est lui qui soudain tremblera, bêlera !... Et c'est vous, les braves moutons, qui l'attaquerez, et qui hurlerez !...

LES MOUTONS, *tout à coup transportés, déchaînés.* — Mais oui ! Nous l'attaquerons !

LA BREBIS ET L'AGNEAU. — Et nous hurlerons !

LA VOIX DE L'ANGE. — Et vous le vaincrez !

LES MOUTONS. — Et nous le vaincrons !

GENEVIÈVE. — Le voici ! *(Le loup apparaît, à trois pas :)* A moi, mon agneau ! A moi, ma brebis ! A moi, mes beaux moutons blancs ! Le noir aussi ! En avant ! Au loup !

LES MOUTONS. — Au loup !

(Ils bondissent tous sur lui et l'égorgent en un instant.. Il est tellement ébahi qu'il n'a pas le temps de pousser un cri. Les moutons, pressés et acharnés sur son corps, le recouvrent tout entier; et quoiqu'il soit inanimé, chacun le mord, encore, encore...)

GENEVIÈVE, *au bout d'un moment.* — Eh bien ! mes amis? Retournez-vous donc!

PREMIER MOUTON, *sans se retourner.* — Eh bien ! c'est fini !

DEUXIÈME MOUTON, *idem*. — Il est mort !... bien mort !

TROISIÈME MOUTON. — Nous l'avons tué !

GENEVIÈVE. — Dieu soit loué ! A présent, laissez-le... Puisqu'il ne bouge plus.

QUATRIÈME MOUTON. — Non. Nous voulons rester dessus.

LA BREBIS. — Et lui manger le cœur...

L'AGNEAU. — Jusqu'à ce que nous en soyons repus !

GENEVIÈVE. — Vous n'éprouvez donc pas de honte? ni de dégoût?

PREMIER MOUTON. — Pas du tout.

DEUXIÈME MOUTON. — Nous avons une faim de loup !

TROISIÈME MOUTON. — Avec nos petites dents, nous taillons dedans.

QUATRIÈME MOUTON. — Nous le dévorons pour tous ceux de nous qu'il a dévorés autrefois, dans les bois !

CINQUIÈME MOUTON. — Nous le déchirons, nous le savourons, nous le croquons...

SIXIÈME MOUTON. — Et nous le mâchons... pour la belle peur que lui, ou l'un des siens, nous a si souvent causée ! Nous n'en laisserons rien !... Pas un brin !

LE MOUTON NOIR. — Nous le mangeons... à tête reposée.

GENEVIÈVE. — Je vous en prie ! Renoncez-y. Qu'il s'arrange maintenant avec la vermine ! Abandonnez ce qu'il en reste au furet, à la fouine !... Et que les fourmis l'achèvent !

PREMIER MOUTON. — Non, Geneviève. Inutile d'insister pour ce damné. D'ailleurs, il est trop tard. Vois le

sol où s'allongeait à l'instant sa carcasse... *(Ils s'écartent tous et on ne voit plus rien.)*

DEUXIÈME MOUTON. — ... comme il est nettoyé !

TROISIÈME MOUTON. — La mouche et le ver auront beau chercher, ils n'en trouveront pas trace !

QUATRIÈME MOUTON. — Et puis, le loup, quand il succombe au milieu du troupeau, appartient au troupeau. C'est la fatalité.

LE MOUTON NOIR. — Pas de tombeau pour le méchant !

PREMIER MOUTON. — Voilà pourquoi, poil et sang,

DEUXIÈME MOUTON. — Tête et queue,

TROISIÈME MOUTON. — Les os et la peau,

QUATRIÈME MOUTON. — Nous l'avons brouté !

CINQUIÈME MOUTON. — Disons la vérité : Ça n'était pas fameux !

LA BREBIS, *à part.* — C'est toujours bon quand on se venge. *(Haut :)* Et maintenant, que faisons-nous?

GENEVIÈVE. — Il faut remercier l'Ange. *(S'adressant à ses moutons :)* Tous, à genoux ! *(Elle s'y met aussitôt, et ses moutons de même.)* Proxime ! Reçois nos actions de grâces ! et sois béni partout, dans le temps, dans l'espace, pour nous avoir sauvés du loup !

PREMIER MOUTON, *tristement.* — Oui. Nous voilà tout d'un coup redevenus moutons.

DEUXIÈME MOUTON. — Et combien nous le regrettons !

PREMIER MOUTON. — Mais nous nous rappellerons d'avoir eu, pendant un quart d'heure, un cœur et des dents de lion !

TROISIÈME MOUTON. — Cet incroyable souvenir, c'est à toi que nous le devrons.

QUATRIÈME MOUTON. — Il nous sera, dans l'avenir, une grande consolation.

CINQUIÈME MOUTON. — Aussi, reparais vite, afin que nous puissions, nous traînant tous ainsi vers toi, les pattes pliées...

L'AGNEAU. — ... te baiser les pieds !

LA VOIX DE PROXIME. — Vous n avez pas à me remercier. J'étais forcé de venir à votre secours. Je le devais. Car, savez-vous... quel était ce loup?

PREMIER MOUTON. — Quoi? Ça n'était donc pas un loup ordinaire?

DEUXIÈME MOUTON. — Un loup naturel?

GENEVIÈVE. — Un loup de forêt?

LA VOIX DE PROXIME. — Non, Geneviève. C'était... l'autre Ange.

GENEVIÈVE. — Celui de Satan, mon ange mauvais?

LA VOIX DE PROXIME. — Oui, c'était lui ! qui, pour donner le change, avait pris cet aspect.

LE MOUTON NOIR. — Résultat : on le reconnaît.

LA BREBIS. — On l'étrangle.

L'AGNEAU. — On le mange.

LA VOIX DE PROXIME, *à Geneviève.* — Et cependant, je te prédis que, tôt ou tard, il reviendra.

GENEVIÈVE. — Sous cette forme?

LA VOIX DE PROXIME. — Ou sous une autre. Heureusement je serai toujours là. Je veille. Soyez donc en paix. Que chacun retourne au logis. Le vent d'abord, et toi l'écho, regagnez tous les deux le vôtre ! Et toi, l'hirondelle, ton nid ! N'attendez pas qu'il fasse noir. *(A Geneviève :)* Et toi, petite, rentre aussi. Par les chemins si

doux du soir, avec une âme qui s'élance et des pas ralentis, ramène au bercail ton troupeau, rentre avant la nuit.

GENEVIÈVE. — Ni moi ni mon troupeau nous ne la craignons.

LA VOIX DE PROXIME. — Je le sais. Mais les parents la craignent pour leurs enfants. Je vois le bon Agaso que ton père et ta mère envoient au-devant de toi pour te dire qu'il est grand temps de revenir, et qu'on t'attend.

GENEVIÈVE. — Mon Ange, nous rentrons.

LA VOIX DE PROXIME. — C'est bien. Pour tout ce qui s'est passé, n'en parlez pas !

GENEVIÈVE. — Je me tairai. *(A ses moutons :)* Vous entendez l'Ange gardien?

PREMIER MOUTON. — Qu'il dorme sur ses deux ailes. Nous ne dirons rien.

L'AGNEAU. — Voici l'aveugle. Pas un mot.

AGASO, *accourant, très ému.* — Ah ! Geneviève ! Enfin ! Jamais tu n'es rentrée si tard ! On s'inquiète à la maison. Qu'est-il arrivé? Qu'as-tu fait?

GENEVIÈVE, *souriante.* — Mais ce que je fais tous les jours. J'ai gardé mes moutons.

VIII

L'ABSENCE

SCÈNE I

Dans la paisible petite île de Seine, appelée Lutèce, parmi les maisons comme assises sur l'herbe au bord du fleuve qui coule avec une puissante lenteur entre les peupliers, les saules et les roseaux, il y en a une simple, heureuse, composée seulement de trois pièces de plain-pied et qu'habitent deux femmes, une veuve, Dellia, et une jeune fille qui est sa filleule, Geneviève.

Ce matin-là d'automne, où il fait brumeux et froid, la maison, d'ordinaire silencieuse et discrète, est pleine de bruit et de mouvement.

La plus grande chambre, celle du milieu, carrelée, et meublée d'une table, d'une armoire et de quelques escabeaux de bois, est occupée, dans un de ses angles, par un lit bas garni d'un matelas de feuilles sèches, où repose, sur le dos, la jeune fille, immobile, les yeux fermés.

Près d'elle, assise à son chevet, se tient sa marraine, et tout autour, tantôt penchées sur le lit et contemplant celle qui

y est couchée, tantôt s'en écartant avec des gestes découragés, une douzaine de personnes, debout, discutent avec animation.

Enfin, au pied du lit et le touchant de tout son corps, la tête allongée sur les pattes, un grand chien jaune au poil ras semble dormir lui aussi, et cependant veiller tout en dormant.

UNE VIEILLE VOISINE. — Vous ne pouvez pourtant pas rester ainsi, Dellia.

UN HOMME *de cinquante ans, boiteux.* — Mais oui. Il faut absolument faire quelque chose. Qu'avez-vous fait?

DELLIA. — J'ai essayé de tout ! Alors, hier, j'ai envoyé chercher le prêtre régional. Il est savant.

LE BOITEUX. — Eh bien?

DELLIA. — Parti ! En voyage !

LA VIEILLE VOISINE. — Quel malheur ! Il l'aurait guérie !

DELLIA. — ... Voyant cela, j'ai fait prévenir le médecin des pauvres.

LE BOITEUX. — Quand?

DELLIA. — Ce matin.

LE BOITEUX. — Seulement?

DELLIA. — J'espérais toujours.

LE BOITEUX. — Hélas ! Elle est morte, allez !

DELLIA. — Non. C'est impossible.

UNE JEUNE FILLE. — Elle prie... très profondément, voilà tout.

UNE AUTRE JEUNE FILLE. — Je n'ai pas la moindre inquiétude.

LE BOITEUX. — Il suffit de la regarder. *(A Dellia.)* Regardez-la.

UNE FEMME. — Elle donne froid.

UN HOMME, *les bras croisés.* — C'est un cadavre.

DELLIA, *ne tournant pas la tête.* — Inutile. Je l'ai assez regardée, grand Dieu ! J'en ai les yeux qui me font mal.

LE BOITEUX, *à Dellia.* — Eh bien ! allez-vous me soutenir que c'est là une vivante?

DELLIA. — Je ne vous dis pas.

LE BOITEUX. — Ah? Vous convenez donc qu'elle est morte?

DELLIA. — Non plus.

LE BOITEUX. — Que voulez-vous dire?

DELLIA. — Qu'elle n'est ni l'un ni l'autre. Ni vivante ni morte. C'est un état... à part. Quelque chose d'incompréhensible.

LE BOITEUX. — Vous êtes folle.

UN PETIT GARÇON, *accourant du dehors.* — Voilà le médecin.

(Mouvement dans l'assistance.)

LE BOITEUX. — Nous allons bien voir.

SCÈNE II

LES MÊMES. — LE MÉDECIN

LE MÉDECIN, *entrant.* — Salut. Écartez-vous. *(On s'écarte, mais incomplètement.)* Où est la malade?

DELLIA, *qui s'est levée, lui montrant Geneviève étendue dans le coin de la pièce.* — La voici. Depuis trois jours et trois nuits elle est telle que vous la voyez, sans faire un mouvement, sans prononcer un mot ni pousser un soupir, sans avoir bu ni mangé. On me dit qu'elle est morte. Moi, je dis que non. Et vous?

LE MÉDECIN, *calme et impénétrable.* — Je ne dis rien.

(Il va vers le lit, se penche et commence à examiner la jeune fille. Tout le monde l'entoure aussitôt et il s'établit un grand silence. Il touche d'abord le front de Geneviève, puis ses mains et ses pieds. Il lui prend les poignets, lui soulève les bras, et ceux-ci, quand il les lâche, retombent, mais lentement et par saccades. Il applique ensuite son oreille sur la poitrine et demeure ainsi un bon moment à écouter, et les personnes présentes ont l'air d'écouter, elles aussi. Et enfin, quand il a mis sa joue rasée tout contre les lèvres entr ouvertes pour observer s'il sent un souffle; et que du pouce il a soulevé une seconde sur le globe des yeux le rideau des paupières, il se redresse, et il demande à Dellia :) Comment est-ce arrivé?

LE BOITEUX, *au médecin.* — Si vous le permettez... je...

LE MÉDECIN, *l'interrompant.* — Non. Laissez la mère.

DELLIA. — Je ne suis pas la mère de la malade, mais sa marraine. Elle n'a plus ses parents.

LE MÉDECIN. — Depuis longtemps?

DELLIA. — Deux ans.

LE MÉDECIN. — Qui étaient-ils?

DELLIA. — Severus et Gérontia, de Nanterre.

LE MÉDECIN, *vivement.* — Oh! J'en ai entendu parler. *(Avec un intérêt tout nouveau.)* Et alors cette jeune fille devant qui je suis... c'est Geneviève? l'étonnante enfant? qui a voulu se consacrer à Dieu?

DELLIA. — C'est elle.

LE MÉDECIN. — Mais elle n'a pas encore reçu le voile de laine?

DELLIA. — Si.

LE MÉDECIN. — Déjà!

DELLIA. — En raison de ses vertus et par dérogation à la règle, elle a été admise, en même temps que ces deux

jeunes filles *(Elle les désigne au médecin.)*, à prononcer ses derniers vœux, à l'âge de quinze ans.

LE MÉDECIN. — Et elle en a aujourd'hui?

DELLIA. — Près de dix-sept. Vous la sauverez, n'est-ce pas?

LE MÉDECIN. — Je ne puis vous répondre. Avant que vous me fassiez le récit de sa maladie, deux mots. Les parents sont morts. De quoi?

DELLIA. — D'une espèce de langueur, à très peu de distance l'un de l'autre. Ils se sont presque laissés mourir. Ils en avaient l'air heureux. Ils disaient qu'ayant eu la joie de donner leur fille unique au Seigneur et rempli ainsi leur mission, ils n'avaient par conséquent plus rien à faire ici-bas, et que plus tôt ils seraient rappelés, mieux cela vaudrait.

LE MÉDECIN. — Bien. Maintenant, racontez.

DELLIA. — C'est au milieu de la semaine que ça l'a prise. Le matin elle ne s'est pas réveillée. Je couche à côté. Quand je suis entrée ici, à la cinquième heure, comme d'habitude, je l'ai trouvée sur le sol, entre le lit et le mur.

LE MÉDECIN. — Elle avait roulé?

DELLIA. — Non. Je la ramassais ainsi très souvent. Depuis l'année dernière, elle avait fait disposer malgré moi dans la ruelle un épais tapis de terre glaise sur laquelle, par macération, elle s'étendait la nuit. *(Montrant au médecin le sol gras et humide dans la ruelle.)* Vous voyez? L'empreinte de son corps y est creusée.

LE MÉDECIN. — C'est déplorable.

DELLIA. — Je l'ai donc relevée et mise sur son lit. Je lui ai parlé, je l'ai secouée. Rien. Elle était inerte, et depuis elle n'a pas repris connaissance. Des voisins et des amis sont venus. On a tout imaginé pour la débarrasser de son sommeil ,et toujours sans résultat.

LE MÉDECIN. — En temps ordinaire, mange-t-elle?

DELLIA. — Non. Ou si peu que ça en est étonnant : une bouchée de pain d'orge avec des fèves cuites à l'eau et seulement deux fois la semaine. Elle vit de l'air du ciel. Elle reste des heures immobiles et l'esprit perdu loin d'ici, comme si elle était à Rome. Elle passe, à genoux, des journées entières, sans fatigue, et dans un silence qui vous étouffe. Ou alors elle tremble et elle gémit, à la façon d'une biche qui traîne une flèche. Elle est toujours triste.

LE MÉDECIN. — Il faudrait tâcher de la faire rire.

DELLIA. — On n'a jamais pu. Elle ignore la gaieté. Mais, dites-moi? Va-t-elle encore longtemps dormir ainsi?

LE MÉDECIN. — Je ne sais pas. Elle peut s'éveiller à l'instant même, comme elle peut demeurer dans cet état des semaines... des mois...

DELLIA. — Mon Dieu !

LE MÉDECIN. — Une personne de qualité, à Mélitène, en Arménie, a dormi sept ans.

DELLIA ET D'AUTRES. — Sept ans !

LE MÉDECIN. — Mais nous n'en sommes pas encore là, et je vais vous indiquer des remèdes. D'abord, des aspersions d'eau fraîche sur le visage. Vous me comprenez bien?

DELLIA. — Nous l'avons fait.

LE MÉDECIN. — ... et, sur tout le corps, des affusions, fréquentes.

DELLIA. — Nous l'avons fait.

LE MÉDECIN. — ... alternées avec des frictions, très rudes.

DELLIA. — Nous l'avons fait.

LE MÉDECIN. — Si cela ne suffisait pas, vous me prendriez de bons paquets d'orties.

DELLIA. — Pour la flageller? Nous l'avons fait.

LE MÉDECIN. — ... et ensuite oindre les parties du corps ainsi fouettées, avec de l'huile...

DELLIA. — ... d'olive bien douce?... on l'a fait.

LE MÉDECIN. — Vous pourriez, plusieurs fois par jour, lui donner à respirer des vapeurs d'herbes...

DELLIA. — Nous n'y avons pas manqué.

LE MÉDECIN. — ... et lui chatouiller avec des barbes de plume...

DELLIA. — ... La plante des pieds?...

LE MÉDECIN. — Le creux des mains,

DELLIA. — ... les oreilles et les narines. C'est ce que nous avons tenté en premier.

LE MÉDECIN. — Et rien de tout cela, dites-vous, n'a produit de l'effet?

DELLIA. — Rien.

LE MÉDECIN. — C'est curieux.

DELLIA. — Et nous avons fait bien d'autres choses!

LE MÉDECIN. — Quoi donc? Vous m'effrayez.

DELLIA. — Nous lui avons donné à entendre une cloche,

PREMIÈRE JEUNE FILLE. — Des grelots,

DEUXIÈME JEUNE FILLE. — Une perruche.

DELLIA. — Nous lui avons brûlé des parfums. Nous lui avons chanté des chansons,

PREMIÈRE JEUNE FILLE. — Des cantiques.

UN PETIT GARÇON. — J'ai sifflé.

DELLIA. — On lui a joué de la lyre et de la flûte.

LA VIEILLE VOISINE. — On lui a fait couler de l'eau bénite dans la gorge.

DELLIA. — Enfin, tout ce qui était possible humainement.

LE BOITEUX. — Aussi, à présent, on ne sait plus quoi inventer.

LE MÉDECIN, *les arrêtant.* — Ne cherchez pas. Elle est atteinte de lycanthropie. C'est le « délire mélancolique », tel que nous l'a décrit et fixé Oribase. Il n'y a rien à faire.

DELLIA, *effrayée.* — Alors, elle est perdue?

LE MÉDECIN. — Je ne dis pas cela. Je veux dire qu'il faut laisser agir la nature, qui seule peut la sauver.

DELLIA. — Enfin, elle n'est pas morte?

LE MÉDECIN. — En ce moment, non.

DELLIA, *dans une explosion de joie.* — Ah! *(Au boiteux :)* Vous voyez bien! J'en étais sûre. *(Au médecin!)* C'est tout ce que je demande. Du moment qu'elle vit, elle vivra! Merci. Nous te savons gré de ta peine.

LE MÉDECIN. — J'ai fait ce que je devais, et j'ai dit ce que je pense. Puisse Esculape... *(Il s'apprête à se retirer.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, L'INSPECTEUR DES MORTS, *puis* LE PRÊTRE

L'INSPECTEUR DES MORTS. — Pardon si j'entre ainsi, tout droit, sans qu'on me connaisse. Je suis l'Inspecteur des morts, et l'on vient de m'aviser qu'il y a justement *ici* une femme morte, depuis trois jours, une jeune fille.

DELLIA. — Mais non! Mais non!

LA VIEILLE VOISINE. — C'est faux!

(Dellia s'est mise devant le lit, et dans une pensée de complicité générale, tous ceux qui l'entourent en font autant.)

L'Homme *aux bras croisés.* — On vous a trompé.

Le Boiteux, *avec assurance.* — Nous n'avons pas de mort ici.

L'Inspecteur des morts. — Cependant... je suis bien dans la maison de Dellia, la veuve?

Dellia. — Oui, et Dellia c'est moi.

L'Inspecteur des morts. — Et vous avez pour filleule une jeune fille, Geneviève?

Dellia. — Sans doute.

L'Inspecteur des morts, *souriant.* — Où est-elle?

(Un silence général.)

Dellia. — Que lui voulez-vous?

L'Inspecteur des morts, *qui sourit toujours.* — Lui parler. Du moment qu'elle n'est pas morte?

Dellia. — Eh bien !... dites-moi ce que vous avez à lui dire, je le lui redirai.

L'Inspecteur des morts, *souriant.* — Je veux le lui dire moi-même.

Dellia. — Inutile.

L'Inspecteur des morts, *cessant de sourire.* — Et pourquoi, s'il vous plaît ?

Dellia. — Parce qu'elle ne vous entendra pas et ne pourra pas vous répondre. Elle est malade.

L'Inspecteur des morts, *comme étonné.* — Ah ! ah !

Le Boiteux. — Très malade !

L'inspecteur des morts, *astucieux.* — Qu'est-ce qu'elle a?

Dellia, *lui montrant le médecin qui est resté.* — Demandez à celui-ci. *(Au médecin, lui montrant l'Inspecteur.)* Dites-lui ce qu'elle a.

Le Médecin, *à l'Inspecteur.* — C'est une lycanthrope. Elle a le délire mélancolique, établi par Oribase.

L'INSPECTEUR DES MORTS. — Qui êtes-vous?

LE MÉDECIN. — Le médecin des pauvres.

L'INSPECTEUR. — Et moi l'Inspecteur des morts. Vous êtes venu pour examiner cette personne?

LE MÉDECIN. — A l'instant. J'en sors. Je la soigne. *(Écartant les gens qui masquent le lit.)* La voici.

L'INSPECTEUR DES MORTS, *qui a regardé Geneviève.* — Elle est, en effet, très malade. *(Et il sourit.)*

LE MÉDECIN. — Oui. Mais pas tant qu'elle en a l'air.

L'INSPECTEUR. — Et malade de cette maladie... qui s'appelle la mort. Elle est morte ! J'en étais sûr !

LE MÉDECIN. — Elle n'est pas morte ! Et je m'y connais. Je sais mon métier.

L'INSPECTEUR. — Et moi le mien ! On ne m'en remontrera pas sur les morts. Je suis leur inspecteur, et depuis vingt ans ! Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur ce corps pour voir que c'est un cadavre. Il en a tous les signes.

LE MÉDECIN, *victorieux.* — D'accord ! Mais ce sont justement ces signes apparents de la mort, APPARENTS, entendez-vous bien? qui prouvent la vie, la vie !

L'INSPECTEUR. — Elle est blanche comme un oignon.

LE MÉDECIN. — Voyez à ses joues ! Il y a du rose.

L'INSPECTEUR. — On a ouvert devant moi des sarcophages de cent ans où j'ai observé des joues toutes pareilles... Et plus roses que ça encore ! C'est du sang, desséché, qui s'extravase et reste là...

LE MÉDECIN. — Le globe de ses yeux... l'émail humide et frais... l'avez-vous regardé?

L'INSPECTEUR, *d'un air entendu.* — Pas besoin. La paupière en coquille. Aucune erreur. Et puis, rien que d'ici *(Il renifle.)*, l'odeur... c'est suffocant. A n'y pas tenir !

DELLIA. — L'odeur ! Mais, au contraire ! Elle embaume, elle sent le lis !... Approchez !

LE MÉDECIN, *qui s'est avancé, tout stupéfait.* — C'est vrai qu'elle sent la fleur !... *(A l'Inspecteur.)* Elle est bien vivante, je vous le garantis. Assurez-vous-en mieux : Donnez-vous au moins la peine...

L'INSPECTEUR. — A quoi bon? J'ai une telle habitude ! Je ne suis pas médecin, moi ! Un simple regard, de loin, à dix pas... c'est fait. Quand je dis, homme ou femme, « Il est mort, elle est morte », ils le sont. Jamais je ne me suis trompé !

LE MÉDECIN. — Eh bien ! cette fois, vous vous trompez !

L'INSPECTEUR. — J'affirme que non. Je le jure sur l'Empereur !

LE MÉDECIN. — Aveugle que vous êtes !

L'INSPECTEUR. — Que je perde ma place ! Que la foudre m'écrase si nous ne disputons pas là devant une dépouille avancée... bonne à disparaître au plus tôt, dans la journée même !

DELLIA. — Ah ! mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel supplice ! On ne sait plus... Aucun ne veut céder. Qui a raison? Qui croire?

VOIX NOMBREUSES, *dans l'assistance.* — Le médecin ! Le médecin ! C'est le meilleur !... C'est le plus fort !

LE MÉDECIN, *les apaisant.* — Non ! Non ! Il ne faut pas dire ça. L'autre a son mérite, assurément... et il est sincère. Mais c'est l'inspecteur, n'est-ce pas? Il vient exprès pour constater les morts... Alors, il en veut et il en voit partout. Ce n'est pas sa faute.

L'INSPECTEUR, *avec force.* — Je sais ce que je dis. Seulement, voilà. On n'aime pas l'inspecteur. C'est naturel. Il n'exerce pas une fonction agréable. Il n'arrive pas pour déclarer : « Ça va bien » même quand ça va mal et pour promettre la guérison. Il entre, lui, pour annoncer : « C'est fini. Plus d'espoir... » On ne peut donc pas lui faire bonne mine. Il est mal reçu. Et pourtant, il doit quand même remplir son office. Je ne perdrai plus de temps.

(A Dellia.) Au nom des pouvoirs formels que je tiens de la loi, je vous ordonne de procéder sans retard à l'inhumation de cette fille.

DELLIA, *s'exclamant.* — Quelle horreur ! Elle respire !

UNE FEMME. — On voit son sein se soulever.

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *touchant la main de Geneviève.* — Elle a la peau tiède.

DEUXIÈME JEUNE FILLE. — L'ensevelir vivante !

LE BOITEUX. — Nous ne le permettrons pas !

L'HOMME AUX BRAS CROISÉS, *devant le lit.* — Qu'on y touche !

VOIX NOMBREUSES, *à l'Inspecteur.* — Non ! Non ! Dehors ! Au trou toi-même !

L'INSPECTEUR. — Écoutez-moi... Tout ça ne m'émeut pas. Vous avez le restant du jour pour me maudire et la pleurer. D'ici ce soir, arrangez-la, préparez le linceul et vos aromates. Qu'elle soit prête quand montera la lune. Je vous enverrai alors la civière, avec les deux esclaves de service, et vous pourrez la porter cette nuit — en silence et sans flambeaux, puisqu'elle a fait vœu de pauvreté — à la fosse commune.

DELLIA, *à l'inspecteur qu'elle adjure.* — C'est affreux ! Et si, une fois dans la terre, elle s'éveille? et qu'elle étouffe?... et qu'elle ne puisse même pas bouger ses pauvres petits bras... ouvrir les yeux... crier?... Ah ! ah !

(Elle se tord les mains.)

LA VIEILLE VOISINE. — Taisez-vous, Dellia !

LE BOITEUX. — Tais-toi !

L'HOMME *aux bras croisés.* — Pas cette image !

UNE FEMME, *se signant.* — Oui... Écartons !...

L'INSPECTEUR, *calme.* — Cela n'arrivera pas. Et puis, si cela arrivait. *(Il s'arrête et sourit.)*

DELLIA, *l'affrontant, farouche.* — Eh bien, quoi? Monstre! Pourquoi ris-tu?

L'INSPECTEUR. — Je ne ris pas, je souris... elle ne courrait aucun danger. Mais oui! puisqu'elle est — paraît-il, — protégée du Dieu Jésus! et qu'elle-même accomplit des prodiges! Elle en ferait un de plus! et saurait bien se sauver du tombeau. C'est si simple!

DELLIA, *glacée.* — Railles-tu?

L'INSPECTEUR. — Je suis sérieux comme César. Je m'en vais.

DELLIA, *dans un élan, à l'Inspecteur.* — Pas encore! Attends! Un mot! Rien qu'un!... *(Au médecin.)* Parle-lui, toi qui sais qu'elle est vivante! Dis-lui quelque chose. Empêche-le...

LE MÉDECIN, *à l'Inspecteur.* — On n'enterrera pas Geneviève.

L'INSPECTEUR. — Tout de bon? tu t'y opposes? Toi?

LE MÉDECIN. — Moi, le médecin, oui.

L'INSPECTEUR. — Parfait! *(A tous.)* Si, à l'heure que j'ai dite, elle n'est pas prête à être livrée aux esclaves funèbres, ce n'est pas moi que vous verrez.

DELLIA. — Et qui donc?

L'INSPECTEUR. — Les soldats.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* L'INSPECTEUR

DELLIA, *épouvantée.* — Les soldats!

(L'assistance est muette d'effroi.)

LE MÉDECIN, *dont la voix tremble un peu.* — N'ayez donc pas peur. Puisque je suis là.

DELLIA. — S'ils l'enlèvent de force?

LE MÉDECIN, *sans grande conviction.* — Mais non. Et puis, d'ici ce soir, il peut se passer tant de choses! Elle peut, d'abord, mourir pour de bon...

DELLIA. — Ah!

(Émotion générale.)

LE MÉDECIN. — Ce qui réglerait tout!... Et aussi, très bien se réveiller!

UN ASSISTANT. — Mais oui.

UN AUTRE. — Tout d'un coup. Et s'asseoir. « Bonjour! »

DELLIA, *abattue.* — Je n'y compte plus. Et si elle ne s'éveille pas? Que ferons-nous?

UNE DES JEUNES FILLES, *à sa compagne.* — Prions, ma sœur! Prions!

(Elle se jette à genoux, l'autre aussi.)

UN BOUCHER, *s'avançant.* — Écoutez? Moi, je crois aux anciens dieux.

DELLIA. — Malheureux!

LE BOUCHER. — Chacun sa croyance. J'y crois. *(A Dellia.)* Un conseil : Fais donc un joli sacrifice... Un agneau? *(Engageant.)* Ah! si tu savais!

DELLIA. — Laisse-moi tranquille.

LE BOUCHER. — Ou deux colombes frisées.

DELLIA. — Ne m'offense pas.

LE BOUCHER, *renonçant.* — Tu as tort. Le sang plaît aux dieux.

UN PETIT VIEILLARD BOSSU. — Pour moi, ce n'est pas une maladie qu'elle a.

LE MÉDECIN. — Mais si, et je vous ai dit laquelle : le délire mélanco...

LE BOSSU. — Non. C'est une espèce de démon qui est

enfermé dans son corps et qu'il faudrait chasser, par des imprécations.

LE MÉDECIN, *haussant les épaules.* — Imbécile !

UN CULTIVATEUR. — A une lieue, dans un grand espace découvert, sous une tente plate et brune, moi je connais un Arabe qui guérit par les serpents. Des serpents qu'il porte autour du cou. Je vais le chercher. *(Pendant qu'il dit ces mots, un homme qui les entend paraît sur le seuil, au fond. Il est dans la force de l'âge, maigre avec une barbe déjà grise. Enveloppé d'un manteau et couvert de poussière, il a un bâton de route à la main.)*

SCÈNE V

LES MÊMES. — LE PRÊTRE

LE NOUVEAU VENU, *s'adressant au cultivateur, en fendant le groupe.* — Ne bouge pas.

DELLIA, *le reconnaissant, dans un cri de joie.* — Proreus !

PREMIÈRE JEUNE FILLE. — Le prêtre ! *(Elle le salue. Sa compagne l'imite.)*

LE BOITEUX. — Oui ! le prêtre régional !

(Mouvement de satisfaction dans l'assistance.)

DELLIA. — C'est donc vous, mon Père ! Enfin ! Nous ne vous attendions plus !

LE PRÊTRE. — Je rentre, à l'instant, et j'ai tout appris. Où est Geneviève?

DELLIA, *la montrant, étendue.* — La voilà. *(Tous se sont écartés. Proreus la contemple, les bras ouverts et levés.)* Depuis trois jours, figurez-vous !

LA VIEILLE VOISINE. — Trois nuits ! Je l'ai veillée.

DELLIA. — ...qu'elle est comme une pierre ! Un sommeil !... qui n'est pas le sommeil, le nôtre, que personne ne comprend, et dont rien n'a pu l'arracher ! *(Aux autres.)* Est-ce vrai?

TOUS, *les uns après les autres.* — Rien ! Rien ! Rien ! Mais rien !...

LE PRÊTRE, *se retournant brusquement vers eux.* — C'est qu'on n'a pas assez prié !

DELLIA, *épuisée.* — On n'a fait que ça ! *(Se prenant le front.)* Ma pauvre tête en est...

LE PRÊTRE. — C'est qu'on l'a mal fait !

DELLIA, *ranimée soudain.* — Tout ce qui lui arrive est étrange et nous bouleverse. Elle respire *(Ils la regardent tous.)*, et on ne surprend pas son souffle. On sent battre son pouls... *(Elle a été le lui tâter.)* et son cœur est arrêté. Elle a les yeux serrés comme des poings *(Du bout de l'index, elle lui touche une paupière.)* et on dirait qu'elle voit, car son visage... par éclairs, laisse échapper des expressions... Elle ne parle pas, ne répond pas... *(L'appelant haut :)* Geneviève ! mais je jurerais qu'elle entend. Elle est immobile et paralysée, mais son esprit certainement voyage, vole, et roule par le monde. Quand on allume un cierge auprès d'elle, comme on doit au chevet des morts, tenez?... *(Elle prend une cire dans un coin, l'approche d'un tison que le boiteux a pris dans l'âtre, et la cire ne s'allume pas.)*, le cierge refuse la flamme ; *(Puis il paraît s'allumer, mais aussitôt fume et s'éteint.)* ou alors il s'éteint. Preuve qu'elle est vivante ! Enfin, elle a les joues couleur de rose et elle embaume comme un jardin. Autre chose encore, de singulier : *(Montrant le chien étendu à terre au pied du lit.)* Vous voyez ce chien jaune?

LE CULTIVATEUR. — Il est beau.

DELLIA. — Deux minutes après que Geneviève était tombée en léthargie, il est entré ici ; on n'a pas su par où, tout était fermé. Il s'est trouvé là, brusquement, couché, comme il est depuis, et dormant lui aussi, ou

faisant semblant. D'où vient-il? Pourquoi est-il venu? Personne dans Lutèce ne le connaît. On a essayé de le chasser, de le tirer de là. On n'a pas pu. Un bloc de plomb. Alors on l'a laissé. Est-ce que tout cela est naturel? Et, pour couronner, c'est l'inspecteur funèbre ! qui est accouru comme une hyène ! Il s'est fait montrer l'enfant, il ne l'a même pas regardée, et quand le médecin... l'homme de science...

LE MÉDECIN, *à mi-voix*. — Oui. C'est tout de même fort...

DELLIA. — ...a beau lui garantir qu'elle est vivante

LE MÉDECIN. — archi-vivante ! trop !

DELLIA. — ...il soutient, lui, qu'elle est morte ! Et il prétend.

LE MÉDECIN. — Il veut.

DELLIA. — Qu'on l'ensevelisse.

LE PRÊTRE. — Aujourd'hui?

DELLIA. — Cette nuit ! Les ordres sont donnés. Qu'allons-nous devenir?

LE PRÊTRE. — Ayez confiance. Geneviève ne peut pas mourir si tôt.

LE MÉDECIN. — Qui vous le fait croire?

LE PRÊTRE. — Dieu ne l'aurait pas cultivée et ornée de vertus comme il l'a fait, pour la retirer tout de suite, avant que ces dons eussent eu le temps de fleurir d'abord, et plus tard de pousser leurs fruits, autant dire pour rien. S'il s'est appliqué à composer une créature à ce point merveilleuse, c'est qu'il a des vues sur elle et des vues prolongées. A défaut de la foi, le bon sens l'indique. Aussi, Dellia, et vous tous, ne vous troublez pas de cette enfant qui dort à nous étonner. Son sommeil vient de Dieu. C'est en Lui qu'elle est assoupie. Elle est en bonnes mains. C'est Lui qui l'a endormie ; à Lui de la réveiller. Il le saura bien. Nous n'avons nous autres qu'à attendre avec tranquillité

sans gesticuler vainement autour de ce repos. Admirez cette paix *(Il la montre aux assistants.)*, cette douceur, cette béatitude. Comme on est rassuré ! Comme cela fait envie ! Avons-nous jamais dormi aussi bien? Dors, mon enfant, va, dors aussi longtemps que Dieu veut... Nous te veillerons nous-mêmes, sans crainte, aussi longtemps qu'il le faudra. Dors sous la garde du bon chien mystérieux qui, plongé à tes pieds, participe au prodige... Et tout de même observons la loi. Ne nous mettons pas en faute. Lavez-lui les mains, les pieds. Coiffez-la de la mitre virginale à bande violette... Étendez sur son visage le voile de laine, et — en suivant l'ordre des plis sacrés — préparez le linceul. Faites en tout comme si elle était morte, afin que l'Inspecteur, quand il viendra, soit content, et n'ait rien à dire.

DELLIA, *pleine d'angoisse.* — Et alors?

LE PRÊTRE. — Alors, c'est Dieu qui décidera.

DELLIA, *montrant Geneviève.* — Et si on l'ensevelit sans qu'elle soit morte?

LE PRÊTRE. — Elle n'en souffrira aucunement, et si elle doit reprendre connaissance, elle soulèvera la terre comme une couverture de toile. Obéissez.

(Depuis qu'il a commencé à faire ces recommandations, les femmes se sont empressées à les exécuter. On lave donc les mains et les pieds de la jeune fille. Puis on la coiffe de la mitre virginale d'où pend, de chaque côté de son visage, le voile de laine blanche. Et elle est toujours inerte, endormie. On est allé chercher dans l'abaque la grande pièce de lin qui doit servir à l'envelopper et on l'étend, dépliée dans toute sa grandeur, sur le sol. Alors, quatre femmes, dont les deux compagnes de Geneviève, la prennent doucement et la déposent tout de son long au milieu du drap. Et elle est toujours inerte, endormie. Alors, en la pliant selon les rites, on rabat côté par côté, morceau par morceau, le vaste drap sur le corps. Et celui-ci demeure toujours immobile, inanimé. Une fois qu'il est complètement habillé du linceul, on le

reprend sur le sol — il se tient tout d'une pièce — et on le reporte sur le lit où on le dépose, avec respect. Tout le monde se tait, excepté Dellia qui se lamente et chancelle. Le prêtre surveille la scène et ses lèvres muettes ne cessent pourtant pas d'être agitées par le passage des prières.

Et quand tout cela est fini, les gens — on ne sait pourquoi — inactifs, les mains pendantes, sont envahis d'une émotion inconnue comme s'ils s'attendaient à ce que quelque chose arrivât, de plus surprenant encore. Et voilà que d'un coup de reins le grand chien jaune se dresse sur pattes et pousse un long hurlement. Et à la même minute, on voit se lever sur son séant, avec une impressionnante lenteur, Geneviève, entourée de lin. Tout le monde a tressailli, et les cris, prêts à sortir, restent pourtant dans les poitrines, dans les gorges étranglées de stupeur et d'émotion. Et puis, on se jette sur elle, on écarte le drap mortuaire que le boiteux et le bossu, d'un bras haut, tiennent de chaque côté tendu par-dessus sa tête, de sorte qu'on la revoit, droite et pâle, adossée au fond du linceul qui lui fait un dais de froide blancheur. Elle a les yeux grands ouverts et paraît égarée. Ses lèvres se descellent, et avec un accent de désolation inexprimable, elle s'écrie : « La terre ! Ah ! c'est la terre ! la terre humaine d'autrefois ! »

Le Médecin. — Elle délire encore. Mais elle est sauvée ! Je vous le disais ! Et maintenant, l'inspecteur peut venir ! *(Il s'essuie le front.)*

(Dans l'assistance, les cris de joie partent de toutes parts.) Oui, l'Inspecteur ! Ah ! J'attends sa tête ! Sauvée ! Vivante ! Elle remue ! *(On la presse, on l'appelle :)* Geneviève ! Amie ! Ma sœur ! Reconnais-nous. Souffres-tu ? Qu'est-ce qui t'a pris ?

Dellia, *qui la tient enlacée.* — Mon enfant chérie ! Quelle peur tu nous as faite ! Mais te voilà ! C'est fini ! Tu ne dors plus ! Tu ne dors plus !

Le Prêtre. — Dieu l'a réveillée.

Dellia. — Et maintenant, dis-moi : Comment te sens-

tu? Es-tu bien? Assez de lit! Lève-toi! Qu'on te voie debout!

LE MÉDECIN, *à Dellia.* — C'est trop tôt. Laissez-la. Ne la fatiguez pas.

DELLIA. — Oui! *(A Geneviève.)* Mais parle-nous. Regarde ta marraine. Tu nous considères sans joie comme si nous étions des étrangers... des passants... Tu disais à l'instant : « La terre! la terre! » Quoi, la terre? Qu'entends-tu par là? *(Tous les gens entourent Dellia, penchés comme elle vers le lit.)* Tu me comprends? Tu m'écoutes? *(Elle fait signe que oui.)* Alors, pourquoi ne me réponds-tu pas? *(Elle pousse un profond, un immense soupir.)* Tu te sens faible?

LE BOUCHER. — Elle a faim, donc!

LE CULTIVATEUR. — Et soif! Donnez-lui du vin! *(Elle fait signe que non.)*

DELLIA. — Vraiment? Tu ne désires rien? *(Même signe.)* Elle est terrible! Elle n'a jamais faim. Jamais elle ne veut manger.

LE PRÊTRE. — Mais elle veut parler. Voyez!

(Elle s'est, en effet, portée en avant comme si elle cherchait quelqu'un dans la chambre.)

GENEVIÈVE. — Où est Meus?

DELLIA. — Hein? Comment? Qui dis-tu?

GENEVIÈVE. — Le chien.

(Étonnement général.)

DELLIA. — Ah! le chien? Il est là!

(A peine nommé, celui-ci est venu, d'un bond, placer sa tête sous la main de Geneviève qui reste posée dessus. Et il lèche un bord du linceul.)

GENEVIÈVE, *le caressant.* — Oui, Meus. A présent, c'est moi ta maîtresse. Tu ne me quitteras plus. *(Le chien s'est recouché à ses pieds.)*

DELLIA. — Qu'est-ce que c'est que ce chien?

GENEVIÈVE. — C'est Meus, le vieux chien aveugle de l'aveugle Agaso, mon vieil ami de Nanterre, et qui m'y tenait compagnie dans le temps, quand je gardais mon troupeau.

DELLIA. — Comment est-il là?

GENEVIÈVE. — Agaso est mort. Se trouvant seul, il se réfugie près de moi.

DELLIA. — Mais comment sais-tu qu'il était ici?

GENEVIÈVE. — Par Agaso.

DELLIA. — Tu nous dis qu'il est mort.

GENEVIÈVE. — Sans doute. Mais je l'ai vu mort. Et il m'a parlé.

DELLIA. — Il t'a parlé mort? Où donc?

GENEVIÈVE. — Au ciel.

DELLIA, *pénétrée de stupeur religieuse.* — Toi!

GENEVIÈVE. — Oui, moi-même. Au ciel... D'où je viens.

DELLIA, *qui ne peut se faire à cette idée.* — Au ciel! *(A ce mot, à cette pensée, tout le monde frissonne et contemple Geneviève avec une admiration pleine de crainte.)* Ainsi, pendant que tu dormais, que ton corps resté parmi nous gisait comme un vêtement vide?...

GENEVIÈVE. — ...c'est là-haut que mon âme... oui!

DELLIA. — Au ciel! Tu étais au ciel! Au vrai ciel?

GENEVIÈVE. — J'y étais.

DELLIA. — Oh! mais, dis-nous vite alors? Comment est-ce? Raconte-nous! Avant que ça ne s'en aille, dis-nous tout de suite le ciel!

GENEVIÈVE, *fermant les yeux.* — Ah! si je pouvais!

DELLIA. — Pourquoi ne peux-tu pas? C'est donc si difficile? Puisque tu y es allée... dis ce qu'on y voit! Qu'as-tu vu?

GENEVIÈVE, *d'une voix basse, égale et lointaine.* — C'est impossible à dire.

DELLIA. — Tu te le rappelles?

GENEVIÈVE, *ouvrant les bras, et puis se cachant le visage de ses deux mains.* — Ah! Seigneur! Oses-tu le demander? Le ciel ne s'oublie pas.

DELLIA, *pressante.* — Alors? Ne dis pas tout, si tu veux, pour commencer. Mais dis-nous un peu. Une phrase, un mot... qui nous laisse entrevoir... Donne-nous une idée. Fais cela pour nous. Je t'en prie. Essaye.

PREMIÈRE JEUNE FILLE. — Nous te supplions!

DEUXIÈME JEUNE FILLE. — Oui. Ne garde pas le ciel pour toi toute seule.

GENEVIÈVE, *plaintive.* — Oh! ma marraine! mes sœurs! vous tous, mes amis! que vous me rendez malheureuse! Je voudrais vous contenter... Je ne le peux pas, comprenez-vous? Pardonnez-le-moi.

DELLIA. — Non. Nous ne le comprenons pas. Pourquoi ne peux-tu pas? Qui t'en empêche?

GENEVIÈVE, *brusquement.* — Dieu.

DELLIA. — Dieu? Dieu t'a défendu de parler? Tu l'as vu?

GENEVIÈVE. — Pauvre marraine! Tu es folle!

LE PRÊTRE, *à Dellia.* — Est-ce qu'on voit Dieu? Réfléchissez.

GENEVIÈVE. — Même au ciel... combien de ceux qui l'habitent depuis des siècles et des siècles ne L'ont encore jamais vu, ni ne Le verront peut-être jamais! Les anges et les saints seulement Le voient toujours... les autres élus, — et pas tous — quelquefois, de loin en loin, l'espace d'un éclair entre deux éternités... Non, je n'ai pas vu Dieu pendant qu'il me voyait.

DELLIA. — Qui t'a défendu alors de parler?

GENEVIÈVE. — Celui qui me dirige, mon ange.

DELLIA. — Il t'accompagnait?

GENEVIÈVE. — Nous ne nous quittons pas. En cet instant, il est là, près de moi. *(Elle étend la main.)* Je peux toucher les fortes plumes arrondies qui font de son aile une épaule, et m'appuyer dessus. *(Elle s'arrête, comme si elle écoutait l'ange.)* Et même, attendez! Voici qu'il a pitié de vous! de moi! de vos saintes curiosités! et qu'il me permet, tout à coup, de rompre le silence auquel il m'obligeait.

DELLIA. — Comment l'entends-tu? Nous n'entendons rien, nous.

GENEVIÈVE. — Il s'exprime avec ses yeux. Il a la voix dans le regard. Écoutez-moi donc.

DELLIA, *ardente.* — Écoutons!

(Ils se rapprochent tous encore.)

GENEVIÈVE. — Mon Dieu! Qu'est-ce que j'entreprends? Par où commencer? Mon ange, aide-moi! car sans toi je ne pourrai pas.

VOIX NOMBREUSES. — Mais si! Mais si! Tu le pourras! Va! Va!

GENEVIÈVE. — J'ai d'abord été ravie dans un tourbillon de rapidité, de fraîcheur, d'harmonie, de parfums... J'étais emportée et je m'emportais. Les deux se confondaient en moi. J'étais la feuille et le vent. Je fendais des mondes, et je volais vers un but, pressenti, qui m'arrachait vers lui, qui m'aspirait... Je ne pensais pas, et pourtant, *je savais*. Je n'avais pas peur. J'étais la Tranquillité. Je connaissais où j'allais, que c'était au ciel, pas ailleurs. Et j'y fus soudain, sans être étonnée. Je ne m'arrêtai pas en y arrivant. Je continuais malgré moi ma course vertigineuse et cependant réglée qui me roulait dans la joie... Mais elle différait de celle du premier trajet. Dans celui-là, je n'avais rien vu. Je n'étais qu'un atome englouti par l'espace... A présent, JE VOYAIS. Je me rendais compte. Le

ciel était partout. Ça n'était plus que lui, tout en haut, tout autour, tout au loin, tout en bas... Il y régnait une lumière indéfinissable, éblouissante de pureté, une lumière qui vous lavait, vous essuyait, vous caressait et vous désaltérait... et répandue également jusqu'aux confins des horizons... qui n'en étaient pas, qui ne finissaient pas, ne bornaient pas, mais se déroulaient et se reculaient, toujours plus profonds, plus nouveaux, quand je tâchais, par l'œil ou la pensée, de forcer leurs limites... Et cette clarté semblait tissée à la fois de celles du jour et de la nuit, mêlées et réconciliées... Les deux bleus, de l'un et de l'autre, étaient fondus et mélangés en une transparence d'aurore et de couchant. On y voyait en même temps, sans qu'elle en fût détruite, éclater le soleil et bouillonner les astres. La lune était comme un cirque où seraient invités, sur un sable d'argent, les martyrs des Arènes ; et bien plus grosses qu'ici-bas, les étoiles flambaient ainsi que d'énormes feux soufflés par des sarbacanes. Elles ne m'offraient plus, comme aux heures où je les questionnais, tête renversée, du côté de la terre, une multitude inconcevable... une dispersion prodigieuse de flambeaux... devant lesquels je m'embrouillais, opprimée, anéantie... Maintenant, je n'étais touchée que par la grandeur et l'harmonie de leur ordonnance, l'esprit de leur rayonnement. De la plus petite, immense déjà... jusqu'à celles qui débordaient aux parois de la voûte, les constellations avançaient leur figure, expressive et parlante, et chacune s'imposait... se déchiffrait du premier coup, aussi lisible qu'une vérité, qu'un Commandement de Dieu. Sans que rien ne fût modifié dans leur éternelle disposition et qu'elles n'eussent changé ni de forme ni de place... elles étaient pourtant devenues faciles. Plus de confusion dans l'entassement de leurs mondes ! Plus le moindre embarras dans l'étroitesse de ma solitude ! Je les voyais toutes, ces étoiles, comme une par une... J'aurais pu les compter... Mes regards et mon intelligence atteignaient enfin leurs désirs. Plus d'obstacle ! Plus de rideau ! Plus de secrets ! Plus de refus ! Plus d'ombre ! Plus de trouble !

Un allégement ! Une découverte ! Un transport ! Une exaltation ! Bien être en Jésus ! ...La Certitude. J'étais libérée de tout lien, de toute entrave, du sol et des hommes ! Évadée de mon corps je possédais librement l'infini... Ah ! que j'étais heureuse ! Et j'allais, planant !... Immobile ou enlevée je m'élançais toujours ! Ma vue pénétrait la distance ; mon esprit embrassait le nombre. Tout s'ouvrait. Je comprenais que j'étais par faveur introduite et poussée, pendant l'éternité d'une minute, dans le royaume des Élus.

Dellia. — Est-ce que tu les voyais?

Geneviève. — Les Élus? Oui... eux, je les voyais.

Dellia. — Quelle forme ont-ils?

Geneviève. — Je n'en sais rien.

Dellia. — Tu les as vus, pourtant?

Geneviève. — Sans les discerner. Je les reconnaissais. J'étais sûre que c'était eux. Mais je ne pourrais pas vous dire comment ils sont faits. J'admirais leurs troupes remuées d'une limpide ivresse et dont les énormes mouvements ne rompaient pas le calme et la béatitude ; je voyais leurs cortèges et leurs étapes, leurs pas errants, leurs douces petites promenades... et puis, leurs soudains départs pour des points ignorés, pour de prodigieux sommets... et puis leurs lents retours chargés de souvenirs, leurs suaves fatigues, leurs cénacles en rond et leurs repos agenouillés... C'était seulement des âmes que je voyais. Sans doute elles m'étaient rendues perceptibles... mais les âmes ne sont point des corps, je ne peux donc vous les décrire. Imaginez, par milliers et milliers, sans interruption, des passages... rapides et surprenants... d'on ne savait quoi... des oiseaux? des pierres? des flèches? des nuées? Mystère ! ...et des sifflements de vols, des croisements vertigineux... qui ne me laissaient le temps de les sentir qu'après qu'ils avaient disparu... Et cependant, du fond de ce sublime va-et-vient, des images, çà et là, se détachaient et me frappaient comme si par moments Dieu

consentait à m'indiquer le sens de ses écrasantes merveilles !... Et il me les traduisait avec un éclat où resplendissait sa bonté. Parfois, dans leur course maîtrisée, ces âmes nébuleuses me laissaient voir exprès... en glissant près de moi, un œil ouvert et rayonnant d'ivresse, qui me fixait entre deux ailes de colombe... Ou bien c'était des mains... Ah ! ces mains !

DELLIA. — Des mains?

GENEVIÈVE. — Oui... Des mains d'hommes, de femmes, d'enfants... des mains éthérées qui passaient, qui coulaient... qui tournaient comme une épave au fil de l'eau... des mains jointes dans tous les gestes de la prière, calmes ou suppliantes, serrées ou relâchées, tendues ou à l'abandon, toutes ayant imploré, toutes ayant obtenu... des mains grandes ouvertes comme si elles répandaient des bienfaits, des aumônes, ou alors fermées parce qu'elles tenaient avec soin quelque chose.

DELLIA. — Quoi donc? Que tenaient-elles?

GENEVIÈVE. — Les unes... un morceau de pain sec... les autres un verre d'eau, celles-ci un linge blanc, un fagot de bois mort, un fruit mûr, trois épis de blé, ou bien un cierge, une croix... des parfums qui fumaient sans jamais se dissiper... une bourse dont l'or en s'échappant rutilait comme une comète... Et je voyais aussi s'élever jusqu'à moi, pareilles à des jets de feu, toutes les oraisons et les demandes des hommes... et descendre en même temps la pluie des grâces qui leur répondaient... J'assistais au voyage, incessant et régulier, des anges porteurs d'âmes qui, tour à tour, les apportent sur terre aux lèvres avides des nouveau-nés et les remportent de la bouche béante des morts pour les jeter en tas sur les marches du ciel... Je voyais distinctement se nouer et se tendre, de ce monde-ci à l'autre, la chaîne immense des Pouvoirs dont le premier anneau remonte et se suspend, dans les gouffres de l'altitude, au cœur même du Seigneur et dont le dernier anneau se trouve ici-bas rivé dans la droite de chaque

ange gardien... Je comprenais ainsi que j'étais bien réellement au séjour des Élus.

DELLIA. — Et le Purgatoire?

LE PRÊTRE. — Et l'Enfer?

DELLIA. — Les as-tu vus?

GENEVIÈVE. — Non. Mais j'ai vu pire qu'eux.

DELLIA. — Pire que l'Enfer?

LE PRÊTRE. — Cela ne se peut pas.

GENEVIÈVE. — Ou du moins, aussi terrible.

DELLIA. — Qu'est-ce que c'était donc?

GENEVIÈVE. — C'était NOUS. Les profondeurs, qui s'étendaient tout en bas sous mes pieds, se sont trouées brusquement, et par ces déchirures j'ai vu... j'ai reconnu la Terre... la pauvre et affreuse terre !

DELLIA. — Pourquoi pauvre? pourquoi affreuse?

LE BOITEUX, *à Dellia*. — Parce qu'on y souffre !

LE PRÊTRE. — Sans doute. Il le faut ! C'est la Terre

DELLIA. — Mais on y a aussi des joies.

LE BOITEUX. — Si peu !

DELLIA, *à Geneviève*. — Enfin, dis en quoi c'était effrayant?

GENEVIÈVE, *avec une expression d'épouvante accablée*. — Je ne peux pas ! Personne ne pourrait ! Si vous saviez ! Si l'on savait ce que je sais !

DELLIA. — Apprends-nous-le.

GENEVIÈVE. — Je ne peux pas. C'est tellement abominable que le fait même de l'avoir vu ne permet pas de l'exprimer. C'est un spectacle d'horreur, qui, entré en moi, ne pourra jamais en sortir... Quand j'y pense, il me semble que mes os fondent et que mon sang se pétrifie. Mon cœur devient comme du bois qui brûle et les mots gèlent sur ma langue. Aussi, je vous en prie... n'essayez

pas... ne me tourmentez plus. Laissez-moi frémir... et gémir... dans la prison de mon silence où tout me paralyse...

DELLIA. — Tu pleures?

LA VIEILLE VOISINE. — Elle pleure, à présent !

PREMIÈRE JEUNE FILLE, *à Geneviève.* — Ne pleure pas, Geneviève.

DEUXIÈME JEUNE FILLE, *idem.* — Sèche tes yeux.

DELLIA. — Oui, mon enfant ! Tu nous désoles ! Tu as fait un mauvais rêve, voilà tout !

GENEVIÈVE. — Ça n'était pas un rêve. J'ai vu la vérité.

PREMIÈRE JEUNE FILLE. — Elle pleure plus fort.

DELLIA, *à Geneviève qu'elle presse dans ses bras.* — Calme-toi. Nous t'en conjurons. Ne dis rien si tu veux. Mais cesse de pleurer ! Pour l'amour de Dieu ! Nous ne pouvons pas te voir secouée ainsi. Ton visage est une fontaine. Tes voiles sont trempés... Regarde... Tes larmes coulent partout... elles percent tes vêtements...

LE BOITEUX. — On les entend tomber par terre.

L'HOMME AUX BRAS CROISÉS. — Elles font déjà une mare.

DELLIA. — Retiens-les, mon enfant chérie. Tu t'épuises. Ta léthargie va te reprendre.

GENEVIÈVE. — Oh ! non ! Ce que j'ai vu ne se voit qu'une fois !

DELLIA. — Écoute. Je ne voudrais pas t'obséder. Mais pourtant, moi, je suis sûre que si tu te décidais à nous révéler...

GENEVIÈVE, *se tordant les bras.* — Ah ! encore !

DELLIA. — ... tu serais soulagée. Tu respirerais.

GENEVIÈVE. — J'étouffe. Vous me tuez !

LE MÉDECIN, *à Dellia.* — N'insistez pas.

LE PRÊTRE, *à Dellia.* — Laissez-lui son secret.

LE BOUCHER, *grognon.* — C'est ennuyeux tout de même d'avoir tant fait que d'être intrigué par quelqu'un qui revient du ciel — ça n'est pas courant ! — et puis de ne rien savoir, d'être réduit à se contenter de mots vagues qui suffisent pour donner de l'inquiétude sans qu'on soit vraiment fixé... C'est trop ou pas assez.

VOIX DIVERSES. — Il a raison ! Ça trouble ! On est curieux.

LE BOUCHER. — Sois gentille pour nous, Geneviève ! Allons? Fais-toi violence, et cause un peu.

GENEVIÈVE. — Quel tourment !

LE BOUCHER. — Eh bien ! alors, ne raconte rien. Réponds seulement. C'est nous qui allons parler et t'interroger. Tu diras oui, ou non. Cela, tu le peux? C'est facile?

GENEVIÈVE. — Cette cruauté ! Seigneur ! Pourquoi m'avez-vous montré ces terribles choses?

LE BOITEUX. — Pour que tu les dises, tiens ! C'est clair. Autrement, à quoi bon?

LE BOUCHER. — Mais oui. Je commence. De terribles choses... Est-ce si malin à deviner? Il n'y en a pas tant !

GENEVIÈVE. — Malheureux ! Elles sont innombrables, vous m'entendez ! Innombrables... innombrables !

LE BOUCHER, *sceptique.* — En fait de grandes calamités, on ne connaît que la guerre, la peste, et la famine. Trois. Et puis c'est tout. Est-ce ça que tu as vu? Réponds?

GENEVIÈVE, *vaincue.* — Eh bien ! oui. C'est cela.

LE BOUCHER. — Enfin ! A la bonne heure ! Ainsi, tu as vu la guerre? Ici-bas?

GENEVIÈVE. — Oui.

LE BOITEUX. — Et la peste?

GENEVIÈVE. — Aussi.

UN CULTIVATEUR. — Avec la famine?

GENEVIÈVE. — Aussi.

L'HOMME AUX BRAS CROISÉS. — Comment ça se traduisait-il? Par des morts, des morts?...

GENEVIÈVE. — Des champs entiers! des pays... des empires... des mers... des immensités de morts!

L'HOMME AUX BRAS CROISÉS. — Et des morts de ça? de la guerre ? de la peste et de la famine?

GENEVIÈVE. — Et de bien d'autres choses!

LE BOUCHER. — De quoi donc?

GENEVIÈVE. — De toutes les souffrances, de toutes les douleurs, de tous les maux les plus hideux!

LE BOUCHER. — En dehors de ceux que j'ai dits? J'ai beau chercher...

GENEVIÈVE. — Et la torture? Et les supplices? Et les plaies inouïes? Et la foudre? Et le froid? Et le chagrin? Et le feu? L'incendie! Les inondations! Les naufrages! Les tremblements de terre!

DELLIA. — Jésus! Vierge Marie! Tu n'as pas vu tous ces fléaux?

GENEVIÈVE. — Je les ai vus. Je vous le dis. Je les ai vus de ces yeux-là, qui ne peuvent plus se retenir à présent de couler. Comprenez-vous pourquoi je pleure? C'est d'avoir été plongée dans cet océan de larmes! J'ai vu des fleuves de sang jaunâtre qui marchaient tranquilles, pesants, à travers la campagne ravagée où ne restait plus rien, plus une maison, plus un habitant, plus un animal, plus un arbre ni un toit... J'ai vu d'immenses lacs, d'un sang épais et noir, que l'on eût dits en plomb, qu'aucun souffle ne ridait, à la surface desquels montaient et crevaient seulement par milliers des bulles, qui étaient les hoquets et les derniers soupirs des noyés dans leurs profondeurs. Et j'ai vu des étendues de sang bien

plus grandes, sans fin, dont les flots tourmentés alors comme ceux de la mer faisaient des vagues, se brisaient avec fracas et lançaient de l'écume au front des étoiles, mais des vagues rouges, de l'écume rouge... Et j'ai vu des villes, bâties depuis plus de mille ans, qui tombaient, tout d'un coup, comme ces tas de pierres équilibrés par un enfant, qu'on abat du bout du pied... et d'autres qui brûlaient de côté, en long, dans le vent, aussi légères que de la paille ou des chevelures... et d'autres raclées au ras comme la sueur sur la peau avec la strigile et dont pas un vestige ne demeurait sur le sol... que la tache livide de leur emplacement!... J'ai vu des forêts couchées, aplaties comme un linge, des montagnes qui n'étaient faites que des ruines d'un jour, et des gouffres creusés en une nuit que les cadavres versés par torrents ne parvenaient pas à remplir!

VOIX NOMBREUSES. — Ah! ah! ah!

GENEVIÈVE. — J'ai vu des fuites éperdues de foules, des multitudes balayées par l'épouvante, plus nombreuses que les fourmis...

DELLIA. — Des foules qui se sauvaient? qui couraient dans tous les sens? les bras levés?

GENEVIÈVE. — Non!... qui ne couraient plus! qui n'avaient plus la force de marcher, de lever les bras... qui s'affaissaient sur les os mis à nu de leurs genoux et se mêlaient aussitôt à la terre où d'autres foules venaient les piétiner, les tasser... et crouler à leur tour.

VOIX. — Mon Dieu! mon Dieu!

LE BOUCHER. — C'est impossible! Allons? Tu n'as pas vu tout ça? Tu le crois! Tu te l'imagines?

GENEVIÈVE. — Je l'ai vu! Sur votre âme à tous, sur la mienne, je le jure! J'ai vu cela! J'ai vu des combats insensés, atroces, gigantesques... des ruées d'hommes et de peuples entiers se mordant, se frappant, se perçant de coups, s'étouffant, se broyant, s'égorgeant dans des rages de bêtes fauves, se reprenant toujours, ne se lâchant

jamais, s'exterminant jusque dans l'agonie... J'ai vu des cités qui avaient des tours, des palais, des temples, des capitoles, fondre et s'évaporer comme une goutte d'eau... et des empires mis à sac, supprimés... le temps que je respirais !

VOIX NOMBREUSES. — Ah ! Seigneur ! Quelle colère ! Qu'est-ce que ça veut dire?

GENEVIÈVE. — ... J'ai vu des vieillards, des femmes, des jeunes filles qu'on traînait par la bride, en esclavage, dans les chemins de l'exil aux cailloux tranchants qui fendent les talons comme un couteau les fruits...

VOIX. — Saints du ciel ! Bonté divine ! Ça n'est donc pas fini?

GENEVIÈVE. — ... J'ai vu des mères qui emportaient précieusement sous la pluie leur petit enfant nu, mort, sans tête... ou les mains coupées...

VOIX. — Oh ! — Hou ! Tais-toi ! — Pas cela !

GENEVIÈVE. — Je l'ai vu ! C'était ainsi. J'ai vu, par centaines de mille, des jeunes gens qui criaient : « Je meurs ! Je meurs ! » en plein soleil, ou en s'enfonçant dans la boue qu'ils étaient forcés d'avaler...

VOIX. — Dieu du Calvaire ! Par centaines de mille !

GENEVIÈVE. — Bien plus encore ! Et j'ai vu, sous toutes les formes, les plus terribles, les plus inconnues... jaillir, bouillonner, tomber, se multiplier le feu ! Le feu des feux ! Celui du ciel, dérobé par le genre humain et appliqué par lui contre lui-même ! Le feu régnait ! C'était le tyran. Des tubes de fer, de la grandeur et de la grosseur des colonnes Trajanes, l'envoyaient à des distances fabuleuses où n'atteignent pas le regard et la voix... pas même la pensée ! Enfermé dans des urnes de métal qui se brisaient dans l'air ou en heurtant le sol, il cassait tout et brûlait tout sur son passage ! Rien ne lui résistait. Rien ne pouvait l'éteindre. L'eau le rallumait. Quand il ne tuait pas l'homme, il l'abîmait, le rongeait, et lui infligeait

les blessures les plus horribles... et il n'y avait pas de remparts, pas de rocs, pas de boucliers ni d'armures, pas de cavernes ni de souterrains capables de l'arrêter, ou permettant qu'on y échappe !...

UNE FEMME. — Épouvantable !

GENEVIÈVE. — Et tout cela s'accomplissait dans un bruit d'airain tellement fort et si cruel, qu'il surpassait tous les fracas ! Le tonnerre, à côté, fait l'effet d'un soupir. Ce bruit féroce allait, au delà de mes oreilles rompues, écraser mon esprit. Je ne m'entendais plus penser. J'étais comme le clou qu'assomme le marteau.

UNE VIEILLE, *se bouchant les oreilles.* — Ah ! Tu me fais du mal !

GENEVIÈVE. — Et je voyais, en même temps, se commettre et se répéter tous les crimes, tous les genres de meurtres et d'abominations, tous les plus ignobles forfaits... Je découvrais la haine et le vice, et tous les péchés de la terre... Impuissante, sourde et muette, je dévorais ce spectacle hideux, l'âme abattue, salie, terrifiée, en n'étant plus qu'un cri d'horreur... qui ne pouvait pas sortir. Et puis,... Dieu prit pitié de moi... et me renvoya. Mais je me rappelle !

LE BOUCHER. — Oublie ! Oublie !

DELLIA. — La vie est là.

GENEVIÈVE. — Mais quelle vie ! Celle que j'ai vue? que l'on m'a montrée à l'avance? Comment vivre tranquille à présent que je sais tout ce qui nous attend?

LE BOITEUX. — Pas nous ! Nos descendants. Nos arrière-petits-fils.

L'HOMME AUX BRAS CROISÉS. — Ils s'arrangeront !

LE BOUCHER. — Tu l'as dit. C'était loin, très loin, dans l'avenir, que Dieu t'a fait plonger !

GENEVIÈVE. — C'était tout près aussi. Avant plus tard, j'ai vu demain.

LE BOUCHER. — Oui. Mais ailleurs?

GENEVIÈVE. — Ici.

LE CULTIVATEUR. — Chez nous? En Gaule?

GENEVIÈVE. — En Gaule. « A Lutèce. » Chez toi, chez moi. J'ai vu notre ville courbée sous la rafale des Barbares.

LE CULTIVATEUR. — De notre vivant?

GENEVIÈVE. — Mais oui. Je vous ai tous vus, en personne, criant, gesticulant, traînant vos enfants et cachant vos biens, implorant le ciel, pleurant, embrassant la terre et vous déchirant la poitrine...

VOIX. — Assez ! Assez ! Arrête-toi !

GENEVIÈVE. — Trop tard ! Vous l'avez voulu. J'ai vu vos peurs, votre courage, vos lâchetés *(Rumeurs.)*, vos sacrifices, vos désespoirs et votre résistance...

LE BOITEUX. — Es-tu bien sûre que c'était nous?

GENEVIÈVE. — J'en suis sûre !

VOIX. — Comment ! Encore nous ! Toujours nous ! Pourquoi nous? — Après tant d'invasions ! — Tant de malheurs ! — Nous avons déjà payé ! — Impossible ! — Folie !

GENEVIÈVE. — M'avez-vous demandé...? Je dis ce que j'ai vu. Et aussi, écoutez cela : Une Lutèce immense... plus étendue que Rome et qu'une province... et sur laquelle des aigles de fer... grands comme des trirèmes... lançaient en volant l'éclair et la foudre !

VOIX. — Oh !

LA VIEILLE VOISINE. — Oui. Mais cela, c'était plus tard? Après nous, dans longtemps?

GENEVIÈVE. — C'est vrai.

LA VIEILLE VOISINE, *rassurée*. — Ah !

GENEVIÈVE. — Mais je l'ai vu quand même, comme si c'était ce soir.

LE BOUCHER. — Peu importe ! C'est loin ! Le fond des âges... ça nous est égal... Nous n'y serons plus. A chacun son lot ! Mais pour aujourd'hui, pour demain, dis que tu t'es trompée, que nous vivrons en paix?

GENEVIÈVE. — Vous n'aurez pas la paix ! Insensés ! J'ai vu pire encore !... J'ai vu ceux d'entre vous... qui mouraient, et qui sont ici, dans cette chambre, en ce moment, et me regardent...

VOIX. — Ah ! Lesquels? — Dis-le? — Oui ! — Non ! — Si ! — Nomme-les !

L'HOMME AUX BRAS CROISÉS. — Oui. Qui est mort, hein? Est-ce moi? *(Désignant le boiteux.)* Plutôt lui? Parle? Allons?

PROREUS, *à Geneviève.* — Non. Ne les nomme pas.

GENEVIÈVE. — ... et j'ai vu ceux qui réchappaient.

VOIX. — Moi? — Moi? — Moi? — Moi? — Ah ! réponds ! — Préviens-nous ! Rassure-nous !

GENEVIÈVE. — Je ne dirai plus rien.

LE BOUCHER, *rude.* — Tais-toi donc, en ce cas. Tu n'aurais pas dû nous troubler avec les fumées de tes songes.

UNE FEMME. — Mais oui. Nous étions heureux.

GENEVIÈVE. — Je ne voulais pas. Dieu m'en est témoin. Vous m'avez forcée, brisée... J'ai fini. Laissez-moi pleurer, sur moi, sur vous, sur tous les hommes...

LE BOITEUX. — Pleure sur toi seule !

DELLIA. — Mais non. Pourquoi pleurer?

GENEVIÈVE. — Parce qu'il le faut ! et que je le dois ! et qu'il y a de quoi sangloter pendant mille et mille ans ! Aussi, les pleurs, c'est maintenant tout mon langage et ma pensée, mon seul travail et mon envie... Je ne respire plus qu'en les répandant... Ils sont ma nourriture et leur sel apaise ma soif... Enfin, je n'espère plus qu'en eux !

LE BOUCHER. — Qu'espères-tu?

GENEVIÈVE. — Vous sauver.

LE BOUCHER. — Par les larmes?

GENEVIÈVE. — Par elles. Détourner de vous tous ces maux!

LE BOUCHER, *troublé*. — Oh! Geneviève!

GENEVIÈVE. — ... ou du moins les atténuer... et, si Dieu ne le permet pas, obtenir alors, par mes pleurs, qu'il vous procure le courage et la foi pour les supporter.

VOIX. — Vraiment? — Toi? — Tu veux cela? — Que tu es bonne! — Oh! notre amie!

GENEVIÈVE. — Je le veux.

UNE FEMME. — Mais hélas! Tu ne le pourras pas!

GENEVIÈVE. — Pourquoi donc?

LE BOUCHER. — Puisque tu as vu ces terribles choses dans l'avenir, c'est qu'elles doivent arriver? Qu'elles sont inévitables?

LE CULTIVATEUR. — Du moment que Dieu les a écrites?

GENEVIÈVE. — S'il a écrit, c'est qu'il peut effacer! *(Murmures de doute et d'incrédulité.)*

LE PRÊTRE, *avec force, imposant silence*. — Écoutez-la! Écoutez-la! Sa parole est de la lumière!

GENEVIÈVE. — ... Et puis, ce Dieu de justice, mais de sagesse aussi, de bonté, de raison... pourquoi m'aurait-il montré tous ces malheurs si c'était inutile, si rien ne pouvait les conjurer? Pourquoi m'eût-il fait cette grâce? Quel en est le sens, le secret, le but mystérieux? J'ai cherché. J'ai trouvé : JE SUIS CHARGÉE DE DÉSARMER LA COLÈRE DIVINE. Voilà ma mission. Je vais tâcher de la remplir! Ainsi, ne m'empêchez plus de pleurer, de pleurer de douleur, de pitié, d'amour et d'espérance... en attendant l'aurore où ce sera de joie!

VOIX *douces.* — C'est bien. — Nous te laissons.

(Les assistants commencent à s'en aller et la plupart, avant de sortir, disent un mot ou deux, soit en se parlant à eux-mêmes, soit en s'adressant à Geneviève.)

UN HOMME, *à un autre.* — Laissons-la ! Partons !

LA VIEILLE VOISINE. — Pauvre femme !

LE MÉDECIN. — Pauvre enfant ! Elle n'en peut plus !

UN VIEILLARD. — Adieu. Repose-toi.

UNE FEMME. — Merci.

PREMIÈRE JEUNE FILLE. — Sois bénie, ma sœur, toi qui as vu l'au-delà !

DEUXIÈME JEUNE FILLE. — Toi qui le sais !

UNE AUTRE FEMME. — Toi qui souffres tant !

UNE AUTRE. — Toi qui gémis pour nous !

LE PRÊTRE, *à son tour, passant près d'elle.* — Toi qui reviens des cieux !

LE BOITEUX. — Toi qui nous sauveras, n'est-ce pas? Tu l'as promis?

GENEVIÈVE. — ... promis d'essayer ! Allez ! Et priez aussi, vous. Pleurez aussi !

LE BOITEUX, *près de la porte et se retournant.* — Nous ne savons pas pleurer

GENEVIÈVE. — Apprenez. *(Elle prête soudain l'oreille).* Mais quel est ce bruit? Vous entendez? Cette troupe qui vient... qui s'avance vers la maison... *(Tout le monde écoute. Au boucher.)* Va voir, toi. *(Le boucher sort en hâte.)*

DELLIA, *à Geneviève.* — Que crains-tu?

GENEVIÈVE. — Je ne crains rien. Ce n'est pas pour ici. *(Montrant le boucher qui reparaît.)* Tenez !

LE BOUCHER, *assez ému.* — Par Pavor, dieu de la Peur !

Ce sont des gens, figurez-vous, qui ont ramassé un homme, écrasé à l'instant par un char à bœufs, au coin de la via Placida. Il a été tué sur le coup. J'ai vu son visage.

GENEVIÈVE. — Et quel homme est-ce? Allons, dis-le!

LE BOUCHER, *sérieux.* — C'est l'inspecteur des morts.

(Grand saisissement dans l'assistance.)

GENEVIÈVE. — Oui. *(Puis, se dépouillant du drap qui l'enveloppe.)* Otez-moi vite mon linceul, et portez-le-lui. Vous en envelopperez son corps, pieusement, comme pour moi.

(Les deux jeunes filles ont achevé de débarrasser Geneviève du drap que le prêtre emporte aussitôt, suivi de tous ceux qui remplissaient la chambre.)

IX

LE CORPS ENCHASSÉ

Les bras en croix, Geneviève est tout du long couchée sur la figure dans sa cellule de pierre. Elle prie à voix haute contre le carrelage.

GENEVIÈVE. — ...Seigneur, voilà dix ans que vous m'avez ravie aux Cieux et que vous m'avez permis de jeter un regard sur le séjour de vos Élus. Depuis ce moment, je m'ennuie. Je me meurs de vivre. C'est ailleurs, c'est en haut, chez Vous, qu'est l'existence. Ici, j'étouffe et je suis littéralement enterrée. Déterrez-moi, mon Dieu ! Pensez à moi ! Puisque vous me manquez par-dessus tout, soyez assez indulgent, assez bon pour que moi, quoique si humble et si petite, je vous manque un peu, et rappelez votre enfant. Ramenez-moi dans votre cœur d'où vous m'avez tirée. Ayez pitié de mon impatience. Afin d'abréger mon supplice augmentez ma faiblesse... Abattez ce corps abhorré qui m'emprisonne et me retient, qui me sépare de vos bras. Je déteste ce corps. Je lui résiste et je le méprise, je le repousse et le maudis. Je tâche en vain

de l'oublier, de m'en passer, de le réduire... il se cramponne, il ne me lâche pas. Plus je le prive, plus il devient lourd. Il est méchant. Je le traîne et il me fatigue. Il m'envahit quand je le chasse et me poursuit quand je le fuis. Je voudrais ne m'en servir que pour l'exterminer. Je voudrais ne l'employer qu'à me fournir les moyens de le perdre. Quand il me fait marcher, je regrette que ce ne soit pas pour le fouler aux pieds... Quand je le condamne à courir, je voudrais le faire tomber et qu'il se brisât... quand il m'oblige à dormir, je lui cède avec l'espoir qu'il ne se réveillera pas... Quand il me demande à manger, je lui refuse en m'imaginant que je vais l'épuiser, que j'en aurai raison... Mais il est le plus fort. Famélique, abattu, débile et flagellé... il dure quand même, il a l'air immortel,... et c'est mon âme qui, par instants, semble fléchir et près de succomber sous le poids de ce tyran auquel tout l'asservit. Puisque je vois bien décidément, Seigneur, qu'il n'y a que vous qui, me l'ayant donné, puissiez me l'ôter, ah ! reprenez-le, tout de suite ! Reprenez-le, je vous en prie ! Et toi, Proxime ! mon ange !... en attendant que Dieu me délivre de mon fardeau, aide-moi à le porter ! Tu m'entends?

PROXIME. — Je suis là. Je t entends. Je te vois. Mais que demandes-tu? Change de prière. Sois juste pour ton corps. Tu ne l'as pas compris. Du moment qu'il est le tien il ne peut pas avoir démérité. Pourquoi le mépriser, le rudoyer et le maudire? Pourquoi lui faire du mal quand il ne t'en a pas fait? Il n'est pas à toi, mais à Dieu... C'est Lui qui l'a formé... tu lui dois l'entretien, le respect et même un peu d'amour... tant qu'il se conduit en bon serviteur. On ne te l'a pas donné, mais prêté seulement ; il faudra le rendre intact. Il n'est pas ton ennemi, mais ton ami fidèle, un compagnon sacré !

GENEVIÈVE, *impitoyable*. — Il n'est pas mon ami !... puisqu'il me tient captive, et qu'il me retarde !

PROXIME. — Il est ton ami, malgré toi ! Il te met en avance.

GENEVIÈVE. — Il me désobéit !

PROXIME. — C'est qu'il a d'autres ordres.

GENEVIÈVE. — Quand je veux mourir, il ne le veut pas. Lui seul m'en empêche.

PROXIME. — C'est que tu dois vivre.

GENEVIÈVE. — Ah ! Ciel ! vivre encore?

PROXIME. — Encore.

GENEVIÈVE. — Non, non ! Je mourrai bientôt ! Je le sais... Je le sens... Je ne vivrai pas beaucoup. Je n'en ai plus d'ailleurs la force en aurais-je l'envie... Si Dieu m'a déjà fait un corps tellement mince et fragile... il avait ses raisons. C'était pour m'avertir : « Ne te tourmente pas. Tu ne tiens qu'à un fil... qui sera rompu demain ! »

PROXIME. — Mais tu vois bien que non, puisque le fil résiste.

GENEVIÈVE. — Il cassera. Regarde-le.

PROXIME. — Il est plus solide que tout, aussi solide que le cheveu où pend à ton cou ta médaille, depuis quinze ans, et que rien ne saurait briser. Ta faiblesse était indiquée ; elle exprime un symbole et prouve la vigueur qu'elle a l'air de démentir. Tu vivras.

GENEVIÈVE. — Quoi? Pas de mort?

PROXIME. — Si, mais pas maintenant.

GENEVIÈVE. — Quand donc?

PROXIME. — Plus tard. C'est la récompense. Il faut la gagner.

GENEVIÈVE. — Que dois-je faire alors pour l'obtenir, le plus tôt, le plus vite?

PROXIME. — Laisser ton corps tranquille et vivre jusqu'au bout, dans l'acceptation, de bonne volonté.

GENEVIÈVE, *soupirant*. — Jusqu'au bout... est-ce longtemps?

PROXIME. — Rien n'est long sur la terre.

GENEVIÈVE. — Oui, mais tout le paraît ! Tu me fais peur, mon Ange. Combien de temps vivrai-je? Ah ! si ça n'est pas un secret, dis-le-moi. Dis-le-moi... tout bas.

PROXIME, *qui chuchote.* — Tu vivras près de cent ans.

GENEVIÈVE, *saisie.* — Cent ans? cent ans ! Oh ! ma pauvre âme, tu entends? Cent ans sur terre ! *(Se frappant la poitrine.)* Dans ce sac ! en cette compagnie !

PROXIME. — Un corps n'est pas toujours un sac. Il peut être un tabernacle. Et puis, je ne t'ai pas dit cent ans. Près de cent ans.

GENEVIÈVE. — Moi qui rêvais de mourir jeune ! en fleur encore ! dans la blancheur !

PROXIME. — Tu mourras très âgée, mais sans être vieille. Ton esprit sera toujours frais...

GENEVIÈVE. — Dans un corps défraîchi.

PROXIME. — Ton corps lui-même, aux orages du temps, ne se flétrira pas. Il changera, mais sans se corrompre et se dégrader.

GENEVIÈVE, *protestant.* — Mais non ! Pourquoi cette exception? ce privilège dont il n'est pas digne? que Dieu l'en préserve ! Ah ! surtout ! Si je dois être encombrée de jours, atteindre au terme extrême de la vie... pas de traitement de faveur ! Qu'il me soit au contraire accordé, par grâce, de vieillir comme tout le monde, plus durement que tout le monde ! Je veux être courbée, ridée, perdre mes dents, compter mes os et découvrir toutes mes veines... Je veux que mes cheveux blanchissent.

PROXIME. — Ils te feront un grand manteau de neige !

GENEVIÈVE. — ...que ma vue se trouble, et s'éteigne.

PROXIME. — Tu verras clair, jusqu'au fond des âmes.

GENEVIÈVE. — Je veux que ma voix se casse.

PROXIME. — Elle ordonnera, et rassurera.

GENEVIÈVE. — ...Je veux frissonner, grelotter sous les glaces du temps.

PROXIME. — Tu demeureras lumineuse et brûlante comme une flamme !

GENEVIÈVE. — Je veux que ma main tremble, desséchée, en serrant un bâton.

PROXIME. — Elle filera toujours la laine et distribuera le pain. Elle lavera toujours les pieds du pauvre et caressera l'agneau blessé. Droite comme un sceptre, elle bénira. Douce comme un baume, elle guérira. Dépliant la toile ouvrant le missel, roulant un parchemin... pieuse et ménagère, active, humble, forte, et savante, elle tiendra ferme les clefs, elle portera un cierge et brandira une épée.

GENEVIÈVE, *étonnée*. — Une épée?

PROXIME. — Nonagénaire elle écrira lisiblement sur le livre des rois.

GENEVIÈVE, *stupéfaite*. — Des rois? Lesquels? Que veux-tu dire? Je n'en connais pas.

PROXIME. — Ils voudront te connaître.

GENEVIÈVE. — Moi? Geneviève? Et je leur parlerai?

PROXIME. — Souvent.

GENEVIÈVE. — Pourquoi?

PROXIME. — Pour qu'ils t'écoutent. Ne m'interroge plus. Attends de savoir avant de juger ; et dès à présent, ménage ton corps. Nourris-le. Soutiens-le pour qu'il te soutienne. Tu vas avoir besoin de lui...

GENEVIÈVE. — Dans les prières où je l'incline?

PROXIME. — Dans les combats où tu dois le lancer ! Dans la fatigue, dans les veilles, dans ta cellule et dans les assemblées, sur les remparts, dans les bateaux, sous le toit de chaume et dans les palais, à l'église, au marché, sur les champs de bataille... partout, le jour, la nuit, et pendant des années, il va falloir qu'il donne ! Il aura beau-

coup à faire. Ainsi, traite-le mieux et ne crains pas de le considérer, car ce corps dont tu médis, que tu tiens pour abject, il sera honoré, glorifié...

GENEVIÈVE. — Lui? Quelle horreur! Et quand cela? De mon vivant?

PROXIME. — De ton vivant, après ta mort, toujours!

GENEVIÈVE. — Oh! Mais comment? Pourquoi? Honoré... Mais par qui?

PROXIME. — Par tous les hommes de bien, d'espérance et de foi.

GENEVIÈVE, *accablée*. — C'est quelque chose... d'incroyable. Cet opprobre! Ce limon! Et, Dieu le permettra?

PROXIME. — Il le voudra. Il l'a voulu. C'est fait. Apprends-le donc et ne résiste plus. Tu n'empêcheras rien. Après que ce corps invincible et resté virginal, arrivé tout au bout de sa longue carrière, t'aura loyalement servie, et qu'ayant prodigué l'aumône et le miracle, épuisé de vertu, aimé, béni de tous, vénéré, populaire, il atteindra la porte du repos... à peine touché de la mort il échappera, par prodige, à sa putréfaction. Tout de suite il exhalera le parfum du lis et répandra une huile sainte. Au lieu des vers, on verra, sur les deux roses de ses joues, se masser les abeilles.

GENEVIÈVE. — Quoi? Je ne pourrirai pas? ainsi que mon père et ma mère? ou que les plus grands du monde?

PROXIME, *poursuivant*. — ...Il sera aussitôt, tiède encore, entouré de bandelettes de lin, de toile d'or et d'argent.

GENEVIÈVE. — De la toile d'or! Pour ça!

PROXIME. — Dans une fiole lacrymatoire on recueillera les dernières larmes pendues à la pointe de tes cils — les dernières larmes de ta vie — car morte tu continueras certains jours de pleurer.

GENEVIÈVE. — Tant mieux! J'en suis bien heureuse.

PROXIME. — Un baudrier de vélin croisé sur ta poitrine attestera : *Hic jacet humanum corpus Genovefæ.*

GENEVIÈVE. — *Humanum! humanum!...* Alors, pourquoi ces vains honneurs?

PROXIME. — ...Une fois couché dans le cercueil, ton corps sera déposé dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul.

GENEVIÈVE. — A l'église? Dans une église! Oh! que bonheur! Une église!

PROXIME. — Tu vois?... Tu ne te défends plus.

GENEVIÈVE. — Mais qu'est-ce que c'est que cette église? Elle n'existe pas.

PROXIME. — Elle existera. C'est toi qui la feras bâtir.

GENEVIÈVE, *réfléchie.* — Ah? Et pourquoi m'y mettra-t-on?

PROXIME. — Sur ton propre désir.

GENEVIÈVE. — A moi?

PROXIME. — A toi... d'être enterrée dans la crypte, au-dessous du tombeau du roi.

GENEVIÈVE, *confondue.* — Encore? C'est comme l'église... Quel est ce roi? Où est-il?

PROXIME. — Attends qu'il règne. Il régnera.

GENEVIÈVE. — Mais, pour être à cette place, à côté du roi... je ne serai pourtant pas reine?

PROXIME. — Tu seras davantage.

GENEVIÈVE. — Arrête! Ne va pas plus loin! Tu m'épouvantes! Je ne veux pas savoir la suite.

PROXIME. — Il faut que tu la saches. Tes obsèques seront célébrées par un peuple en affliction...

GENEVIÈVE. — Un peuple! Moi!

PROXIME. — Toi-même! enfant du peuple! A la voûte

de ton sépulcre, une lampe, à perpétuité, brillera comme une prunelle et brûlera comme un charbon.

GENEVIÈVE. — A perpétuité?...

PROXIME. — L'oasis de ta sépulture attirera les pèlerins de tous les points perdus de l'univers, et les faveurs du Ciel y descendront en avalanche... Tu ne seras pas morte aux yeux de ceux qui passeront la mer et traverseront les déserts pour venir te supplier. La ville que tu habitais, que tu auras illustrée, défendue, et sauvée...

GENEVIÈVE. — Sauvée? Sauvée de quoi?

PROXIME. — Attends que tu la sauves... Cette ville grandira, prospérera dans le cours des siècles sans fin, sous ta protection... Et chaque fois qu'elle sera en danger, tu continueras, défunte, immobile, inanimée, de veiller sur elle et de la préserver, comme tu faisais vivante...

GENEVIÈVE. — Mon Dieu! Mon Dieu!

PROXIME. — Et cette ville deviendra, grâce à toi, la capitale du monde.

GENEVIÈVE. — Au-dessus de Rome?

PROXIME. — A côté. Ton corps ne s'en tiendra pas là. On voudra de plus près l'approcher, le toucher, le prier.

GENEVIÈVE, *suffoquée*. — Oh! Prier mon corps! Y penses-tu? Mon corps!

PROXIME. — Parce qu'il aura contenu ton âme. Six vingt ans après ton décès, on le remontera donc des ténèbres de la crypte à la clarté du vitrail pour l'exposer...

GENEVIÈVE, *haletante*. — Comment? A découvert?

PROXIME, *simplement*. — Dans une châsse.

GENEVIÈVE. — Une châsse? Mais alors? comme pour... je n'ose le dire... et je m'accuse d'y songer...

PROXIME. — Dis-le, sans t'excuser. Comme pour des reliques.

GENEVIÈVE. — Oh! mon Dieu! Rendez-moi sourde à

l'instant ! Ne tolérez pas que j'entende des mots pareils ! même dits par l'ange !... des mots qui donnent le vertige et qui vont me faire pécher.

PROXIME. — Je t'absous en les prononçant. Ne crains rien de l'orgueil. Ton humilité le domine. Cette châsse, où tu giseras, c'est un saint, un orfèvre, Éloi, évêque de Noyon, qui, penché tout exprès, la cisèlera, dans l'or et dans l'argent.

GENEVIÈVE, *triste*. — Le bois ne suffisait donc pas?

PROXIME, *sévère*. — Prends garde ! Le bois tout seul est pour le corps de Dieu.

GENEVIÈVE. — Ah ! c'est vrai. Pardonne-moi. Je veux dire l'humble bois blanc du peuplier, du sapin... du bouleau...

PROXIME. — Le bois y sera, mais sous l'or... et du bois dur, du cœur de chêne, épais, cerclé par des bandes de fer affirmant la force du caractère et la sagesse de l'esprit... Et sur ce bois, à même, avant l'or et l'argent, en souvenir de ton troupeau, Éloi mettra, l'ayant tannée sous un marteau d'ivoire, de la peau de mouton blanc.

GENEVIÈVE, *attendrie*. — Ah ! mes moutons ! Le temps de la pâture !... où tu me disais d'écouter les Voix !... qu'il était doux ! tu t'en souviens, mon ange? et que j'étais joyeuse ! Hélas ! ces beaux jours sont finis !

PROXIME. — D'autres leur succéderont, plus utiles, plus grands. Mais suivons la châsse. Elle va... Ne la quittons pas. La voilà installée, au milieu de la nef. Les malades se traînant, viennent s'y laisser choir. On y apporte les paralytiques... L'infirme s'y précipite et le lépreux s'y frotte... Elle est, du matin au soir, assiégée par la douleur et caressée par la prière. Il y a en dessous d'elle un lit de cuir pour que les plus atteints, pendant un instant, puissent s'y prélasser, et ceux qui se couchent là se relèvent tout seuls, guéris, et s'en vont en courant... en criant ton nom...

GENEVIÈVE. — C'est Dieu ! C'est Dieu ! Ça n'est pas moi !

PROXIME. — Ta châsse attire et retient. Comme un coffre précieux, elle reluit en permanence aux feux follets des éternelles lampes, et les cierges tout autour, ceux de vingt livres et ceux d'un sol, lui font un buisson de lumière.

GENEVIÈVE. — Elle était mieux dans l'ombre du caveau.

PROXIME. — Elle est mouillée des pleurs qui ruissellent dessus, chaude des baisers qui la brûlent, bosselée par les fronts qui la heurtent. On l'use à force de la toucher, d'y promener ses mains. Les lèvres et les doigts... à la longue y font des trous...

GENEVIÈVE. — Folie ! Folie ! Égarement !

PROXIME. — Et cela n'est pas assez. Entraîné par son amour, ton corps, bientôt, ébranlera la châsse et la fera remuer sur ses bases comme s'il voulait s'en évader.

GENEVIÈVE. — Ah ! l'insensé ! Pour aller où?

PROXIME. — Dehors. Dans les rues.

GENEVIÈVE. — Par la ville?

PROXIME. — Oui, par la ville, où certains jours de tempête, le peuple grondant le réclame ! Alors, puisque le peuple est trop nombreux pour entrer dans l'église... c'est la châsse qui sort !

GENEVIÈVE. — Vraiment? Ma châsse sortira?

PROXIME. — Par la grande porte, à deux battants ouverte !... On la verra, du sombre chœur, lentement déboucher, et gagner, pas à pas, — en atteignant l'entrée, — la vue et l'étendue du ciel... et puis occuper le parvis, en descendre, inclinée dans le sens des cercueils, les marches une par une, et s'avancer avec majesté entre les murailles humaines, entre les maisons assemblées, et rangées par derrière ainsi que d'autres fidèles...

GENEVIÈVE. — Ce sera bien lourd. Qui la portera?

PROXIME. — Elle aura ses porteurs, de père en fils, sa confrérie de marchands, sa garde et ses valets.

GENEVIÈVE. — Les valets de mon corps !

PROXIME. — On sera tête et pieds nus.

GENEVIÈVE. — Dès ce soir, tout à l'heure, je renonce aux sandales ! Et, où ira-t-il ainsi, mon corps ?

PROXIME. — Sur les bords de la Seine.

GENEVIÈVE, *intéressée*. — Il suivra les quais ?

PROXIME. — ...Sous les arbres. Il passera les ponts, stationnera aux reposoirs, accostera des chapelles, fera le grand tour... et puis rentrera. Une colombe, toujours la même, planera au-dessus de lui.

GENEVIÈVE. — Celle de ma naissance ?

PROXIME. — Celle-là.

GENEVIÈVE. — Je me la rappelle.

PROXIME. — Il reverra les toits, les créneaux, les tours, le vol des oiseaux et des grands nuages, il entendra tous les bruits de la vie qui font rêver les morts : celui des marteaux, des sifflets, des cloches... la roue des chars et des moulins et la mélopée des écluses...

GENEVIÈVE. — Sortira-t-il souvent ?

PROXIME. — Très souvent.

GENEVIÈVE. — Combien de fois ?

PROXIME. — Des centaines.

GENEVIÈVE. — Tant que cela ! Mais les motifs de cette promenade ? de tout ce dérangement ?... Tu m'as dit que ce serait le peuple qui le voudrait ? Pourquoi ?

PROXIME. — Pour mille raisons.

GENEVIÈVE. — Lesquelles ?

PROXIME. — Jamais les mêmes ! Toujours les mêmes !... Dans la plus grande joie et surtout dans l'extrême péril, dans les embarras de la nature, dans toutes les difficultés

supérieures... après qu'on aura tout fait, tout tenté pour obtenir miséricorde, écarter la menace, et chasser le fléau,... quand on ne saura plus qui invoquer... c'est à ton corps enchâssé que l'on aura recours, et c'est alors qu'il sortira ! Il sortira pour la guerre et pour l'invasion. Pour la victoire et pour les traités. Pour la paix. Pour le recouvrement des provinces et la levée des sièges. Pour le salut du royaume et pour la pitié des calamiteux... Pour la grande mortalité. Pour la peste, la lèpre, et le feu des Ardents. Pour les biens de la terre. Pour le blé ! Pour les fruits. Pour que le ciel soit fort serein. Pour le soleil. Pour la pluie et pour la sécheresse. Pour les inondations. Pour le bonheur des peuples et l'éclaircissement des rois ! Pour la délivrance des reines ; pour qu'elles aient des enfants mâles. Pour la santé des Dauphins. Pour les blessures des Princes. Pour maintenir la religion et pour éteindre l'hérésie. Pour les troubles civils. Pour les attentats. Pour les sacrilèges...

GENEVIÈVE. *anéantie.* — Assez ! Plus !

PROXIME. — Pour tout cela, pour tout cela je te le dis, ta châsse portée sur épaules naviguera dans l'océan des foules, comme une barque d'or. On lui lancera de l'eau bénite... et sur elle on dirigera les parfums de l'encensoir.

GENEVIÈVE. — Pitié ! mon Dieu !

PROXIME. — Les rois la suivront, à pied, leur couronne à la main.

GENEVIÈVE. — Pitié ! mon Dieu !

PROXIME. — Sur son passage, on lui rendra les honneurs militaires.

GENEVIÈVE. — Pitié ! mon Dieu !

PROXIME. — Elle aura, pour l'annoncer, les trompettes des cavaliers.

GENEVIÈVE. — Pitié ! mon Dieu !

PROXIME. — Pour l'entourer, la tenture des drapeaux et la palissade des lances...

GENEVIÈVE. — Pitié ! Mon Dieu !

PROXIME. — Les évêques tenant la crosse et les abbés mitrés marcheront par derrière comme s'ils étaient la famille.

GENEVIÈVE. — Pitié ! mon Dieu !

PROXIME. — Et le peuple chantera ! Les femmes baiseront le sol ! Et les enfants crieront, en t'appelant : « Madame ! » comme saint Denis, Monsieur...

GENEVIÈVE. — Pitié ! Pitié ! Pitié !

PROXIME, *inflexible.* — Non, Geneviève !

GENEVIÈVE. — Je ne te reconnais plus, tu t'acharnes sur moi !

PROXIME. — Je te rends justice, malgré toi. Ta châsse sera ainsi la splendeur des processions, le trône de ta mémoire, et comme la nef de Lutèce, et cela durera... aussi longtemps qu'il y aura des étoiles...

GENEVIÈVE. — Mais cette châsse... il faudra bien cependant... qu'un jour... au cours des âges... elle périsse, et disparaisse enfin?

PROXIME. — Il n'en est pas question.

GENEVIÈVE. — Elle tombera en morceaux, comme toutes choses?

PROXIME. — Sans doute, elle subira les vicissitudes du temps, des transports, des révolutions ; elle voyagera ; on la cachera, on la forcera... Les moindres fragments de tes os, tes phalanges, tes dents seront l'objet d'une onctueuse convoitise, et on les volera.

GENEVIÈVE. — Mon Dieu !

PROXIME. — Ta châsse sera brûlée ; on la rétablira. Quand elle se gâtera, on en fera une autre.

GENEVIÈVE. — A quoi bon? Pourquoi?

PROXIME. — On y incrustera des topazes, des rubis, des bouquets de diamants...

GENEVIÈVE. — Qu'on les vende !

PROXIME. — Ils t'appartiennent. On n'en a pas le droit. Et chaque fois que l'on aura, de loin en loin, l'occasion de remettre, pour un instant, ton visage à nu... les pontifes le baiseront.

GENEVIÈVE. — Cette poussière !

PROXIME. — Et puis... comme il faut, en effet, que s'accomplisse au tombeau la loi du *Reverteris*... ton corps, peu à peu, sous la lime des siècles, se râpera dans la châsse.

GENEVIÈVE. — Bénie soit cette lime !... Qu'elle me morde vite !

PROXIME. — Dans quatorze cents ans, il ne restera plus de toi qu'un petit os de ton bras et les doigts de ta main droite.

GENEVIÈVE. — Enfin ! Dieu soit loué !

PROXIME. — Mais ces restes suffiront à protéger la ville et le pays qu'aura patronnés ton amour... Et même quand ton corps ne sera plus qu'une couche de poudre, il continuera, du fond de la châsse vide, et au delà de la durée humaine, à remplir son office !

GENEVIÈVE, *résignée.* — J'accepte tout. Ainsi soit-il !

PROXIME. — Ne t'obstine donc plus à le massacrer.

GENEVIÈVE. — Je voulais le rabaisser, le remettre à sa place !

PROXIME. — Au contraire, tu n'arrives qu'à le grandir, à le porter plus haut ! Tous ces soins que tu lui refuses dans sa vie deviennent des honneurs après. C'est toi même qui, par le mépris de son entretien et de ses ornements, lui fais sa châsse d'or ! A chaque meurtrissure, à chaque coup... correspond une agate et s'ajuste un saphir. Les larmes que tu lui arraches, ce sont des perles que tu lui rajoutes !

GENEVIÈVE. — J'obéirai. Je tâcherai... Mais, je voudrais comprendre... et je ne comprends pas ! Pourquoi tous ces honneurs, à moi qui n'ai rien fait... rien... pour en approcher? Je t'en prie, mon ange chéri, dis-moi ce que j'ai fait pour cette gloire effrayante? Qu'ai-je fait?

PROXIME, *disparaissant.* — Ce que tu feras.

GENEVIÈVE. — Ah ! Jésus ! Mon Dieu... qu est-ce donc que cet avenir? ce terrible avenir dont on me récompense... ainsi que d'un passé? Rassurez-moi ! J'ai peur ! J'ai peur !

X

LES HUNS! LES HUNS! VOILA LES HUNS

A Lutèce, en mai 451, le matin. Atmosphère de trouble et de révolution. Une foule fiévreuse, frissonnante, entassée dans une lourde angoisse et creusée de profonds remous, encombre une des places de la ville. Elle est, en presque totalité, composée d'hommes — de toutes classes, de tous métiers : gens libres, peuple, esclaves, affranchis, riches, bourgeois, marchands, ouvriers, mariniers, paysans. Au hasard des fluctuations et des courants, elle forme des masses, des rassemblements, des petits tas, de simples groupes. Tour à tour, ainsi qu'un flot à jamais pareil sous l'intermittence du vent, elle grossit, stationne et puis s'écoule; elle s'irrite et s'apaise. Elle vocifère et gesticule, s'indigne ou se lamente, pousse des cris de terreur ou de vaine menace... plongée ensuite tout à coup dans des gouffres de silence. On s'interroge avec des regards anxieux. On discute, la face pourpre; ou très pâle, on se confie tout bas des choses à l'oreille... On hurle, on pleure, on s'embrasse; on se frappe la poitrine; on s'empoigne les cheveux de chaque côté de la tête en prenant

le ciel à témoin. On allonge et on lève les bras le plus haut qu'on peut... et on les laisse retomber. Tout le monde parle à la fois et tout le monde écoute. Il y a des orateurs qui, d'une marche de pierre, tiennent captivées cent personnes, muettes, la bouche ouverte; et d'autres qui, plus haut perchés, n'en possèdent que dix. Il y a les désemparés qui vont, viennent, tournent, piétinent, attendent on ne sait quoi... les terrifiés qui jettent seulement quelques lambeaux de mots en passant, d'une voix rauque, et qui disparaissent, la main accrochée à la poitrine comme pour y retenir leur cœur prêt à s'en échapper... et les gémissants, la bouche tirée en bas par les deux coins, qui ne savent que geindre en s'arrachant à chaque minute un gros soupir des talons... et les sombres solitaires qui réfléchissent à l'écart... et ceux qui courent, qui se démènent... ceux qui ragent, ceux qui bousculent les faibles, qui veulent fendre la cohue... et ceux qui s'assoient, chavirés, ceux qui se couchent..., ceux qui regardent, l'œil atone, la lèvre et l'âme pendantes... enfin c'est la perturbation, la confusion, le bouleversement d'un peuple emporté, chassé hors de lui par un de ces fléaux qui ravagent la terre et dénaturent les hommes...

Au début, il règne un grand tumulte, et puis, il cesse brusquement, par intervalles, pour reprendre ensuite de plus belle. Dans ces accalmies, les conversations particulières, les petits entretiens, éclatent, se succèdent.

Un Homme, *de la classe moyenne, à un autre de même condition.* — Ça va mal, hein?

Le Second. — Très mal.

Un Troisième, *un marchand, les abordant.* — Quoi de nouveau?

Le Second. — Des courriers sont arrivés.

Le Marchand. — Quand?

Le Second. — Hier au soir. Ils étaient deux, exténués. Il y en a un qui est mort une heure après.

Le Marchand. — Que rapportaient-ils?

LE SECOND, *écartant les bras.* — Ah ! voilà ! Rien n'a transpiré. Mais on a tenu un grand Conseil secret au Palais, cette nuit. Je le sais par quelqu'un... qui y était.

LE MARCHAND. — Qu'a-t-on décidé?

LE SECOND. — De ne pas attendre l'invasion... et d'abandonner la ville.

LE MARCHAND. — C'est terrible !

LE SECOND. — Il le faut !

LE PREMIER. — Pourtant...

LE SECOND. — Il n'y a pas de pourtant... c'est le désarroi, la panique.

LE PREMIER. — Pas encore.

LE SECOND. — On y va. On y est. Plus de pouvoir ! Plus d'autorité !

LE MARCHAND. — La Curie?

LE SECOND. — En loques ! Les Curiales vont partir.

LE PREMIER. — Oh ! Pourquoi? C'est épouvantable !

LE SECOND. — Pour sauver leur tête d'abord — et ne pas subir les réquisitions de l'envahisseur.

LE MARCHAND. — Eh bien ! Et les légions? les soldats?

LE SECOND. — Ah ! Les soldats ! Les as-tu vus?

LE MARCHAND. — Non. Où sont-ils?

LE SECOND. — Très loin d'ici ! Au tonnerre de Jupiter ! Nous ne sommes plus gouvernés, ni défendus.

LE MARCHAND. — En effet ! Si la Curie et l'armée nous lâchent... surtout l'armée, qu'est-ce qu'il nous restera?

LE PREMIER, *s'efforçant de réagir.* — Le peuple. Tant que le peuple...

LE SECOND. — Il est abattu ! démoralisé ! et il n'a pas de chef.

PROREUS, *qui depuis un instant s'est joint à eux.* — Il en a un.

LE SECOND, *à Proreus.* — Qui donc?

PROREUS. — L'évêque.

LE SECOND. — Oh!... *(Haussement d'épaule.)* Sois sérieux.

PROREUS, *avec force.* — Oui, l'évêque! Il restera, lui; je le connais!

LE SECOND. — Moi aussi. Et qu'est-ce que tu veux qu'il fasse?

PROREUS. — Il défendra son troupeau jusqu'au bout! Il se fera tuer!

LE SECOND. — Belle avance! Alors, il ne sera plus là pour le défendre et nous périrons plus sûrement. Il faut partir.

LE PREMIER. — Pas encore.

LE MARCHAND. — Attendons.

LE SECOND, *au marchand.* — Mais vous ne voyez donc rien? *(Au premier.)* Quelle boue as-tu dans l'œil? Toutes les affaires, publiques, privées... sont suspendues! Le commerce? — bloqué! Le tribunal? — désert! La caserne? — vide! Les malfaiteurs, dans les prisons, tuent leurs geôliers ou les corrompent, et... ffrrt... cours après! Les vivres deviennent difficiles! Le pain se fait rare.

LE PREMIER. — Et mauvais.

LE SECOND. — On a pillé dix épiceries hier au quartier de Junon.

LE PREMIER. — Plus de police!

LE SECOND. — On ne peut mettre la main sur un médecin.

PROREUS. — On trouve encore des prêtres.

LE SECOND. — Oui. Mais comme ils ne peuvent vous guérir que du péché, et pas de la fièvre, alors on claque.

PROREUS. — Eh bien? Tu le disais, il faut partir?

LE SECOND. — Partir ! Mais pas mourir. Adieu. Je n'ai que le temps. *(Il s'éloigne en hâte. — Aussitôt s'élèvent de grandes clameurs, une forte poussée se produit parmi des cris furieux.)*

LE PREMIER, *au marchand.* — Ne restons pas là, nous allons nous faire écraser.

(Le tumulte augmente.)

LE MARCHAND. — Qu'est-ce que c'est?

LE PREMIER. — Une troupe de manifestants. *(Leurs cris remplissent la scène.)*

LE MARCHAND. — Que réclament-ils?

PROREUS. — Tout ! Rien ! *(La troupe déchaînée traverse la place. Au-dessus des hurlements, ces mots se distinguent : Liberté! La paix! Nous voulons la vie! Du pain! Nous sommes trahis! Mort aux Curiales! Au Palais!)* Les fous ! C'est qu'ils y vont ! Il faut les empêcher ! *(Aux deux autres.)* Venez-vous?

LE MARCHAND. — Vas-y tout seul.

PROREUS. — J'y vais !

(Il s'élance à la suite du groupe engagé déjà dans une rue voisine.)

LE MARCHAND, *prenant son compagnon sous le bras.* — J'ai à te proposer une affaire.

LE PREMIER. — Pas en ce moment !

LE MARCHAND. — Au contraire ! C'est le moment ! Une affaire... magnifique ! *(Lui parlant à l'oreille.)* Il s'agit...

LE PREMIER, *allumé soudain.* — Hé?

LE MARCHAND. — Tu vois bien? Allons dans un coin. *(Ils sortent.)*

UN BOURGEOIS, *abordant un ouvrier.* — Dis-moi, l'ami? Tu ne connais pas de coffres à vendre?

L'Ouvrier. — Des coffres?

(Il fait un signe comme si on lui demandait une chose extraordinaire.)

Le Bourgeois. — Oui, des coffres de voyage? avec des ouvriers?

L'Ouvrier. — Ni coffres, ni ouvriers. Ou alors, des prix !

Le Bourgeois. — Le prix m'est égal. Je paierai.

L'Ouvrier. — Écoutez donc? Je crois que j'ai du bois... du beau bois avec lequel on pourrait... *(Il l'entraîne.)*

(Plusieurs hommes vêtus avec opulence fendent la foule, s'adressant, presque tous à la fois, à droite et à gauche.)

Un. — Un char?... Personne n'a de char? *(Des éclats de rire moqueurs lui répondent.)* Une simple charrette, alors? J'en cherche une.

Une Voix de peuple. — La lune !

Un Autre. — Moi, un chariot...

Une autre Voix, *railleuse.* — Comment donc ! tout attelé?

Un Autre. — Moi, une péniche.

Une Voix. — Ah ! ouiche !

Un Gamin. — Et des rameurs? T'as des rameurs?

Le Bourgeois. — Nous ramerons nous-mêmes.

Le Gamin. — Malheur !

Un Autre. — Moi, je voudrais un cheval... même un vieux?

Le Gamin. — Galope !

Un Autre. — Moi, un mulet?... un âne?

Le Gamin. — Mets-toi une selle !

Celui *qui a demandé un cheval.* — Moi, des bœufs?

Un Homme du peuple. — Pas un chien ! pas un chat ! Tout ce qui a quatre pattes a été pris, a disparu.

LE GAMIN, *aux bourgeois consternés.* — Aussi ceux qui n'en a que deux... rentre chez eux ! C'est les riches ! A bas les riches !

(Il sort en courant et en sifflant.)

UN DES BOURGEOIS, *à son voisin.* — Affreux !

L'AUTRE BOURGEOIS. — Affreux !

UN PASSANT, *obséquieux et empressé, à un civil mal vêtu.* — Bonjour. Je vous dis bonjour.

LE CIVIL *mal vêtu, avec étonnement.* — Ah ! bonjour.

LE MÊME PASSANT, *toujours affable, en s'en allant.* — Amitié ! Bonne chance !

QUELQU'UN, *abordant le civil mal vêtu.* — Qui vous a dit bonjour? Ça n'est pas Plumatus?

LE CIVIL, *mal vêtu.* — Si ! C'est lui ! Je n'en reviens pas.

LE NOUVEAU VENU. — Cet orgueilleux. Il salue donc, à présent?

LE CIVIL, *mal vêtu.* — Oui, la crainte le rend poli.

LE NOUVEAU VENU, *hochant la tête.* — Ah bien...

LE CIVIL *mal vêtu.* — C'est comme ça de ce moment ! L'optimiste pleure. Le médisant loue. L'avare fait l'aumône. La courtisane entre à l'église et le bravache déguerpit ! *(Ils se séparent en échangeant un dernier geste désolé.)*

(Deux nouveaux venus passent l'un près de l'autre.)

LE PREMIER. — ... Alors?

LE SECOND. — Alors, j'ai ramassé tout ce que j'ai pu trouver d'argent, en grattant les tiroirs... *(Serrant son bras gauche replié sur sa poitrine.)* ... je l'ai là, sur moi, dans ma doublure.

LE PREMIER — Eh bien, vous avez encore de la chance ! Moi, on me doit des mille et je ne peux pas me faire

payer ! C'est la misère des créanciers et le bon temps des débiteurs... Ils vont le front haut.

(Deux hommes à mine patibulaire se détachant d'un pilier à gauche.)

LE PREMIER. — Attention. Nous y sommes. Regarde sans avoir l'air. La troisième maison, en face, à droite.

LE SECOND. — Les briques roses?

LE PREMIER. — Oui. C'est là qu'est la vieille dame infirme. Elle couche sur la cour, dans l'atrium.

LE SECOND. — Mais ses gens?

LE PREMIER. — Ils l'ont plantée là, ce matin... Elle est toute seule. Ça va?

LE SECOND. — Ça va. Je connais aussi trois maisons vides... pleines de richesses.

LE PREMIER. — Entendu ! Mais après la vieille. Elle a du vin. Un Syracuse 425 !...

(Ils se perdent dans la foule.)

(Un bourgeois donnant le bras à une femme d'un certain âge, habillée et parée avec une coquetterie excessive, rencontre deux de ses amis. Ils s'abordent avec le même intérêt alarmé.)

UN DE CES DERNIERS, *au couple.* — Ah ! chers amis !

LE BOURGEOIS *qui est avec sa femme.* — Pauvre ami ! Je pensais à vous ! Vos collections ! vos marbres ! *(A l'autre qui l'accompagne.)* Et vous aussi, vos vases d'Etrurie? *(Bas à sa femme.)* Ils sont faux !

CE DERNIER. — Ne m'en parlez pas ! J'en suis malade !

LE PREMIER *interpellé, au bourgeois marié.* — Et vous, vos mosaïques? vos statues? Impossible d'emporter ça !...

LE BOURGEOIS MARIÉ. — Ma vaisselle d'argent ! Mes cratères en or qui viennent du service de Néron !

LE PREMIER AMI. — Mes médailles !

LE SECOND AMI. — Mes nacres peintes ! Mes cachets ! mes pâtes de verre !

LE BOURGEOIS *marié*. — Mes pierres dures !

SA FEMME. — Et moi ! mes tuniques ! mes robes ! mes bijoux, mes camées ! Il faut laisser tout ça... là ! tel quel !... à la merci...

LE PREMIER AMI, *au bourgeois marié*. — Vous le rangez au moins?

LE BOURGEOIS. — Mais non !

LE PREMIER AMI. — Vous ne le cachez pas?

LE BOURGEOIS. — Nous en avons trop ! Et puis où? A quoi bon?

LE PREMIER AMI. — Moi, j'enterre mes affaires dans ma cave.

LE BOURGEOIS, *marié*. — On les trouvera.

LE SECOND AMI. — Mon beau-père a logé ses tableaux dans son grenier, entre le plafond et les tuiles. C'est très malin.

LE BOURGEOIS *marié*. — On les trouvera.

LE PREMIER AMI. — Mon gendre a roulé ses tapis d'Orient... dans un mur.

LE BOURGEOIS *marié*. — On les trouvera ! Tout cela ne sert à rien !

UN HOMME *de quarante-cinq ans environ, de petite condition, au visage maigre et tourmenté et qui a écouté la fin de l'entretien, s'adressant au bourgeois et à sa femme*. — Mais oui. D'ailleurs, les biens, qu'est-ce que c'est?... Mais les enfants ! Voilà les trésors ! Avez-vous des enfants?

LE BOURGEOIS. — Hélas, non !

LA FEMME. — Ah ! Dieu ! non... Je n'en ai jamais voulu ! Je les aime trop. Heureusement que je n'en ai pas ! Voyez-vous aujourd'hui si j'en avais?

L'Homme *de petite condition.* — Moi j'en ai huit ! Tous plus jolis... Croyez-vous qu'ils soient en danger?

Le premier Ami. — Pas plus que nous.

L'Homme *de petite condition.* — C'est-à-dire autant ! *(Serrant les poings.)* Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Il part comme un égaré.)

(Plusieurs personnes, trois hommes, débouchent, en retenant par les pans de son manteau un quatrième qui les précède, allant vite, à grands pas.)

Le Premier *des Trois, à celui qui les dépasse.* — Arrêtez-vous un peu.

Le Second, *au même.* — Vous nous mettez hors d'haleine !

Le Troisième, *au même.* — Et parlez? Je vous en prie... parlez?

L'Interpellé, *essoufflé, au comble de l'émotion.* — Non !... Je ne peux pas !... Non !... C'est tellement...

Le Troisième, *insistant.* — Parlez? Qu'y a-t-il?

L'Interpellé. — Au fleuve... à la Seine.

Le Second *de ceux qui sont avec lui.* — Eh bien? quoi? à la Seine?

L'Interpellé. — C'est insensé !... sur des acres... à perte de vue... des tas, des monceaux de meubles et d'objets... des sièges, des tables, des lits... par centaines... jetés pêle-mêle... qu'on a apportés, pour les embarquer... et qui ne peuvent plus être expédiés... ni par terre, ni par eau... et les familles sont écroulées dessus... à moitié nues, habillées n'importe comment... en pleurs ou bien stupides... C'est un spectacle navrant... qui m'a bouleversé... Ah ! ces Huns ! ces Huns !

Un Homme *grand, calme et mou.* — Quoi? ces Huns? Voilà des mois que tout le monde en parle ! Alors on

s'excite, on grossit les faits, on perd la tête... et finalement on ne sait rien de précis. Où sont-ils? à une journée de marche, disent les uns... — Combien sont-ils? — Cent mille! — Deux cent mille! — assure-t-on... Des extravagances! Et puis alors, toutes ces horreurs qu'on invente comme à plaisir : « ils brûlent les villes!... coupent les gens en morceaux!... mangent tout crus les nouveaunés!... » Hé là! quelle cuisine! Je me doute bien que ce sont des gaillards plutôt durs et peu souriants dans la guerre... mais de là à ce qu'on raconte...

UNE VOIX, *perçant la foule.* — Imbécile!

L'HOMME CALME. — Qui m'appelle?

UN HOMME *roux, assez corpulent, qui se hisse sur une borne.* — Moi! triple sot! fagotin! panier!

L'HOMME CALME, *interloqué.* — Mais... permets?

LE ROUX. — Je défends! Comment! toi, gros ver blanc, limace... tu oses parler des Huns comme d'une gaminerie, d'une brise légère? Es-tu un traître? ou un fou? Les Huns! *(Il ricane d'une façon terrible.)* Ah! ah! Tu ne sais donc pas ce que c'est?

L'HOMME CALME. — Et nous tous? Et toi? Tout le monde en rabâche! Personne ne le sait. Personne.

LE ROUX. — Si. Moi.

L'HOMME CALME. — Toi?

VOIX DANS LA FOULE. — Tu le sais? — Mieux que nous? — Allons donc!

LE ROUX. — Je le sais!

VOIX DANS LA FOULE. — La preuve? — Tu les connais? — Les as-tu vus?

LE ROUX. — J'en arrive!

UNE VOIX. — De chez les Huns?

LE ROUX. — De chez les Huns! J'en viens.

VOIX DANS LA FOULE. — Non? — De si loin? — Com-

ment? — Tu n'es pas des leurs? — Quel est ton pays?

LE ROUX. — Je suis Gaulois, comme vous.

UNE VOIX. — Ton nom?

LE ROUX. — Tortulus.

UNE VOIX. — Alors, que faisais-tu chez eux?

UNE AUTRE VOIX. — Étais-tu leur ami?

TORTULUS. — Leur prisonnier! Leur esclave! Depuis dix ans.

UNE VOIX, *hargneuse et méfiante.* — Est-ce vrai, ça?

TORTULUS, *étendant la main.* — Sur les anciens dieux! Sur le nouveau!... Je vous dis la vérité! Ils m'ont torturé! Mon corps n'est qu'une cicatrice. En 440 — j'avais trente ans — je voyageais, très loin d'ici, sur les bords du Danube...

UNE VOIX. — Et pourquoi par là?

TORTULUS. — Pour des colliers d'ambre dont je faisais commerce... quand j'ai été pris par eux... oui, et ils m'ont gardé! captif! jusqu'au jour où, récemment, j'ai pu enfin! leur échapper, grâce aux désordres de la guerre! Dix ans de ruse, de supplices et de bassesses, il me les a fallus pour tromper leur vigilance! Et me voilà! J'ai marché, j'ai couru, j'ai rampé comme un serpent, durant des mois... j'ai franchi des chaînes de montagnes... traversé d'immenses pays, des forêts, des fleuves en nageant sous l'eau... La faim, la soif, tous les dangers, je les ai connus... et cela pour venir jusqu'à vous, le plus tôt, vous dire : « Fuyez. Fuyez. Si vous saviez? Vous ne pouvez pas savoir! Moi je sais. Moi j'ai vu, j'ai souffert, j'ai pratiqué les Huns! tous les Huns! les Huns blancs! les Huns noirs!... les blancs qui, après les avoir détroussés, écorchent vifs les marchands dont les caravanes vont en Asie et en reviennent... et les noirs qui chassent la martre, le renard oblique et l'ours dans les forêts de Sibérie quand ils ne chassent pas l'homme pour sucer sa cervelle

avec des becs de plumes, et lapper son sang à plat ventre !.. Tous ils sont plus féroces que le tigre et plus dégoûtants que l'hyène, le chacal, le vautour, le putois, les animaux les plus immondes ! Pour qu'ils aient un crâne pointu où le casque s'enfonce et tienne, ils pétrissent, figurez-vous, pendant qu'elle est tendre encore, la tête de leurs enfants ; avec des bandes de linge serrées à tour de bras, ils leur aplatissent le nez qu'ils leur refoulent dans le visage ; ils leur sillonnent profondément les joues afin de les empêcher d'avoir de la barbe, aussi gardent-ils jusque dans la vieillesse un menton lisse et flétri, pareil à celui des eunuques. Ils ne sont pas faits comme nous. Ronde par derrière et plate devant, leur tête est énorme, hideuse. Ils ont les yeux injectés de rouge, les paupières bleues et chargées de croûtes, le visage plaqué de mouches, les dents de côté longues et pointues comme celles des bêtes fauves, avec des lambeaux de nourriture qui restent toujours accrochées après. Une salive verte et nauséabonde coule sans cesse de leur bouche et en vernit le tour. Trapus, moyens de taille et même petits, la poitrine vaste et soulevée comme le cuir d'un soufflet de forge, les bras démesurés leur pendant jusqu'aux genoux... vous diriez des bêtes des bois plutôt que des humains ! Quand ils n'ont pas de chair à déchirer, ils mangent des racines, de la terre, des excréments, de la viande gâtée qu'ils font pourrir davantage entre leurs cuisses nues et le dos de leurs chevaux, sous le vinaigre de cette double sueur, la leur et celle de la monture. Jamais ils ne manient la charrue, ni l'outil, mais seulement la lance, le glaive et la hache... Ils n'habitent ni maisons, ni huttes, ni cabanes... Ils dorment sur la terre — ou dessous. — Pas de lits, pas de foyers !... Toujours errants, dévorants, en bandes comme des loups, défonçant les forêts, piétinant les feuilles, cassant la branche et mordant le rocher, ils vont, par les étendues, les plaines, les montagnes, traînant leurs troupeaux tremblants plus nombreux que les nuages, et les lourds chariots où s'entasse le noir bétail de leurs femmes et de leurs enfants poussant

des cris de porcs !... Jour et nuit, comme si j'étais encore au milieu d'eux, sous les lanières de leurs fouets, je vois ces êtres horribles, accoutrés de peaux de rat, empestant le bouc, rongés de vermine et cloués sur leurs petits chevaux galeux au poil dur, à la morve jaune, au sabot rapide !... Voilà les Huns ! ceux qui vont venir ! qui viennent ! *(Montrant un point de l'horizon.)* Par là ! »

LA MULTITUDE, *épouvantée.* — Ah !

VOIX, *cris, gémissements.* — Mon Dieu ! mon Dieu !

UNE VOIX. — Mais non ! Pas encore ! Où sont-ils?

UNE AUTRE VOIX. — Ils sont loin !

TORTULUS. — Vous croyez? Et puis quand même ! Est-ce qu'ils ont besoin d'être tout près pour être là? Même de loin ils sont tout près, les Huns ! La distance n'est rien pour eux ! Ils sont l'éclair et le vent ! A eux tout seuls ils couvrent déjà la moitié de la terre !

LA MULTITUDE. — Oh !

UNE VOIX, *incrédule.* — Allons. Tu nous en racontes ! La moitié de la terre !

TORTULUS, *calme.* — C'est vrai. J'ai menti. Peut-être plus !

UNE AUTRE VOIX. — Combien donc sont-ils? A ton idée? Cent mille?

TORTULUS, *s'exclamant, comme si on avait dit un chiffre insensé.* — Cent mille? — *(Puis se ravisant, à froid.)* — Plus !

LA VOIX *qui a dit cent mille.* — Deux cent?

TORTULUS. — Plus.

LA MULTITUDE. — Oh !

LA VOIX. — Trois?

TORTULUS. — Plus !

LA MULTITUDE. — Oh !...

LA VOIX. — Plus de trois cents? Ah çà, tu te moques?

TORTULUS, *inflexible.* — Plus !

LA MULTITUDE. — Oh !

LA VOIX, *qui faiblit et s'effare.* — Quoi? — Quatre cents? *(Tortulus ne répond plus, mais se contente de lever le bras dans un geste qui signifie : Va encore.)* Plus de quatre cent mille? *(Le geste.)* Cinq cents? *(Le geste.) (Grondements de la foule.)* Six cent mille? *(Le geste.) (Clameurs déchaînées de la foule.)* Assez ! Assez ! Assez ! *(La voix, hasardant.)* Sept cent mille? *(Tempête de la foule.)*

TORTULUS, *abattant ses deux bras et obtenant aussitôt le silence.* — Halte ! Oui. Sept cent mille. Peut-être davantage !... En tout cas, pas moins. Aveugles ! Ignorants ! Mais vous ne savez rien ! Ce n'est pas un peuple, c'est dix, quinze... vingt peuples tressés, enchevêtrés... Une cataracte de nations... Plus fort que du temps de Xerxès ! C'est toutes les parties du monde envoyant jusqu'ici leur lave comme un formidable volcan !... C'est l'Asie avec le Hun noir et l'Acatzire au long carquois, l'Alain cuirassé de corne et brandissant son épieu, le Neure, le Bellonote, les Gélons tatoués, le torse en peinture de guerre et portant des blouses de peau humaine... toutes les tribus basternes dévalant des steppes Sarmatiques dans leurs tombereaux de bois rouge. Des régions les plus reculées de l'Ouest et du Nord... des rives de fleuves prodigieux que vous ne soupçonnez même pas : l'Oder, la Vistule, le Niémen, la Duna... la Germanie vomit le Ruge, le Scyte et le Turcilinge armés du bouclier rond, du court glaive à lame carrée... et l'Hérule qui bat le cerf à la course, et l'Ostrogoth, le Gépide, avec leurs fantassins plus pesants que des marteaux... et cent autres torrents... C'est tout cela... tout cet assemblage effrayant de férocités qui fait les Huns !... Comprenez-vous? Des rois les commandent : Ardaric, Valamir, Théodemir, Videmir ; et commandant à son tour aux rois pris de diarrhée devant lui, tremblants comme des chèvres... c'est le roi des rois ! le chef et le maître !... Attila !

LA FOULE, *criant son nom dans la terreur et la haine.* — Attila ! Attila !

TORTULUS. — Un homme !... Est-ce un homme? Non !... le monstre unique... le plus affreux qu'aient enfanté les entrailles du mal ! Il dépasse en horreur tout ce que la terre, depuis le chaos, a produit d'inouï... Si les Arimaspes qui n'ont qu'un œil et les Géants qui ont cent mains, si Géryon aux trois corps, Cerbère le chien à trois têtes et l'Hydre qui en agite sept... si les Gorgones, et les Harpies, et Méduse pouvaient revenir des enfers... il vaudrait mieux les affronter tous ensemble qu'Attila ! Voulez-vous son portrait?

VOIX NOMBREUSES. — Non ! Non ! — Si ! — Tais-toi !

UN FORGERON, *au colosse.* — Laissez-le parler ! Voilà trop longtemps qu'on nous berne et qu'on nous cache tout ! Le peuple en a assez ! Il veut la lumière !

VOIX DE LA FOULE. — Oui ! Oui ! *(Acclamations.)*

LE FORGERON, *à Tortulus.* — Achève donc, l'ami ! Et dis tout, sans te gêner ! Vas-y !

TORTULUS. — Attila est massif et court. Ignoble ! Une tête de la grosseur d'une jarre, et huileuse comme elle. De petits yeux, sans cils ni sourcils. Mais quels yeux ! Deux vipères. Il a le nez épaté, fait de deux trous noirs, deux labyrinthes ténébreux comme des oreilles de chat. Il a des cheveux ras et déjà blancs... à quarante ans ! la barbe rare et sale, le cou rejeté en arrière et gonflé d'orgueil. Il a les traits crispés comme les serres du faucon. Dans la fureur son visage se tord et ses muscles font des nœuds. Son regard est un maléfice. Quand il cligne des yeux, on claque des dents. Il mange à cheval, dans des écuelles de bois, sur une table d'argent qu'on soulève jusqu'à sa bouche. Son cheval est grand, pâle et rose. Il s'appelle Krâ. Seul, Attila peut le monter, sans bride. Il mord, et sa morsure est mortelle ; il a des harnais de soie incrustés d'ongles de femmes. Ce cheval est sacré ; il aime les intes-

tins crus, il boit du sang dans un seau d'or et mâche comme un foin les chevelures scalpées dont son râtelier déborde. Il a des sabots tachetés comme le ventre des murènes. Son hennissement est humain, il tient du rire et du sanglot, il fait vomir le tigre et mourir le rossignol. *(Stupéfaction, raillerie, horreur et dégoût, — tour à tour en entendant cela, la foule par ses mouvements et ses cris divers l'exprime.)* Attila, lui, s'enivre ; il est atroce et perdu de vices, inventeur de débauches. Il a autant de femmes qu'il y a d'heures dans l'année ; chaque jour, pour son plaisir, on en rafle de nouvelles et ses enfants peupleraient le désert !... Il a des mimes, des chanteurs qui modulent sa gloire en langue hunnique, et un nain, Zercon, bancal, bossu, bègue et sans nez. *(Grands éclats de rire.)* Attendez ! Ne riez pas ! Ah ! ne riez pas ! *(La foule se tait.)* Rien que de prononcer le nom d'Attila j'ai la chair de poule, et vous devriez, rien qu'à l'entendre, hurler d'effroi !

UNE VOIX. — Mais ils ne sont pas encore là, voyons? tes Huns?

UNE AUTRE VOIX. — Où sont-ils?

UNE AUTRE VOIX. — Oui ! voilà ce qu'il faudrait savoir au juste, avant de s'affoler.

TORTULUS. — Je vais vous le dire. Partis de Hunnie en janvier...

UNE DES VOIX. — Où mets-tu ça, la Hunnie?

TORTULUS. — Oh ! c'est tout là-haut, sur le Danube... un pays sauvage qu'on appelle aussi l'Hongrie... la bourgade royale se nomme Buda.

UNE DES VOIX. — Eh bien, ça n'est pas ici !

TORTULUS. — Non !... Mais attendez !... ils se sont aussitôt divisés en deux corps. L'un, prenant la rive droite du Danube, a suivi la route militaire qui dessert les forts et les châteaux romains et les a tous rasés...

UNE VOIX. — Qu'est-ce que tu veux que ça nous fasse?

TORTULUS. — Attendez !

UNE AUTRE VOIX. — Et l'autre corps de troupes?

TORTULUS. — Remontant la rive gauche, celui-là s'est renforcé en chemin des Quades et des Marcomans...

UNE VOIX. — Où ça vit, ces oiseaux-là?

TORTULUS. — Dans les Carpathes occidentales... et il a racolé aussi les Suèves de la Montagne Noire...

UNE VOIX. — A son aise!

TORTULUS. — Attendez! Une fois réunies, les deux colonnes ont enrôlé les Franks des bords du Necker, les tribus de la Thuringe, les Burgondes qui tous, désertant les aigles de Rome, ont embrassé les genoux d'Attila. Arrivés aux vieilles forêts hercyniennes, ils en ont abattu les chênes séculaires pour en faire des milliers de barques, et ils ont franchi le Rhin.

UNE VOIX. — Du Rhin à la Seine!

UNE AUTRE VOIX. — ...Y a de l'eau!

TORTULUS. — Attendez! Les deux colonnes sont toujours en marche... elles ne dorment pas! L'une, la plus orientale, qui avait traversé le fleuve à Augst (1), la métropole des Rauraques, l'a détruite de fond en comble, ainsi que Vindonissa (2), Argentuaria (3) et toutes les villes jusqu'à l'Helvétie! A ce moment, le front de l'armée hunnique a occupé la Gaule dans toute sa largeur, depuis les montagnes du pays des lacs jusqu'à la mer du Nord!

UNE VOIX. — Et maintenant? Abrège. Tu t'étales!

TORTULUS. — Je fais comme eux. Attendez!

VOIX NOMBREUSES. — Non. Assez. Tu nous ennuies. Nous sommes pressés!

TORTULUS. — Bon! Bien! Vous me disiez que vous vouliez tout savoir.

(1) Bâle.
(2) Windisch.
(3) Colmar.

UNE VOIX. — Dis-le, mais en trois mots !

TORTULUS. — Impossible. On ne dit pas les Huns en trois mots !... Non, vraiment !... Il en faut plus !

AUTRE VOIX. — Où sont-ils, en fin de compte? chez les Franks Ripuaires?

TORTULUS. — Penses-tu ! Bien au delà ! Ceux-ci se sont sauvés !

AUTRE VOIX. — Chez les Franks Saliens?

TORTULUS. — Partis aussi ! Tous les fédérés de la Gaule ont fui devant leurs masses.

UNE VOIX. — Les lâches !

TORTULUS. — Mais non ! Quoi? Résister? C'est inutile.

UNE AUTRE VOIX. — On essaye !

TORTULUS. — Le faites-vous?

LA VOIX PRÉCÉDENTE. — Ça n'est pas la même chose

AUTRE VOIX. — Nous, c'est trop tard. Ah ! si les autres avaient commencé... Mais maintenant ! Alors? Où sont-ils? Voyons? Où sont-ils?

TORTULUS. — Ils ont pris et saccagé Tréveri (1).

UNE VOIX. — C'est encore loin !

TORTULUS. — Attendez ! Ils ont pris Vesontio (2).

UNE VOIX. — Vesontio? de la grande Séquanaise?

TORTULUS. — Mais oui. Ça se rapproche, hé? Et après Vesontio... Laudunum (3), Tullum Leucorum (4), Lingones (5).

UNE VOIX. — Mais... ça devient sérieux?

TORTULUS. — Très sérieux. Et partout ruine ! incendie !

(1) Trèves.
(2) Besançon.
(3) Laon.
(4) Toul.
(5) Langres.

égorgement ! tortures ! A Colonia Agrippina (1), des vierges — les innocentes — implorent... devinez qui? la pitié du Monstre ! *(Éclatant de rire.)* la pitié d'Attila ! Oui. Pour leur apprendre, il les condamne à l'outrage, à la mort.

LA FOULE, *grondante.* — Oh !

UNE VOIX. — Et... nombreuses, ces vierges?

TORTULUS. — Un nombre assez respectable.

LA VOIX. — Combien?

TORTULUS. — Onze mille.

LA FOULE. — Oh !

TORTULUS. — Entrant à Mediomatrices (2) la veille de Pâques.

UNE VOIX, *étranglée de stupeur.* — Là aussi?

TORTULUS. — Il entre partout... il y fait massacrer les prêtres sur l'autel, et brûle la ville. Et même chose à Durocortorum (3).

VOIX NOMBREUSES. — Comment? Non? — Ils ne sont pas là?

TORTULUS. — Ils y sont !

UNE VOIX, *consternée.* — Mais c'est tout près?

TORTULUS, *qui approuve.* — Tout près ! L'évêque Nicaise et sa sœur Eutrope ont péri, décapités, en voulant sauver la ville... Eutrope, qui était belle, a été hachée et mise en morceaux.

VOIX. — Ah ! Seigneur !

TORTULUS. — Et ils sont plus près encore...

DEUX VOIX, *l'une après l'autre.* — Où donc? Où? — Tu nous fais mourir !

(1) Cologne.
(2) Metz.
(3) Reims.

TORTULUS. — A Augusta (1) !

LES DEUX MÊMES VOIX. — Augusta ! — à trois journées de marche !

TORTULUS. — A peine !

DEUX AUTRES VOIX. — Nous sommes perdus ! C'est fini ! fini !

TORTULUS. — Non !... La ville et vos biens, sans doute... oui, tout cela... perdu, perdu sans retour ! Mais vous, pas encore...

DEUX VOIX. — Tu crois? — Pourtant?

TORTULUS. — ...à condition de fuir... de fuir... au plus tôt, le plus vite !

VOIX NOMBREUSES, *tumulte*. — Oui. — Fuyons ! Fuyons ! — Non. — Si ! Si !

UNE VOIX, *se détachant*. — Mais, permets? Un instant? Fuir... dis-tu?... Où cela?

TORTULUS. — N'importe où... Mais fuir.

UNE VOIX. — Fuir comment?

TORTULUS. — Comme vous voudrez.

AUTRE VOIX. — Il n'y a plus de moyens de transport.

TORTULUS. — Fuyez sur vos jambes !

LA VOIX *précédente*. — Elles aussi nous manquent. Nous sommes glacés.

AUTRE VOIX. — Paralysés.

TORTULUS. — Traînez-vous ! Mais fuyez, fuyez !

UNE VOIX. — C'est entendu. Mais nos femmes? Nos enfants?

TORTULUS. — Emmenez-les.

LA VOIX *précédente*. — « Emmenez-les... » Tu n'as donc

(1) Saint-Quentin.

pas vu, depuis une heure que tu pérores, qu'il n'y en a pas une seule ici? que tu ne parles qu'à des hommes?

TORTULUS. — Se sont-elles sauvées déjà?

LA VOIX. — Mais non!

TORTULUS. — Elles ont eu tort. Elles auraient bien fait. Vous les auriez suivies. Où sont-elles, alors?

LA VOIX. — Près de Geneviève.

TORTULUS. — Qui est-ce?

(Rumeurs d'étonnement dans la foule. Arrêt.)

LA VOIX. — Mais, tu ne sais donc rien?

AUTRE VOIX. — D'où sors-tu?

TORTULUS, *d'une voix forte.* — De chez les Huns!

LA VOIX *qui a parlé de Geneviève.* — Geneviève est une créature extraordinaire, et qui accomplit des prodiges.

DEUX VOIX, *brutales.* — C'est une sorcière! — une magicienne!

VOIX NOMBREUSES. — Oui! — Oui!

LA VOIX. — Peu importe! Enfin, elle a pris depuis des années un tel ascendant sur nos mères...

UNE AUTRE VOIX. — ...nos épouses!...

UNE AUTRE VOIX. — ...nos filles!

LA VOIX. — ...sur toutes les femmes, que celles-ci ne jurent plus que par elle et lui sont dévouées corps et âme, jusqu'à la mort.

TORTULUS. — Eh bien! Que leur dit-elle, cette Geneviève? Évidemment, de fuir?

LA VOIX. — Mais non! De rester.

TORTULUS. — De rester? Mais, elle est folle! ou criminelle! Et vos femmes l'écoutent?

LA VOIX. — Mais oui ! Jusqu'à présent !

TORTULUS. — Il faut l'empêcher ! A tout prix ! Saisissez cette Geneviève ! A l'instant ! Enfermez-la... loin de vos femmes !

LA VOIX. — Nos femmes la défendront. Elles sont ensemble à cette heure même.

TORTULUS. — Où cela?

LA VOIX. — A l'église Saint-Étienne, où Geneviève les a réunies pour leur prêcher la résistance.

TORTULUS. — Et, c'est loin, cette église?

LA VOIX. — A une demi-heure de marche, à la pointe de l'île.

TORTULUS. — Il faut y courir ! et reprendre vos femmes ! coûte que coûte !... sans quoi... ce sont les Huns qui vous les prendront ! Insensés ! Courez ! Volez ! *(Une immense clameur monte de la foule aussitôt ébranlée.)* J'y vais aussi.

UNE VOIX. — Oui. Viens avec nous.

UNE AUTRE VOIX. — Tu leur parleras.

TORTULUS. — Je leur parlerai. S'il n'est pas trop tard ! car les Huns vont vite... *(Poussant un lugubre et long cri d'épouvante, comme un chien qui hurle à la mort.)* Les Huns !... Voilà les Huns !

VOIX INNOMBRABLES, TERRIBLES. — Les Huns ! Les Huns ! A Saint-Étienne !

(La foule se rue en torrent, dans cette direction.)

XI

L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE

SCÈNE I

Une petite place de Lutèce, formant carrefour, sur laquelle, à gauche, au second plan, donne l'église Saint-Etienne.

Au delà de la grande porte ouverte à deux battants et à laquelle on accède par un large escalier de plusieurs marches, on aperçoit l'intérieur du sanctuaire rempli de femmes. Au-dessus de leurs têtes brillent les lampes suspendues et, tout au fond, les cierges allumés à l'autel. Dans l'encadrement de la porte en plein cintre, se tient Geneviève au milieu d'un espace laissé vide autour d'elle par respect, et d'autres femmes et leurs enfants, massés dehors sur le parvis, échelonnés sur les degrés du seuil et débordant jusque sur la place, entourent leur protectrice, tournées vers elle comme leurs compagnes d'église, dont on voit les visages tendus avec anxiété, marqués de tous les sentiments extrêmes qui les agitent.

GENEVIÈVE, *les ramassant tout à coup d'un grand geste puissant.* — ...J'ai donc pu vous amener, vous porter jusqu'ici ! Soyez bénies, femmes fidèles ! Enfin, je vous tiens, rassemblées. Vous n'êtes pas toutes là, mais presque toutes, et les plus fortes, les meilleures... Croyez-vous en moi?

VOIX NOMBREUSES. — Oui ! Geneviève.

LUCILIA. — Serions-nous ici, sans cela?

GENEVIÈVE. — Vous n'avez pas de regrets?

VOIX NOMBREUSES. — Non ! Geneviève.

GENEVIÈVE. — S'il y en a parmi vous qui m'aient suivie à contre-cœur et qui préféreraient partir... qu'elles le disent !

VOIX NOMBREUSES. — Non ! Non !

VERA, *avec force.* — Il n'y en a pas une !

ALBA, *d'une voix moins forte.* — Pas une !

CERA, *d'une voix moins forte encore.* — Pas une...

FLORIA. — Nous ne te quittons pas. Nous resterons toutes.

GENEVIÈVE. — Ainsi, je peux compter sur vous pour m'obéir, quoi qu'il arrive?

VOIX NOMBREUSES. — Oui ! Geneviève !

SUPERBA. — Nous te le jurons ! Tu peux compter sur nous autant que nous sur toi.

GENEVIÈVE. — Merci ! mes sœurs, merci !

MYRRHA. — Ne nous remercie pas. C'est nous qui ne saurons jamais comment te prouver notre amour infini, notre reconnaissance...

AVENA. — Tout ce que tu as fait pour nous depuis des années !

GENEVIÈVE. — Je n'ai rien fait.

VERA. — Tu nous as guidées, soignées, secourues, consolées.

XANTHA. — Tu as été notre cœur et notre âme... notre ange gardien !

GENEVIÈVE. — Mais non ! Vous avez chacune votre cœur, votre âme à vous... et votre ange !

GIRGELLA. — Tu as lavé les pieds de mon vieux père.

DULCIS. — ...et fermé les yeux de ma mère.

CAMILLA. — Tu as guéri mon enfant.

LYDIA. — Le mien aussi.

CERA. — Les deux miens !

VERA. — Nous t'aimons. Nous te vénérons... Nous t'appartenons. Qu'ordonnes-tu? Ce sera fait.

GENEVIÈVE. — Bien. Il faut empêcher les hommes de partir.

MITELLA. — Comment?

GENEVIÈVE. — En restant ici, toutes, serrées près de moi.

MITELLA. — Et s'ils partent sans nous?

VERA. — Impossible ! Y songes-tu? Quelle espèce d'hommes seraient-ils? Des misérables !

GENEVIÈVE. — Des hommes.

VERA. — Non? Vraiment? Tu crois... tu peux croire qu'ils partiraient?...

GENEVIÈVE. — Peut-être...

VOIX NOMBREUSES. — Oh !

PHRYGIA. — Non ! Non ! Ne les juge pas mal. Tu ne les connais pas.

ALBA. — Ils sont bons, courageux. Ce ne sont pas des lâches !

FLORIA. — S'ils ont peur, ça n'est pas pour eux, c'est

pour nous ! parce qu'ils nous aiment. Moi, je réponds de mon mari.

AVENA. — Moi du mien.

MYRRHA. — Moi aussi.

XANTHA. — Moi, de mon père.

MITELLA. — Moi, de mes trois frères.

DULCIS. — Moi, de mon fiancé.

SUPERBA. — Moi, de tous !

GENEVIÈVE. — Moi, hélas, je ne réponds d'aucun.

VOIX NOMBREUSES, *cri de protestation générale.* — Oh ! Geneviève !

GENEVIÈVE. — ...pas plus que de vous !

VOIX NOMBREUSES. — De nous? De nous aussi?

GENEVIÈVE. — ...Pas plus que de moi-même !

FLORIA. — Alors, de qui donc réponds-tu?

GENEVIÈVE. — De personne ! excepté de Dieu ! Je n'ai foi qu'en LUI ! Il est le seul en qui je me remette et qui me tranquillise. Je l'interroge et je l'entends. Il me dit : « Reste ! Restez tous ! »

CAMILLA. — Et, sincèrement, tu crois qu'en restant nous serons sauvés?

GENEVIÈVE. — Je ne sais pas... Je l'espère.

ADULA. — Oh ! toi !... tu es sûre de l'être ! à cause de tes vertus !

GENEVIÈVE. — Je suis sans vertus, et Dieu ne m'a rien promis.

ADULA. — Mais nous, les imparfaites ! que pouvons-nous attendre?

GENEVIÈVE. — Ayez d'abord confiance, et la suite viendra.

FORMOSA. — Mais, tout de même... si les hommes partaient sans nous... puisque tu dis que c'est possible?

GENEVIÈVE. — Eh bien?

FORMOSA. — Devrions-nous accepter de les perdre? et risquer ici la mort? loin d'eux?

GENEVIÈVE. — La craignez-vous donc? Moi, je ne la crains pas.

FORMOSA. — Toi, c'est différent! Tu es à part! Dieu t'a donné tous les courages! Et puis, ce n'est pas pour nous que nous craignons la mort... mais pour nos enfants! Pouvons-nous les sacrifier... nous, leurs mères?

BACILLA. — Et nous-mêmes? Avons-nous le droit de préférer mourir? Sommes-nous seules? Devons-nous priver à jamais nos époux de notre tendresse? Notre vie n'est-elle pas à eux, autant et plus qu'à nous?

GENEVIÈVE. — Alors qu'ils la défendent! En s'en allant, ils renoncent à vous.

BACILLA. — Quand même? Est-ce suffisant pour que nous renoncions à eux? Nous leur sommes trop attachées!

GENEVIÈVE. — Raison de plus pour essayer de les retenir par le seul moyen que je vous indique. Sans doute, ils peuvent vous abandonner... Mais ce n'est pas certain. Vous m'affirmez qu'ils sont braves, qu'ils vous adorent? Soit! Vous êtes, là-dessus, mieux renseignées que moi. Pourquoi donc alors, après tout, ne trouveraient-ils pas, au dernier moment, la volonté de renoncer à fuir, s'ils voient que vous restez? Entre leur salut et le vôtre, ils n'auront qu'à choisir. *(Un petit temps de réflexion énigmatique.)* Ils choisiront.

(Un silence pénible. On sent la foule troublée.)

VERA, *à Geneviève.* — Quoi? Que choisiront-ils?

(Elle ne répond rien.)

SYBILLA, *à Geneviève.* — Réponds. *(Même silence.)*

VERA, *à Geneviève.* — Tu n'oses pas? *(Même silence.)* Tu nous épouvantes. Dis-le.

FORMOSA, *à Geneviève.* — Ah! Dis-le. Nous le voulons!

GENEVIÈVE. — Vous le demandez! Malheureuses! Vous n'êtes donc pas sûres?

VERA. — Si! Oh! si! Mais... pourtant... Tout ce qui arrive est si terrible et si rapide! On ne sait plus!

FLORA. — On souffre, on désespère...

LYDIA. — Tout s'écroule tout d'un coup... l'espoir, la confiance, et la raison s'égare!

GENEVIÈVE. — Ayez donc la foi! la foi! rien que la foi!

AVENA. — Nous l'avons eue. Nous l'avons encore.

GENEVIÈVE. — Non! Vous ne l'avez plus! ni en Dieu, ni dans vos époux, ni en moi, ni en vous. Allons, vous n'êtes pas les vaillantes que je pensais! Je vous croyais, non seulement bien au-dessus des hommes, mais au-dessus des autres femmes, vous les femmes de Paris! Je me trompais. Et quand vous me faisiez vos promesses, vous n'étiez pas sincères!

ALBA. — Ah! tu nous blesses, tu nous désoles! Tu sais bien que nous t'aimons, toi qui lis dans les cœurs?

PHRYGIA. — Nous donnerions, toutes, notre vie pour toi!

VOIX NOMBREUSES. — Oui! c'est vrai! Oui! notre vie!

ADULA, *résignée.* — S'il le fallait...

GENEVIÈVE, *avec mélancolie, à mi-voix.* — Le faudra-t-il?

ALBA. — Mais comprends-tu bien l'horreur où nous sommes réduites? Si nous suivons les hommes — qui veulent partir — nous abandonnons nos maisons, nos souvenirs, nos biens, la ville et la campagne où nous avons vécu et goûté le bonheur! Nous nous conduisons mal et

nous te déplaisons ! et, enfin, nous te laissons ! toi ! Pouvons-nous bien te laisser? car tu resteras?

GENEVIÈVE. — Dussé-je être la seule.

ALBA. — Et si nous restons, et que les hommes nous quittent, nous les perdons sans garder nos biens, nos foyers, ni même l'existence, car tout cela sera détruit ! Que faire?

GENEVIÈVE. — Et... si les hommes restaient?

ALBA. — Ah ! certes ! nous serions heureuses ! Nous aurions plus d'entrain. Avec eux, nous braverions tout ! Mais le voudront-ils?

SYBILLA. — Le pourront-ils? Nous les avons toutes priés, suppliés... *(S'adressant aux autres.)* Est-ce vrai?

FLORIA. — Ah ! Seigneur ! à genoux !

GIRGELLA. — En pleurant !

IRÈNA. — Ils nous ont écartées.

MYRRHA. — Repoussées...

FLORIA. — Chassées.

MITELLA. — Ça n'est pas leur faute ! Ils sont fous !

CAMILLA. — Notre amour, nos baisers, nos cris, les caresses de leurs enfants... rien ne les a troublés...

VERA. — Il n'y a plus que toi, Geneviève ! Ah ! si toi tu leur parlais?...

GENEVIÈVE. — Je l'ai fait. Vous le savez bien? Et comment ils m'ont reçue ! avec des rires et des injures !

VERA. — Pardonne-leur.

GENEVIÈVE. — Puis-je leur en vouloir?

XANTHA. — Ils avaient bu...

PHRYGIA. — Ils étaient en colère.

VERA. — Oublie ce qu'ils t'ont dit. Retourne vers eux. Recommence.

GENEVIÈVE. — Inutile. J'ai fait tout ce que j'ai pu. — *(Avec éclat.)* — D'ailleurs ils viendront tout seuls ! Je veux qu'ils viennent !

VERA. — Vraiment? Tu le crois?

GENEVIÈVE. — Je le crois.

AVENA. — Mais tout à l'heure, tu doutais?

GENEVIÈVE. — J'avais tort. Je manquais de foi. On en manque toujours... A présent, j'en suis sûre ! ils viendront !

VOIX NOMBREUSES. — Ils viendront ! — Quelle joie ! — Quelle ivresse !

GENEVIÈVE. — Ils viendront, oui, mais... pour vous emmener.

VOIX NOMBREUSES. — Ah ! mon Dieu !

GENEVIÈVE. — Mais — ne vous troublez pas. Vous vous débattrez ! vous leur résisterez ! et finalement, ils resteront !

VERA, *à Geneviève.* — Mais comment leur résister?

DULCIS. — Ils nous prendront de force !

GENEVIÈVE. — Ils ne le pourront pas. *(Étonnement de la plupart.)* Du moins ici. L'église est un lieu d'asile où vous êtes hors d'atteinte !

CAMILLA. — Et s'ils violent cet asile?

GENEVIÈVE. — Un sacrilège? Ils ne l'oseront pas. Ils resteront ! Ils rougiront de leur conduite et ressaisiront leur courage ! et vous garderez vos époux ! *(A Xantha.)* toi ton père, *(A Mitella.)* toi tes frères, *(A Dulcis.)* toi ton fiancé ; toutes vos biens ! vos foyers ! et une fois rapprochés, réunis, enlacés, ne faisant plus qu'une seule et même troupe inséparable et invincible, animée d'une même âme... pour votre récompense...

SCÈNE II

LES MÊMES. — TORTULUS

TORTULUS, *surgissant de la foule où il s'était glissé sans qu'on l'aperçût, et se dressant sur une borne au bas des marches du parvis.* — Vous périrez ! tous ensemble !

LA FOULE DES FEMMES, *saisie, pousse une immense clameur.* — Ah !

VERA, *à Tortulus.* — Qui es-tu, toi, l'étranger?

VOIX NOMBREUSES, *chuchotant.* — Oui... qui est-ce? qui est-ce?

ALBA. — D'où viens-tu?

PHRYGIA. — Que veux-tu?

TORTULUS. — Je suis Gaulois. Je viens de loin, et je veux vous sauver. Croyez-en quelqu'un qui connaît les Huns ! qui fut leur esclave, dix ans ! et qui s'est échappé de chez eux, tout exprès, au péril de sa vie, pour vous dire : *(Trépignant.)* Fuyez ! Malheureuses ! Fuyez ! Mais fuyez donc !

GENEVIÈVE, *aux femmes, agitées d'un profond remous.* — Ne l'écoutez pas ! *(A Tortulus.)* Va chez les hommes, va ! C'est là ta place, et pas ici !

TORTULUS. — J'en arrive, de chez les hommes ! *(Rumeurs d'intérêt éveillé chez les femmes.)* Je les ai tous vus ! Oui, vos pères, vos chers maris, vos frères, vos fils bien-aimés... je les quitte à l'instant même.

VERA, *à Tortulus.* — Et comment sont-ils? depuis ce matin que nous sommes loin d'eux?

TORTULUS. — Magnifiques. Très bien portants.

LYDIA, *à Tortulus.* — Que disent-ils?

TORTULUS. — Que l'air de Lutèce est malsain.

BACILLA, *à Tortulus.* — Que font-ils?

TORTULUS. — Leurs paquets, pour filer. *(Cris d'horreur et de déception.)*

MYRRHA. — Eh bien ! et nous? Pensent-ils à nous?

ALBA. — En parlent-ils?

TORTULUS. — Je crois bien ! Ils n'ont que vous à l'esprit, au cœur, à la bouche ! Ils y pensent tellement qu'ils vont venir ici tout de suite... *(Exclamations joyeuses.)*

GENEVIÈVE, *aux femmes.* — Vous voyez bien !

VERA. — Ils restent !

TORTULUS, *à Vera.* — Railles-tu? *(Aux femmes.)*... ils vont venir pour vous prendre et vous emmener avec eux ! de gré ou de force !

VERA. — Ah ! c'est pour fuir?

TORTULUS. — Bien entendu.

GENEVIÈVE, *aux femmes.* — Je vous l'avais dit. Mais ils en seront pour leur peine ! et vous resterez avec moi ! Vous me l'avez juré.

TORTULUS. — Vous voulez donc être massacrées?

GENEVIÈVE. — Nous voulons vivre — avec honneur et sans honte ou remords — ou bien alors mourir, en faisant notre devoir.

VOIX NOMBREUSES, *voix d'épouvante.* — Mourir ! — Mourir ! — Est-ce possible? — Tout de même !

DULCIS. — Ah ! Geneviève !

CAMILLA. — Que c'est affreux ! Mourir ! Nous ! Moi !

GENEVIÈVE. — Cependant vous y étiez prêtes? Il n'y a pas cinq minutes vous me donniez votre vie... Vous la donniez ! Ce n'était rien !

VERA. — Oui, sans doute... en d'autres temps !

PHRYGIA. — En d'autres circonstances !

FLORIA. — La mort ordinaire... tranquille... N'importe laquelle...

VERA. — Mais pas celle qui vient des Huns ! Ah ! les Huns ! les Huns !

XANTHA. — Tomber et périr sous leurs coups c'est pire que mourir ! c'est l'assassinat ! Tout ! mais pas les Huns ! *(A Geneviève.)* Y penses-tu? Les couteaux?... Le bâillon ! le fer rouge !

TORTULUS, *passionné.* — Et les outrages ! la torture ! tous les caprices de l'orgie, les grognements, les rires, les lourdes mains de bronze errant dans les ténèbres... *(Cris des femmes.)* les bras velus peinturlurés de sang ! les bouches immondes ! les dents de requins plantées dans vos hanches ! les belles chevelures coupées au ras du cuir, à la faux, comme du blé... tous les supplices raffinés qui rongent le corps et grignotent l'âme !... *(Les cris d'horreur redoublent.)* Voilà ce qui vous pend ! Fuyez vite ! Fuyez !

VOIX NOMBREUSES. — Oui ! Courons !... Courons !... *(Elles dessinent un mouvement en avant que Tortulus arrête, du geste.)*

TORTULUS. — Attendez les hommes ! Les voici ! *(Leurs clameurs toutes proches retentissent.)* ...dans le quartier neuf ! Ils volent vers vous. Je les ai précédés pour vous avertir. Ils sont ivres de fureur... Laissez-leur le temps de se calmer... Surtout, ne leur résistez pas ! ou c'est eux qui vous tueront.

GENEVIÈVE, *aux femmes qu'elle domine encore.* — Ils ne vous feront aucun mal ! Je vous le garantis ! *(Avec solennité et simplicité.)* La minute est profonde, unique, éternelle... Si vous voulez partir, partez ! Adieu pour toujours ! Si vous m'abandonnez, je vous abandonne, et je ne peux plus rien pour vous ! Si vous restez... je vous défends, je m'occupe de vous, du peuple et de la ville et nous obtiendrons la victoire ! Allez ! que décidez-vous?

TOUTES LES FEMMES, *retournées, d'une seule voix.* — Nous restons ! Nous restons !

GENEVIÈVE, *radieuse, et dans le passé.* — Ah ! mon troupeau ! mes brebis ! mes moutons ! *(Aux femmes.)* Entrez donc toutes dans l'église.

VOIX NOMBREUSES *des femmes.* — A l'église ! Oui ! Dans la bonne église ! *(Elles s'y engouffrent.)*

GENEVIÈVE, *retournée vers elles.* — A présent, fermez-en la porte. *(On lui obéit. La porte tourne à moitié sur ses gonds.)* Tirez-la fort, tirez-la bien...

VERA, *au milieu d'un groupe de femmes, dont les têtes effrayées passent par l'ouverture.* — Et toi? Tu ne rentres pas?

GENEVIÈVE, *douce.* — Je reste sur le parvis.

LES FEMMES. — Oh ! non ! rentre ! rentre vite. Nous te supplions ! Rentre avec nous, Geneviève.

GENEVIÈVE, *obstinée.* — Je reste sur le parvis. Fermez la porte. *(La porte tourne davantage, mais sans être encore tout à fait close.)* Allons?

(La porte se ferme tout à fait.)

UNE DES FEMMES, *au moment où la porte se ferme.* — Oh ! Jésus-Christ !

GENEVIÈVE, *tournée vers la porte.* — Et ne bougez pas... quoi qu'il arrive !

UNE DES FEMMES, *à travers la porte.* — Si l'on te menace?

UNE AUTRE. — Et si on te frappe?

GENEVIÈVE. — Ne sortez pas.

UNE AUTRE. — Et si on te prend? et si on t'emporte?

GENEVIÈVE. — Ne sortez pas !

TORTULUS, *à la porte, avec ses mains à la bouche, en cornet.* — Et si on la tue?

GENEVIÈVE. — Ne sortez pas !

UNE AUTRE. — Mais de te savoir ainsi exposée... nous sommes folles !

UNE AUTRE. — Que veux-tu que nous fassions ici sans toi?

GENEVIÈVE, *énergique, presque dure.* — Priez ! *(Des cris épouvantables s'élèvent.)*

UNE FEMME, *dans l'église.* — Seigneur ! Voilà les Huns !

GENEVIÈVE. — Mais non ! Ce sont vos hommes.

SCÈNE III

LES MÊMES. — LA FOULE DES HOMMES

(Ayant couru, déchaînés, ceux-ci font irruption de partout. L'égarement et la peur convulsent leurs traits. Ils s'attendaient à trouver les femmes. En n'apercevant que Geneviève, seule en haut des marches de l'église, ils sont interdits... et s'arrêtent. Mais le premier moment de stupeur passé, ils redonnent libre cours à leur violence.)

UN FORGERON, *qui semble les commander, interpellant Geneviève.* — Tu nous as pris nos femmes !

UN BOUCHER. — Il faut nous les rendre !

LE FORGERON. — Où sont-elles?

GENEVIÈVE, *calme et montrant la porte.* — Là.

LE FORGERON. — Dans l'église?

GENEVIÈVE. — Dans l'église.

LE FORGERON. — Et pourquoi là?

LE BOUCHER. — ... Plutôt qu'ailleurs?

GENEVIÈVE. — Parce qu'il n'y a que là qu'elles soient en sûreté, tout près de l'autel, aux pieds de la croix. Pour être à l'abri c'est l'endroit rêvé.

UN TANNEUR. — A l'abri de quoi?

GENEVIÈVE. — Du danger.

LE TANNEUR, *astucieux.* — Mais... de quel danger? Les Barbares?... ou bien nous?

TORTULUS, *perfide, à mi-voix.* — Les deux.

GENEVIÈVE, *avec fermeté.* — Les deux. *(A Tortulus.)* Tu as raison.

LE FORGERON, *à Geneviève.* — Ah ! tu vois ! tu l'avoues? C'est surtout contre nous... plus que contre les Huns... que tu défends nos femmes ! Tu es notre ennemie !

GENEVIÈVE. — Moi?

LE FORGERON. — Oui, toi, et c'est exprès que tu les as rassemblées ici, *(Montrant l'église.)* dans ce lieu d'asile où tu t'es dit que personne — pas même nous, leurs maris, leurs parents, — ne pourrait y toucher ! Eh bien? Tu t'es trompée. Nous voulons nos femmes !

LE BOUCHER. — Avec nos enfants !

LE FORGERON. — Et nous les aurons ! malgré toi !

UN HOMME DU PEUPLE. — Tout de suite.

GENEVIÈVE. — Je le veux bien. Appelez-les.

LE FORGERON. — Femmes ! Sortez ! *(Rien ne bouge dans l'église.)*

UN MARINIER. — Si vous sortez, vous serez pardonnées !

LE BOUCHER. — Sinon, châtiées. *(Même chose, aucun bruit.)*

VOIX, *parmi les hommes.* — Eh bien? Nous entendez-vous? Répondez?

UN OUVRIER. — Ah çà ! l'église est vide? *(A Geneviève.)* Elles n'y sont plus?

GENEVIÈVE. — Elles y sont.

TORTULUS. — Je les ai vues.

UN MAÇON. — Alors elles se sont échappées par derrière?

GENEVIÈVE. — Il n'y a pas d'autre porte.

UN BOURGEOIS. — Alors, pourquoi ce silence?

TORTULUS. — Elles ont peur, tiens !

GENEVIÈVE. — Non, elles prient.

UN CHARRETIER. — Assez prié. Aujourd'hui, c'est à nous qu'elles doivent demander grâce !

UN HOMME DU PEUPLE. — Oui ! Gueuses qui nous lâchez ! en de pareils moments !

UN AUTRE. — Misérables !

UN AUTRE. — Mères indignes !

UN AUTRE. — Épouses parjures ! Mauvaises compagnes !

UN AUTRE. — Engeance scélérate !

UN AUTRE. — Poison de la vie et peste du monde !

UN AUTRE. — Tu as beau te cacher... tu me paieras ça, Flavia !

UN AUTRE. — Arrive ici, Véra ! *(Silence.)* Véra ! Véra !

VOIX *exaspérées.* — Camilla ! — Lydia ! — Myrrha ! — Sybilla ! *(et terribles cris de rage parce que rien ne répond.)* Ah ! ah !

LE FORGERON. — Répondez au moins ! Dites quelque chose ! afin qu'on sache si vous êtes là?

LE BOUCHER. — Et sortez ! Par tous les dieux !

UN SERRURIER. — Mais, j'y songe. Le peuvent-elles? Si elles étaient enfermées?

GENEVIÈVE. — La maison de Dieu n'a pas de verrous, ni barreaux, ni serrure... Entre et sort qui veut. *(Elle a fait un pas vers la porte qu'elle pousse du bout des doigts, et celle-ci cède aussitôt sous la pression légère.)* La porte est battante. *(Et en effet, tandis qu'elle dit ces mots, la porte plusieurs fois va et vient, mollement, avant de retomber et de se refermer. — Durant ce court instant, les hommes se sont tous avancés et penchés pour essayer de distinguer les femmes à l'intérieur.)*

UN HOMME *du peuple à son voisin.* — Les as-tu vues?

LE VOISIN. — Non!

D'AUTRES VOIX. — Ni moi! — Ni moi!

LE TANNEUR. — Nous ne les avons pas vues!

UN BOURGEOIS. — C'est incroyable! Ah çà? Que se passe-t-il?

TORTULUS. — Elles sont là, pourtant. Mais tout au fond... blotties...

GENEVIÈVE. — Près de l'autel.

TORTULUS. — ... et si elles ne vous répondent pas, *(Désignant Geneviève.)* c'est que celle-ci leur a défendu de parler, de bouger et de sortir sans son ordre exprès!

(Clameurs indignées des hommes. — A Geneviève.) Est-ce vrai?

GENEVIÈVE. — C'est vrai. *(Nouvelle explosion de colère.)* Écoutez-moi, maintenant.

LA FOULE DES HOMMES. — *(Tempête de cris.)* Non! Non! Plus de discours!

GENEVIÈVE. — Non? Vous ne voulez pas? *(S'avançant vers eux dans une transfiguration d'énergie.)* Eh bien, renversez-moi donc! C'est facile. Après avoir — en même temps que cette bouche et ce cœur — *(Touchant ses lèvres et sa poitrine.)* écrasé ma parole et broyé ma tendresse... franchissez le parvis, poussez la porte battante, envahissez et profanez l'église, éteignez les flambeaux, heurtez

la croix, dispersez la prière, allez... comme des oiseaux de nuit dénicher vos femmes de l'autel ! arrachez-les-en de vos propres mains ! chargez-les sur vos épaules, comme des sacs ! et traînant avec elles vos enfants évanouis, engouffrez-vous dans les plaines de la panique, en hurlant... comme les animaux forcés par le chasseur... Seulement, le chasseur ne sera plus le Hun, mais Dieu ! qui poursuit partout le sacrilège et l'anéantit, où qu'il soit ! où qu'il aille ! *(Frappés et figés par l'accent de Geneviève, les hommes n'ont pas fait un pas.)* Eh bien? Qu'attendez-vous? Qui vous retient? Vous n'osez pas? Vous me laissez parler ! Je vous conjure ! Écoutez-moi ! Mieux qu'avec vos oreilles, avec votre esprit grand ouvert et votre âme débouchée ! Réfléchissez. Qu'allez-vous faire? Avez-vous un cerveau qui pense? une intelligence humaine? ou bien n'êtes-vous que des agneaux et des poulets, qui détalez en entendant du bruit?

TORTULUS, *diabolique.* — Les Huns arrivent ! Ça brûle !

GENEVIÈVE, *à Tortulus.* — Tais-toi !... *(Aux hommes.)* Est-ce une raison pour désespérer? Fuir, c'est courir à la mort !

TORTULUS. — Et rester, c'est l'attendre.

GENEVIÈVE. — Trouves-tu plus sûr d'aller au-devant?

LE TANNEUR. — Nous n'irons pas au-devant des Huns, puisque nous les fuirons ! Nous irons dans le sens opposé, loin d'eux... très loin !

GENEVIÈVE. — Ils vous rattraperont. Le chien court après celui qui court. Et puis, où voulez-vous aller? Vous ne le savez pas !

UN HOMME DU PEUPLE. — Si ! à Aureliani (1).

UN CULTIVATEUR. — Non ! à Senones (2).

UN BOURGEOIS. — A Avaricum (3) !

(1) Orléans.
(2) Sens.
(3) Bourges.

UN AUTRE BOURGEOIS. — C'est trop près ! A Burdigala (1).

GENEVIÈVE. — Déjà vous vous disputez ! Vous n'êtes pas d'accord ! Jamais en désertant vous ne vous y mettrez ! Le désarroi divise au lieu de joindre. Ce n'est qu'en demeurant que vous serez unis. Comment pouvez-vous, peuple sans cœur, abandonner vos foyers? ces toits sous lesquels se sont endormis du dernier sommeil vos parents? où vous fûtes conçus et nourris? où vos enfants sont nés? Quelle est cette folie de croire que pour se garantir du glaive il suffit de prendre la fuite? Aussi lointain que sera le pays choisi par vous pour vous y cacher, vous y serez malheureux !

LE BOUCHER, *réfléchi*. — Il y a de bons pays.

GENEVIÈVE. — Aucun ne sera le vôtre. Et si vous le gagnez, ce pays, si vous ne tombez pas en route... en quel état y échouerez-vous? blessés, épuisés, à bout de souffle ! Vous n'y aborderez que pour y mourir de chagrin, ou pour y traîner dans la tristesse et la misère une horrible vieillesse !

UN BOURGEOIS. — Mais non ! Nous n'y languirons pas, va ! Tout de suite après la tempête, si nous sommes vivants, nous reviendrons chez nous !

UN CULTIVATEUR. — Planter nos choux !

GENEVIÈVE. — Vous ne le pourrez pas ! Vous n'aurez plus de chez vous ! Votre pays sera mort, inhabitable, et vous rejettera. En le quittant vous commettez un crime, le pire de tous ! Fuir est bien autre chose qu'éviter l'ennemi !

UNE VOIX. — Quoi donc?

GENEVIÈVE. — C'est l'inviter ! c'est l'attirer ! c'est lui céder la place ! En fuyant, vous trahissez ! Si vous partez, votre ville, cette belle Lutèce appelée à travers le temps

(1) Bordeaux.

à d'immenses destinées, sera pour toujours balayée de la face du monde, et n'offrira plus demain qu'un désert englouti par le sable ou noyé par les eaux ! Les bandits d'Attila auront pu la raser, n'y laisser que des cendres... c'est vous... ce n'est pas eux... qui l'aurez ravagée ! C'est vous qui la condamnez, par votre fuite, à disparaître ! C'est vous les Barbares ! les destructeurs ! les démons de la ruine et les meurtriers de la Gaule ! C'est vous les Huns ! *(Explosion de fureur.)*

LE FORGERON, *levant son marteau.* — Ah ! pour ce mot...

LE BOUCHER, *menaçant.* — Pour cette injure !...

GENEVIÈVE. — Enfin ! Vous vous révoltez ! Vous n'êtes pas tout à fait morts, et vous sentez l'offense ! Alors, pourquoi la mériter? pourquoi partir? Pour sauver vos biens? Vous ne pouvez pas les emporter !

LE BOURGEOIS. — Perdons nos biens ! Mais sauvons nos personnes !

GENEVIÈVE. — En fuyant vous perdrez tout. Se sauver ne sauve pas !

LE FORGERON. — Alors, qu'est-ce qui sauve?

GENEVIÈVE. — Dieu d'abord. Ensuite nous-mêmes. Lui et nous ! Voilà les sauveurs. Le reste est inutile.

VOIX INSOLENTES *d'incrédulité.* — Oh ! Dieu... Dieu !

GENEVIÈVE. — Oui, Dieu !... Ne blasphémez pas ! C'est lui aussi que vous fuyez ! Revenez vite à lui si vous ne voulez pas qu'il vous fuie à son tour ! Comprenez que les choses d'ici-bas ne sont qu'un résultat des desseins qu'il a sur les hommes ! Vous l'avez irrité, songez à l'apaiser. C'est le Dieu des Armées. Invoquez-le ! Soyez sages ! Repentez-vous ! Il vous défendra.

TORTULUS. — En attendant, le temps vole ! et les Huns galopent ! Ils seront ici demain !

GENEVIÈVE. — Certainement... si vous fuyez. Mais

apprenez une grande nouvelle : Si vous restez, vous n'avez rien à craindre. Ils seront vaincus.

LE FORGERON. — Et qui donc les vaincra? Ce n'est pas nous?

GENEVIÈVE. — L'armée romaine.

UNE VOIX. — Elle est trop loin !

UNE AUTRE VOIX. — Trop peu nombreuse !

GENEVIÈVE. — Elle avance à marches forcées ! et le nombre n'est rien. C'est la manœuvre qui fait la victoire. Où sont exactement les Huns? Vous l'ignorez? Moi, je le sais.

TORTULUS, *aux hommes.* — A Durocortorum (1) ! Je vous l'ai dit !

GENEVIÈVE, *protestant.* — Mais non, beaucoup plus près ! Ils ont pris depuis Durocatalaunum (2), Artiaca (3), *(Clameurs.)* Augustobona (4), Clanum (5), *(Cris d'épouvante.)* Agedicum (6).

UNE VOIX. — Nous sommes perdus !

GENEVIÈVE. — Mais non ! Rendez-vous compte qu'embarrassés par des milliers de chariots qui obstruent toutes les routes, ces hordes n'avancent que lentement. Même avec des prodiges de diligence, il leur est impossible d'être à Lutèce avant trois jours...

UNE VOIX. — Trois jours !

UNE AUTRE VOIX. — Ça n'est rien ! C'est trois minutes !

UNE AUTRE. — Un éclair !

GENEVIÈVE. — C'est une trinité ! Cela vaut trois ans !

TORTULUS. — Eh bien ! fiez-vous à elle, et Lutèce sera

(1) Reims.
(2) Châlons-sur-Marne.
(3) Arcis-sur-Aube.
(4) Troyes.
(5) Villemaur.
(6) Sens.

brûlée comme l'ont été sûrement — si elle a dit vrai — Artiaca, Augustobona...

GENEVIÈVE. — Mais non ! Aucune de ces villes n'a souffert. Le pillage a cessé.

(Étonnement parmi la foule.)

TORTULUS. — Pourquoi? Quelle invraisemblance ! Elle vous trompe ! Attention !...

GENEVIÈVE. — Je dis ce qui est.

LE FORGERON. — Et l'armée romaine?

GENEVIÈVE. — Elle accourt !

TORTULUS. — Mensonge ! Elle est au diable, l'armée romaine ! arrêtée, empêtrée, à des milles de là ! Aetius, son général, au lieu d'agir, intrigue et parlemente.

GENEVIÈVE, *forte et claire.* — Il agit ! Je l'ai prévenu ! *(Mouvement, doute et stupeur.)*

TORTULUS, *grossier, éclatant de rire.* — Toi? Tu plaisantes? A pareille distance? Allons. Pour qui nous prends-tu?

LE BOUCHER. — Oui... Comment l'as-tu fait?

UNE VOIX. — Par qui?

UNE AUTRE VOIX. — Ça n'est pas toi?

GENEVIÈVE. — Par un messager. Aetius, averti, a aussitôt rassemblé tous les soldats Francs transfuges, Bourguignons, Sarmates, Saxons, Ibriens, Lisiens et ceux des Armoriques ! et les réunissant aux troupes de l'Empire, il se précipite avec cette puissance énorme afin de barrer le passage aux Huns ! Il ne peut manquer maintenant d'arriver sous les murs de Lutèce en même temps qu'Attila... peut-être avant lui !

TORTULUS. — Si les Huns toutefois ne changent pas d'itinéraire?... et ils en changeront ! car ils sont bien forts !

GENEVIÈVE. — Ils n'en changeront pas !

TORTULUS. — Qu'en sais-tu donc pour affirmer ainsi? Qu'est-ce que c'est d'abord que ce messager?

GENEVIÈVE. — Quelqu'un de sûr qui me sert en secret.

TORTULUS. — Peut-on le voir? lui parler?

GENEVIÈVE. — Il n'est pas ici.

LE FORGERON. — Son nom? Dis-nous son nom?

GENEVIÈVE. — Il ne vous apprendra rien.

LE BOUCHER. — Dis-le toujours.

GENEVIÈVE. — Proxime.

(Tout le monde se regarde avec une mimique interrogative.)

TORTULUS, *à la foule.* — Vous connaissez ça?

VOIX DIVERSES. — Non! — Pro... Proxime?

UN HOMME DU PEUPLE. — Personne ne le connaît.

TORTULUS. — Il n'existe pas! C'est une invention!

GENEVIÈVE. — Il existe. Croyez-moi. Il m'a rapporté ce matin les nouvelles que j'attendais et que je vous ai dites.

TORTULUS. — Comme tout cela est clair! *(Menaçant.)* En voilà assez! Je t'accuse publiquement d'imposture et de crime, de crime prémédité, contre Lutèce et ses habitants, le peuple Séquanais et celui de la Gaule! *(Profonde émotion dans la foule muette. — Aux hommes.)* Cette Geneviève! Elle a un but, voyons? Vous ne vous l'êtes jamais demandé? Que fait-elle parmi vous? — Le mal.

LES VOIX *des femmes, éclatant derrière la porte.* — Le bien! — Le bien! — Rien que le bien!

LE FORGERON. — Ah! vous vous réveillez, les femmes!

LE BOUCHER. — Pour elle vous vous dégelez! Vous retrouvez vos langues!

VOIX NOMBREUSES. — Taisez-vous! — Taisez-vous!

TORTULUS. — Oui, le mal! C'est votre mauvais génie.

Violente sous sa douceur, ambitieuse et rusée, capable de tout malgré sa faiblesse dont elle joue ! fausse malade et fausse mourante, avide d'honneurs et de popularité, voilà dix ans qu'en secret elle suit son dessein ! qu'elle l'organise ! Je sais... oui... qu'elle est extraordinaire? Tant pis ! Cela la condamne. Elle rend la vue aux aveugles? l'ouïe aux sourds? redresse les bossus? et fait courir les impotents?... Bon. Mais, de quel droit? Qui le lui demande? et qui le lui permet? D'où tire-t-elle cette faveur exorbitante de pouvoir guérir et sauver qui lui plaît, oui ou non? Avez-vous pensé à ça? Tout, d'ailleurs, dans son existence, est contraire aux idées reçues. Elle a coupé ses cheveux. Scandale. Elle a réprouvé le mariage et ses devoirs pour vivre à l'écart. Donc, égoïsme et sécheresse. Plus d'obligations. Plus de responsabilités. Solitude, turpitude. Son plaisir, ses calculs, son orgueil dévorant, voilà ce qui prime !

Voix des Femmes. — C'est faux ! — Nous l'aimons !

Tortulus. — Ses habitudes font frémir. Elle ne mange pas, ne boit pas, ne dort pas, ne sent ni le froid ni le chaud. Elle peut s'étendre à peine vêtue dans la neige et rester nu-tête à la canicule, au soleil. Trouvez-vous ça convenable? *(Rumeurs parmi les hommes.)*

Une des Femmes. — Nous l'aimons.

Tortulus. — Elle recherche, ainsi que les pourceaux, le fumier et la boue pour s'y rouler, en s'y déclarant, par bravade, aussi bien que sur des tapis ! *(Oh! Exclamations parmi les hommes.)* Aux bords du fleuve, quand il pleut, elle fait chanter les poissons... chose qui retourne le cœur... *(Oh! parmi les hommes.)* Dès qu'elle appelle un oiseau, il vient dans sa main. La colombe en roucoulant s'accroche à son front, et le crapaud... quelle horreur ! monte sur son pied. Elle est à la fois — monstruosité — amie de la mouche et de l'araignée !

Voix des Femmes. — Aussi, nous l'aimons ! — Ah ! oui ! Nous l'aimons !

LE BOUCHER. — Ah çà ! vous tairez-vous?

GENEVIÈVE, *aux femmes.* — Mais oui, laissez-le dire ! Et priez ! *(Montrant Tortulus.)* Priez pour lui !

TORTULUS. — Elle parle seule tout haut — ou tout bas, ce qui glace. A qui? Je vous le demande? La nuit, elle sort, en blanc — hé? pourquoi pas en noir? — pour interroger la lune qui lui répond. Elle fait des gestes sur les remparts. L'ombre la favorise et elle conspire avec les mauvaises étoiles. Il lui échappe même — imprudence — de rire quelquefois en regardant le ciel, ce qui montre à quel point elle se moque alors des hommes.

UNE VOIX, *chez les femmes.* — Ou bien elle pleure ! malheureux ! Si tu l'avais vue pleurer !

TORTULUS. — Ah ! oui ! J'oubliais. Elle pleure ! et à volonté ! Crac ! et si fort et si abondamment qu'elle inonde sa chambre ! L'eau de ses yeux lui monte aux chevilles. Est-ce naturel? Sur le pain, sur le vin, sur les femmes, sur les enfants, sur les vivants, sur les morts, elle trace à la dérobée avec son pouce — avez-vous vu la longueur de son pouce? — un signe bizarre.

UNE VOIX, *chez les femmes.* — C'est le signe de la Croix !

TORTULUS, *gonflé d'ironie.* — Bien entendu ! Elle le dit. Mais est-ce vrai? Si c'est un signe démoniaque, elle ne va pas vous le raconter? Dans la campagne, — observez ceci — elle empêche les gens de toucher aux herbes vénéneuses... d'où j'en conclus qu'elle en a l'expérience et qu'au lieu de les défendre, elle songe à les conseiller ! *(Inquiétude parmi les hommes.)* ... et qu'en tout cas, par cette révélation sournoise elle engage les méchants à en faire un emploi terrible et quotidien ! *(Oh! parmi les hommes.)* Mais voici plus grave : Prédiction de l'avenir. Œuvre... inhumaine ! affreuse ! En effet, ou bien Geneviève ignore le futur... et elle vous mystifie? ou bien elle le connaît, — sans pouvoir l'empêcher — et alors à quoi lui sert sa science impie, sinon à vous troubler pour vous conduire au gré de son caprice?... En bien, comme en

mal, elle met tout à l'extrême, annonçant tour à tour la victoire certaine ou le désastre inévitable. Elle s'amuse à vous bouleverser... Fait-elle semblant de donner du courage? c'est pour le retirer! Quand personne ne sait rien et ne peut rien savoir, elle se vante de tout connaître. Exemple : les notabilités du Municipe, qui sont pourtant qualifiées pour être au courant des choses militaires, ignorent absolument où est Aetius... Geneviève, elle, le sait! Mon Dieu, oui! Elle a des messagers, secrets, dont personne n'a jamais entendu parler, et qui franchissent les lignes, paraît-il, comme de purs esprits! Après avoir fait, pendant la paix, des miracles douteux...

Les voix des Femmes. — Des vrais! — Des vrais! — Par centaines!

Tortulus. — Mettons des vrais! Elle prétend maintenant en accomplir de plus grands pendant la guerre! Halte-là! C'est une autre histoire! Il y va de nous, du pays! Mais rien ne la gêne! Ardente, enragée, elle va son train, bousculant tout, sûre d'elle... et de vous, car, en vérité, je vous admire et vous m'ébahissez! Voilà une femme du commun... une bergère sans plus et vous la traitez comme une reine! Creusez ses prétendus services, tout le bien que soi-disant elle a fait, vous verrez que ce n'est pas pour vous, mais pour elle, à son profit! pour s'arroger des droits qui lui permettent de vous asservir! En dix ans, elle a capté votre confiance, pris vos femmes, vos enfants, leur cœur et leur pensée, leur personne réelle, de chair et d'os, puisqu'elle les tient là, à votre barbe, enfermées, tremblantes.

Voix de Femmes. — C'est de notre plein gré! — Et la porte est ouverte!

Tortulus. — Alors, c'est pire! Ayant fait vœu de pauvreté, ne possédant pas un sou d'or, elle est plus riche que vous tous, puisqu'elle dispose de vos biens! Elle vous commande d'y renoncer? Ça lui est commode! Elle vous dirait : « Je les veux! » vous les lui donneriez!

VOIX DE FEMMES. — C'est vrai ! — c'est vrai !

TORTULUS. — Vous entendez? Ayant ainsi sous sa dépendance vos familles et vos fortunes, des gardes et une armée : vous ! une cour et un peuple de suivantes... *(Montrant la porte de l'église où sont les femmes.)* elles ! Geneviève, enivrée, tranche et décide ! Dieu là-haut lui dit ses secrets, ici-bas les chefs l'écoutent. C'est elle qui fait tout, qui dirige la guerre et prépare la paix... Et vous l'approuvez ! Vous dites : *Fiat!*

VOIX DANS LA FOULE. — Non ! — Pas tous !

TORTULUS. — Tous elle vous fascine ! et vous a subjugués ! Cette confiance que vous refusez — et avec raison — aux Pouvoirs, à la Curie, à l'armée, aux évêques !... vous la lui accordez, à elle, aveuglément ! Dès qu'elle ouvre la bouche, elle est crue sur parole ! Absurdes ou pervers, ses propos font la loi ! et vous vous laissez pousser à la houlette par cette gardeuse de troupeau, comme les moutons qu'autrefois elle menait brouter ! Ah çà ! êtes-vous libres? Êtes-vous des hommes?

VOIX NOMBREUSES. — Oui ! — Oui ! — Liberté ! — Pas de joug !

TORTULUS. — Ouvrez les yeux, alors ! Et voyez clair dans le jeu de la Sainte ! Elle est d'intelligence avec le chef des Huns ! Si elle prophétise que la ville sera épargnée, c'est pour vous empêcher de la dégarnir, de peur qu'Attila ne la trouve vide et dépouillée de ses trésors !

VOIX INDIGNÉES DES HOMMES. — Oh ! la perfide ! — Qui l'eût dit ! — Trahison ! — Trahison !

LE FORGERON. — Eh bien, moi, je m'en doutais !

LE BOUCHER. — Et moi, j'en étais sûr !

VOIX SUPPLIANTES DES FEMMES. — Appelle-nous, Geneviève ! — Appelle-nous ! — Il est grand temps !...

GENEVIÈVE, *aux femmes.* — Ne sortez pas !

TORTULUS, *à la foule.* — Si vous voulez vous affranchir, il faut le faire, et sans tarder !

VOIX NOMBREUSES. — Nous le voulons !

UN OUVRIER. — Mais comment?

TORTULUS. — En exécutant Geneviève ! *(Immense et double clameur, d'épouvante chez les femmes, de soulèvement chez les hommes.)*

VOIX, *parmi les hommes.* — Oui, chassons-la ! — Bannissons-la ! — L'exil !

TORTULUS. — Ça n'est pas suffisant ! Libre, elle peut toujours nuire !

VOIX, *parmi les hommes.* — Enfermons-la ! — La prison ! — Le caveau !

TORTULUS. — Elle s'échappera grâce à la magie !

VOIX, *parmi les hommes.* — En ce cas, tuons-la ! — La mort !

TORTULUS. — Voilà le bon, le seul moyen !

VOIX *brisées des femmes.* — Geneviève ! Nous sortons ! — Ah ! cette fois...

GENEVIÈVE, *aux femmes.* — Non, mes sœurs !

UNE DES FEMMES. — Ciel ! Nous ne pouvons pas !

UNE AUTRE. — La porte résiste !

UN OUVRIER. — Enfoncez-la !

UNE DES FEMMES. — Nous ne pouvons pas !

LE FORGERON. — Enfonçons-la, nous autres !

GENEVIÈVE, *aux hommes.* — Vous ne pourrez pas ! Dieu soit loué ! *(Aux femmes.)* Je l'ai prié qu'il vous enferme et vous sauve ainsi, malgré vous !

(Cris de rage parmi les hommes.)

TORTULUS, *à la foule.* — Eh bien? amis ! que faut-il de plus? Quel nouvel affront? quelle injure? Elle vous a

traités de Huns... et elle vit encore ! Frappez ! ou vous êtes des lâches !

VOIX FURIEUSES DES HOMMES. — A mort ! — A mort ! — A mort !

GENEVIÈVE. — Enfin ! — Moi qui la voulais depuis si longtemps !

VOIX, *parmi les hommes qui déjà l'entourent.* — Tu vas l'avoir ! — A l'instant même ! — Ici ! — Sans procès !

LE FORGERON. — Qui sera juge?

VOIX NOMBREUSES. — Le peuple !

GENEVIÈVE. — Et qui bourreau?

VOIX DES HOMMES. — Le peuple aussi ! — Il est tout ! — C'est le seul maître.

LE FORGERON. — Ainsi donc, il veut la mort?

IMMENSE CRI. — La mort !

TORTULUS. — Mais laquelle?

UNE VOIX. — Étranglons-la !

UNE AUTRE VOIX. — Non ! le fer !

UNE AUTRE VOIX. — Non ! le feu ! Brûlons-la vive !

UN MARINIER. — A l'eau ! qu'on la jette à la Seine !

TORTULUS. — Non ! Il faut la lapider, là, contre l'église... l'église Saint-Étienne... ! Que chacun choisisse sa pierre !... et qu'à chaque coup les femmes, derrière la porte, les entendent tomber !

UN OUVRIER. — Oui ! oui ! Chacun sa pierre !

GENEVIÈVE, *toujours debout, les yeux au ciel.* — Seigneur, je vous remercie !

(On s'empare d'elle, on la pousse en bas du parvis, aux hurlements de joie de la multitude, tandis que le chœur des femmes dans l'église entonne un chant pieux. Juste à ce moment, un grand vieillard, à cheval, vêtu d'habits sacer-

dotaux et escorté de plusieurs cavaliers, pénètre sur la place. Il voit la scène. Il se précipite, il fend la foule qui s'écarte.)

SCÈNE IV

LES MÊMES. — L'ARCHIDIACRE SEDULIUS

L'ARCHIDIACRE. — Arrêtez! Qu'y a-t-il? Que faites-vous à cette femme? Pourquoi l'attachez-vous?

GENEVIÈVE, *à l'Archidiacre.* — Mais non, ils me délivrent!

L'ARCHIDIACRE, *la reconnaissant tout à coup.* — Ah! Seigneur! C'est Geneviève! *(A la foule.)* Malheureux! C'est Geneviève! Elle! que vous traitez ainsi! Je ne viens ici que pour elle! — et pour vous! en mission sacrée!

LE FORGERON, — Qui donc es-tu?

LE BOUCHER. — D'où viens-tu?

L'ARCHIDIACRE. — Je suis l'archidiacre Sedulius et j'arrive d'Italie, au nom de Germain l'Auxerrois.

LE FORGERON, *troublé.* — De Germain?

L'ARCHIDIACRE. — Oui, ce grand évêque! Vous l'aimiez? vous l'honoriez?

TORTULUS. — Mais il est mort, depuis un an! Comment viens-tu de sa part?

L'ARCHIDIACRE. — J'accomplis son désir et ses dernières volontés. Il m'a recommandé, avant de mourir, de remettre en personne des « eulogies » à la bergère de Nanterre, à la vierge de Lutèce, *(Mouvement profond d'intérêt parmi la foule.)* à titre de souvenir d'abord, et surtout de protection pour vous et vos biens! J'arrive donc à temps, grâces à Dieu! et avec de bonnes nouvelles! Aetius et ses

légions ont rejoint Attila qui semble se détourner d'ici. *(Rumeur de soulagement.)* Le nouveau Sennachérib ne prendra pas votre ville et Geneviève l'aura sauvée, comme Ezéchias sauva Jérusalem !

(Il règne alors un vaste silence.)

LE FORGERON, *à l'Archidiacre, en montrant Geneviève.* — Elle ne mentait donc pas?

LE BOUCHER, *de même.* — Tout ce qu'elle dit...

L'ARCHIDIACRE. — Est vrai ! Elle est sainte ! Déliez-la ! Qu'elle soit libre ! Écoutez-la ! Obéissez-lui ! Vous serez tous épargnés et vous aurez la paix !

(Pendant les paroles de Sedulius on s'est peu à peu écarté de Geneviève.)

LE FORGERON, *s'avançant tout à coup sur Geneviève.* — Va ! Sois donc libre ! Et sois notre chef ! Ordonne !

LE BOUCHER, *à Geneviève.* — Et pardonne.

LE FORGERON, *à la foule.* — A genoux ! tous !

GENEVIÈVE. — Non ! Debout ! Pour la résistance et l'ouvrage ! Au travail ! Laissez tout en place dans vos maisons ! et rentrez-y vous-mêmes !... Abrités dans votre île, derrière les bras profonds du fleuve et vos tours, vos hautes murailles, vous ne courez aucun danger. D'ailleurs, la tempête est passée ! C'est fini ! *(Tournée vers l'église.)* Sortez, mes sœurs !

LA VOIX DE VERA. — La porte s'ouvre !

(Celle-ci, en effet, tourne sur ses gonds et les femmes paraissent.)

GENEVIÈVE. — Femmes ! Voici vos maris ! *(S'adressant aux hommes.)* Hommes ! voici vos femmes ! Retrouvez-vous ! Embrassez-vous ! Et croyez tous en Dieu !

(Ils se jettent dans les bras les uns des autres en poussant des cris de joie.)

LE TANNEUR, *cherchant autour de lui.* — Et Tortulus? Où est-il?

LE FORGERON. — Il a disparu. Ça devait être un espion des Huns, envoyé par Attila !

GENEVIÈVE. — Mais non ! Ce n'était pas un homme.

LE FORGERON. — Qui était-ce donc?

GENEVIÈVE. — C'était Satan.

L'ARCHIDIACRE, *le maudissant à travers l'espace.* — Vade retro !

LE PEUPLE. — Gloire à Geneviève !

(Il l'acclame longuement.)

XII

LES AILES DE L'ANGE

Le soir tombe. Devant la porte, restée grande ouverte, de l'église Saint-Etienne vide, Geneviève prie, sur le parvis, face à l'entrée.

GENEVIÈVE. — ...et s'il est vrai, mon Dieu, comme vous m'en avez avertie par la voix de Proxime, que cette ville soit épargnée, je vous adore et je vous rends grâces, et je me prosterne en vous jusqu'au jugement dernier. Disposez de votre servante!

(Proxime apparaît aussitôt, immobile. Tout de blanc vêtu, de la tête aux pieds, sans qu'on puisse dire si ce qui l'habille est une vapeur, un tissu, un réseau de lis, un nuage d'argent, un manteau de neige, un rayon de lune... il se tient debout. Aussi blanches que son corps éblouissant et de même taille que lui, attachées à ses épaules par des cartilages d'or et des muscles de diamant, ses deux ailes tombent tout droit et touchent le sol de leur pointe semblant deux harpes, contre lesquelles l'ange, adossé, s'appuierait.

PROXIME, *parlant à Geneviève.* — Lève-toi. Tout n'est pas fini.

GENEVIÈVE, *se levant, sans être étonnée.* — Que dois-je faire?

PROXIME. — Aller voir Attila.

GENEVIÈVE. — C'est nécessaire?

PROXIME. — Indispensable.

GENEVIÈVE. — J'irai. Et que lui dirai-je?

PROXIME. — ...Et tu lui diras qu'il s'en aille, que c'est la volonté de Dieu.

GENEVIÈVE. — Je le lui dirai.

PROXIME. — Et il s'en ira.

GENEVIÈVE. — Où est-il, cet Attila?

PROXIME. — A deux marches d'Aureliani.

GENEVIÈVE. — Quand dois-je partir?

PROXIME. — Tout de suite.

GENEVIÈVE. — Quand dois-je arriver?

PROXIME. — Tout de suite.

GENEVIÈVE. — Comment dois-je y aller?

PROXIME. — Par les airs.

GENEVIÈVE. — Comment vais-je voler?

PROXIME. — Je t'emmène.

GENEVIÈVE, *à la fois rassurée et tremblante.* — Ah! Proxime!

PROXIME. — As-tu peur?

GENEVIÈVE. — Avec toi? Je ne crains rien.

PROXIME. — Alors, pourquoi ce soupir?

GENEVIÈVE. — C'est que voir Attila m'afflige. Ne pourrais-tu pas... dis-le-moi... y aller tout seul?

PROXIME. — Eh bien? et toi? pendant ce temps?

GENEVIÈVE. — Je t'attendrai ici, la face contre terre.

PROXIME. — Impossible. Nous sommes liés l'un à l'autre. Tu ne peux pas te déplacer sans moi ; ni moi sans toi ! Défense à l'Ange Gardien, même pendant l'éternité de la moindre seconde, de quitter celui qu'il garde ! Ainsi, nous irons ensemble voir Attila.

GENEVIÈVE. — Enfin... je ne serai pas seule.

PROXIME. — Mais tu le paraîtras.

GENEVIÈVE, *effarée.* — Ah?

PROXIME. — Je dois rester invisible. *(Avec décision.)* A présent, il faut partir. Avant que je les déploie, prends mes ailes. *(Geneviève, légèrement inclinée derrière Proxime, étend les bras sur le haut des ailes et les prend de chaque main.)* Tu les tiens?

GENEVIÈVE, *émerveillée.* — Non... Mais... c'est elles qui me tiennent !

PROXIME. — Je les ouvre ! *(En un ébrouement d'immense envergure et qui fait du coup, jusqu'aux banlieues, clapoter la Seine et se courber les peupliers, et le long des quais danser les gabares, l'Ange s'enlève avec Geneviève; et de sa voix d'argent qui a le son de la trompette, il lance en montant :* Gloria !)

GENEVIÈVE, *qui continue.* — ...in excelsis...

L'ANGE, *qui achève.* — ...Deo !

(Ils disparaissent.)

XIII

ATTILA

Le camp d'Attila, au petit jour, en mai, dans la campagne un peu après Augustobona (1).

Isolée et séparée du camp par une triple et haute palissade de bois épais et pointus, la tente royale, vaste et basse, couvre le sol sur une grande étendue circulaire. Elle est en soie noire doublée de cuir et brochée de zigzags d'or. Elle a l'air de recouvrir, comme une bâche, on ne sait quelle horreur : monceau de cadavres jetés pêle-mêle ou débris fumants... quelque chose de sinistre que l'on voudrait cacher; elle interdit de regarder ce qu'il y a dessous... et elle en donne l'affreuse envie. De temps à autre ses parois remuent, se soulèvent, par places, comme si des gens, en marchant, la repoussaient de leur front qu'elle écrase. Elle peut contenir cent personnes. Elle n'a pas d'autre ouverture que celle, très étroite, par où il n'est possible d'entrer qu'un par un. Elle est constamment veillée tout autour par des hommes d'élite, au torse nu, qui debout tiennent chacun, droits dans leurs poings

(1) Troyes.

comme si c'étaient des flambeaux, deux couteaux, et ils ont les paupières à moitié coupées, afin qu'ils ne puissent pas s'endormir. Près de l'entrée, en haut d'une perche plantée en terre, pend un « régime » de crânes enfilés par les orbites dans une corde d'or.

A l'intérieur de la tente éclairée seulement par une flamme verte qui brûle en sautillant dans un grand coquillage posé à terre, Attila, vêtu pour la nuit de guenilles d'or et d'argent, étendu sur un lit de roseaux recouvert de peaux de lion, écoute, accoudé, le menton dans son poing, le bouffon Zercon qui s'incline, avec des soupirs d'humilité.

SCÈNE I

ATTILA. — ZERCON

ATTILA, *calme et terrifiant.* — Je crois que tu m'as réveillé?

ZERCON. — En effet, Salut du monde.

ATTILA. — C'est la mort.

ZERCON. — Je le sais, Source de vie. Mais si tu le permets, je te dirai pourquoi j'ai osé t'arracher à ton gracieux repos.

ATTILA. — Dis-le, et si c'est pour rien, ta tête dans un instant aura quitté ton corps, ici même, et roulera sur mes orteils.

ZERCON. — Elle en serait heureuse, ô soleil de Justice! Mais non, ma tête et mon corps, provisoirement, demeureront unis. Voici donc les motifs qui m'ont fait te braver. Il se passe depuis hier des choses qui étonnent. L'eau du fleuve a pris tout à coup un goût de pourriture et les hommes qui en ont bu ont vomi des flots noirs en poussant des petits cris.

ATTILA. — En sont-ils morts?

ZERCON. — Tous, amour des guerriers.

ATTILA. — Qu'on boive aux puits.

ZERCON. — Ils sont taris. En plus, le vent est insensé!

ATTILA. — Comment cela?

ZERCON. — Imagine-toi, science infuse, que le vent, ce matin, sévit sans qu'il soit possible de découvrir d'où il souffle.

ATTILA. — Ventre écorché! on le voit bien aux branches qu'il agite? aux étoffes qu'il fait flotter?

ZERCON. — Non, miroir de l'esprit. Pour la première fois, il ne déplace pas un nuage ni n'agite une feuille. Il ne soulève rien. Tout lui désobéit. Et pourtant il souffle! On le sent. Si tu ne me crois pas, sors et rends-toi compte.

ATTILA. — Est-ce tout?

ZERCON. — Je le voudrais, rival du vent! Mais ce n'est pas tout. D'autres phénomènes se sont produits.

ATTILA. — Cette nuit?

ZERCON. — Cette nuit. Des étoiles ont éclaté et sont tombées dans la campagne, sans faire le moindre bruit. On a vu un chien jaune bêler et un mouton noir aboyer. Aucun soldat n'a pu dormir. Ils sont tous très inquiets. On a trouvé çà et là, sans qu'on y comprenne rien, des troncs d'arbres reliés entre eux par des toiles d'araignées infranchissables... et dont les fils emmêlés et hérissés de pointes ont la dureté du fer... *(Attila écoute.)* Enfin, le plus grave... Krâ,

ATTILA, *dressé sur son séant, avec un cri de sauvage amour.* — Mon cheval!

ZERCON, *tombe à genoux.* — Ton cheval, cavalier de gloire... Krâ n'est plus le même.

ATTILA, *farouche et tendu.* — Qu'a-t-il? Qu'est-ce qu'il a?

ZERCON. — Ce privilège qu'il tenait de Dieu de sécher l'herbe où plongeait son sabot...

ATTILA. — Eh bien?

ZERCON. — Il l'a perdu!

ATTILA. — Ah!

ZERCON. — Quand, le remarquant tout stupide, à l'aube, je l'ai sorti pour le promener à la main... j'ai vu... j'ai vu tout à coup que l'herbe qu'il foulait restait verte et ne séchait plus!

ATTILA, *à mi-voix.* — Vraiment?

ZERCON, *plus ramassé sur le sol.* — Si ce n'était que cela! Mais... *(Il s'arrête.)*

ATTILA, *très doucement.* — Va. Dis tout.

ZERCON. — Il renifle et ne veut plus boire.

ATTILA. — Mais le sang? Son seau de sang?

ZERCON. — Krâ refuse le sang.

ATTILA. — Même chaud et fumant?

ZERCON. — Chaud ou froid, il ne l'aime plus! Le sang le dégoûte. Et quand, avec un air colère, on pose le seau devant lui, il renverse du pied le seau.

ATTILA, *descendant du lit.* — Allons le voir! Devant moi, il boira.

ZERCON. — J'en suis sûr, brasier de raison. Toi seul, clef des tombeaux, peux l'abreuver de sang. Nous, les mortels, ne pouvons pas...

ATTILA. — Viens.

(A ce moment, entre avec vivacité dans la tente Irriribaül, le grand devin.)

SCÈNE II

LES MÊMES. — IRRIRIBAUL

IRRIRIBAUL. — Puissance infinie, arrête.

ATTILA, *voulant passer.* — Je sors.

IRRIRIBAUL. — Ne sors pas. Tu dois tout savoir.

ATTILA, *arrogant.* — Donc, je le sais ! Le fleuve, les puits, le vent, les étoiles tombées... Krâ... je sais tout.

IRRIRIBAUL. — Excepté ce que je vais dire. As-tu dormi cette nuit?

ATTILA. — Non.

IRRIRIBAUL. — Qu'est-ce qui t'a coulé, pendant cinq heures, le long du corps?

ATTILA. — Des sueurs, des sueurs.

IRRIRIBAUL. — Qu'as-tu senti dans tes moelles?

ATTILA. — Du froid, du froid.

IRRIRIBAUL. — Qu'as-tu entendu dans tes oreilles, même quand tu te les bouchais?

ATTILA. — Des cris, des cris.

IRRIRIBAUL. — Qu'as-tu vu dans tes yeux, même quand tu les fermais?

ATTILA. — Ma mort, ma mort.

IRRIRIBAUL, *d'un air avisé.* — Que faisait ton cœur, à ces moments-là?

ATTILA. — Il battait, battait... et passait à droite. *(Durement interrogateur.)* Et qu'ai-je rêvé? *(Et il attend.)*

IRRIRIBAUL. — Ah ! cela, torrent de sagesse, tu sais bien que je ne peux pas m'en faire une idée.

ATTILA. — Es-tu devin?

IRRIRIBAUL. — Sans doute. Et toi? Es-tu divin?

ATTILA. — Je le suis.

IRRIRIBAUL. — Alors, comprends que je ne suis devin que par rapport aux choses de l'humanité, mais non de la divinité! Comment imaginer, toi le divin, que tu sois pénétrable? Celui qui te devinerait serait aussitôt plus que toi et deviendrait ton maître.

ATTILA. — Tu as bien deviné mes sueurs, mes yeux, mes oreilles?

IRRIRIBAUL. — Oui... ce qui a trait à ton corps, les troubles de tes sens... passe pour cela! et c'est déjà d'une effrayante audace! Mais ta pensée! volcan du chaos! ta pensée, c'est le gouffre et l'escarpement, c'est l'insondable et l'interdit, c'est l'étendue du ciel et la profondeur des mers! Toi seul tu peux la créer, la regarder, l'exprimer et la taire. *(Attila reste silencieux.)* Et maintenant, flamme inextinguible, voici le plus étrange... On a vu passer au lever du jour un immense oiseau lumineux; et sous ses ailes étendues, on distinguait, tandis qu'il planait, comme une grande rose de trois couleurs, bleue, blanche et rouge. Il volait très haut.

ZERCON, *doucement.* — Je l'ai vu aussi.

IRRIRIBAUL. — Puis, tout à coup, il a piqué droit sur la terre, assez loin.

ATTILA, *impératif.* — Il faut le prendre!

IRRIRIBAUL. — On a couru, cherché... On ne l'a pas trouvé. Mais, presque aussitôt à l'entrée du camp, s'est présentée, toute seule, une femme.

ATTILA. — Quelle femme?

IRRIRIBAUL. — Nul ne sait d'où elle vient. Personne ne la connaît.

ATTILA. — Mais toi? le devin?

IRRIRIBAUL. — Celle-là m'échappe.

ATTILA. — Comment est-elle?

IRRIRIBAUL. — Elle est jeune, elle est belle. Elle a les cheveux couleur de la paille. Elle veut te parler, tout de suite.

ATTILA. — Où est-elle?

IRRIRIBAUL. — Avec les hommes de la Légion Incendiaire qui l'ont arrêtée. Ils allaient la brûler. Je passais par hasard. Je leur ai dit d'attendre. Décide, tourment des chairs. Que veux-tu qu'on en fasse?

ATTILA. — Qu'on l'amène.

IRRIRIBAUL. — Elle est là.

ATTILA, *menaçant*. — Quoi! Avant que j'ordonne!...

IRRIRIBAUL, *sans s'émouvoir*. — J'ai deviné ton ordre. C'est mon rôle. Mais méfie-toi. Cette femme a des yeux... si bleus, si clairs, si doux... qu'ils m'ont épouvanté.

ATTILA. — Ils baisseront devant les miens... ou je les crèverai... Va la chercher!

IRRIRIBAUL. — J'y vais, pourpre éternelle.

(Il sort.)

SCÈNE III

ATTILA. — ZERCON

ATTILA, *à Zercon qui s'apprêtait également à sortir*. — Non, toi, reste ici... au fond de la tente. *(Il y va, tout au fond; il s'y blottit parmi des harnachements et des ballots... si bien qu'on ne le voit plus. Attila lui parle de loin.)* ...Tout à l'heure, Zercon, j'aurai soif. *(Montrant la place à côté de lui, comme si la femme attendue était déjà là.)* Elle aussi... Quand je t'appellerai, tu nous verseras à boire.

ZERCON. — Oui, langue altérée du tigre... aussi musclée que le bras d'Hercule et qui, dès que tu la trempes, grossit comme un poumon, enfle comme une éponge...

ATTILA. — Tu prendras pour moi ma tasse de bois.

ZERCON. — Et pour elle?

ATTILA. — La coupe d'or.

ZERCON. — Que verserai-je dans la tasse?

ATTILA. — L'eau du bois.

ZERCON. — Et dans la coupe?

ATTILA, *sur un long regard.* — L'eau d'or. *(Désignant un endroit dans le fond de la tente.)* Tu les as là toutes les deux.

ZERCON. — J'ai l'habitude.

(Par l'étroit rideau de la tente, on voit la tête du Grand devin.)

SCÈNE IV

LES MÊMES. — IRRIRIBAUL. — GENEVIÈVE

ATTILA. — Entre, Irriribaül.

IRRIRIBAUL, *entrant le premier, sans qu'on voie encore Geneviève.* — Sceptre des empires, voici la femme. *(Se retournant vers le trou noir de l'entrée.)* Avance! *(Geneviève fait deux pas, et s'arrête.)*

ATTILA, *au grand devin qu'il congédie.* — Renvoie la garde des couteaux.

(Le grand devin sort.)

SCÈNE V

ATTILA. — GENEVIÈVE

Il y a un silence. Attila regarde la femme, il en fait plusieurs fois le tour, il s'en approche tout près, et puis se recule. Enfin, devant elle, à trois pas, il lui parle.

ATTILA. — Qui es-tu?

GENEVIÈVE. — Je ne suis rien, qu'une femme... une vierge gauloise.

ATTILA. — Ton nom?

GENEVIÈVE. — Genovefa.

ATTILA, *intrigué.* — C'est un nom tartare... un nom de chez nous...

GENEVIÈVE. — Je ne crois pas. Quel qu'il soit, c'est le mien. Je suis Genovefa, et toi Attila.

ATTILA, *avec une vivacité subtile.* — Attila n'est pas mon nom ! C'est mon nom de guerre !

GENEVIÈVE. — C'est donc ton vrai nom, puisque tu ne fais que la guerre.

ATTILA. — J'en ai un autre.

GENEVIÈVE. — Je le connais.

ATTILA. — C'est impossible.

GENEVIÈVE. — Veux-tu que je te le dise?

ATTILA, *qui se réjouit, cruel.* — Dis-le ! *(Plein de ruse féroce.)* Mais... avec ma généalogie?

GENEVIÈVE, *calme.* — Bien entendu.

ATTILA. — Ah ! si tu la dis... il n'y a que moi qui la sache.

GENEVIÈVE. — Eh bien?... quoi?... si je la dis?

ATTILA, *énigmatique.* — Tu verras...

GENEVIÈVE. — Ton autre nom, c'est Ethel... Est-ce cela?

ATTILA, *féroce.* — Oui... Mais... fils de qui? Allons?

GENEVIÈVE. — Fils de Mound-Zouk...

ATTILA. — Qui lui-même était fils de...?

GENEVIÈVE. — De Bende-Kuez, fils de Turda, fils de Siémen, fils d'Ethé, fils d'Opos, fils de Cadicha, fils de Bérend, fils de Sulthan, fils de Bulchu, fils de Bolug, fils de Zambour, fils de Kamour, fils de Léel, fils de Lévente, fils de Kulche, fils d'Ompud, fils de Miske, fils de Mike, fils de Bezter, fils de Rudli, fils de Chanad, fils de Bukem, fils de Bondoford...

ATTILA, *saisi, étranglé.* — Assez ! Assez ! Je vois que tu les sais !

GENEVIÈVE, *continuant.* — Tu les entendras tous... Fils de Tarkam, fils d'Othmar, fils de Radar, fils de Béler, fils de Kear, fils de Kevé, fils de Kélad, fils de Dama, fils de Bor, fils de Nembroth, fils de Chus, fils de Cham !...

ATTILA, *s'avançant sur elle.* — Comment sais-tu cela?

GENEVIÈVE. — Je sais bien d'autres choses ! Tu ne sais rien de moi et je sais tout de toi.

ATTILA. — D'où viens-tu?

GENEVIÈVE. — De Lutèce.

ATTILA. — Comment? Par où?

GENEVIÈVE. — Par les airs.

ATTILA. — Avec l'oiseau blanc qu'on a vu?

GENEVIÈVE. — Avec lui, sur ses ailes.

ATTILA. — Et pourquoi es-tu venue?

GENEVIÈVE. — Pour te parler.

ATTILA. — De la part de qui?

GENEVIÈVE. — De Dieu. C'est Lui qui m'envoie.

ATTILA. — Qui le prouve?

GENEVIÈVE. — Éprouve-moi.

ATTILA. — Oui. Mais d'abord, nous allons boire ensemble. Acceptes-tu?

GENEVIÈVE. — J'accepte.

ATTILA, *appelant.* — Zercon!

(Aussitôt Zercon sort de l'ombre avec un plateau sur lequel sont une écuelle de bois et une coupe d'or, — une bouteille de bois et une aiguière d'or.)

Tu vois si je suis bien servi?

GENEVIÈVE. — A croire que tu m'attendais. *(Regardant le plateau.)* Pour qui la tasse d'or?

ATTILA, *la prenant.* — Pour moi. Ainsi que l'aiguière qui contient... l'eau d'or. *(A ces mots, Zercon, dérouté, ne peut s'empêcher de pâlir.)*

GENEVIÈVE. — Et moi?

ATTILA. — Toi, tu boiras l'eau du bois dans la tasse de bois.

GENEVIÈVE. — Je le préfère.

(Zercon, de plus en plus frappé de terreur, a peine à se dominer.)

ATTILA, *à Zercon.* — Verse, bouffon. *(Il verse, mais mal, sa main tremble.)* Lentement... jusqu'au bord... *(Quand les deux coupes sont pleines, à Geneviève.)* Et maintenant, bois, bois la première!

GENEVIÈVE, *portant la tasse à ses lèvres.* — *In nomine...*

ATTILA, *l'arrêtant.* — Et... tu n'as pas peur?

GENEVIÈVE. — Peur de quoi?

ATTILA. — De boire la mort. Si le vase qu'on t'a donné renfermait du poison?

GENEVIÈVE. — Je le boirais. Mais je sais que non.

ATTILA, *effrayant de gaieté.* — Tu le boirais! Ah! ta confiance m'émeut! Tu as raison de l'avoir eue... Aussi, tiens, pour te prouver que tu as bien fait de ne pas suspecter un instant l'eau qui t'était versée... c'est moi qui vais la prendre et tu prendras la mienne... A moi l'eau simple! A toi l'eau d'or! *(Grand soulagement de Zercon qui s'explique enfin le manège. En même temps, d'un geste vif, Attila changeant les coupes a saisi la tasse grossière et posé devant Geneviève la coupe d'or.)* Bois dans ma coupe, à présent.

GENEVIÈVE, *sans boire.* — Oui. Mais ne dis pas que c'est ta coupe. Ta coupe, c'est celle de bois.

ATTILA, *évasif.* — Enfin, bois dans la coupe d'or. Tu vois? Moi je commence. *(Il porte à ses lèvres la tasse de bois.)*

GENEVIÈVE, *l'arrêtant.* — Et... tu n'as pas peur?

ATTILA. — Peur de quoi?

GENEVIÈVE. — De boire la mort. Si le vase que tu m'as repris renfermait du poison?

ATTILA. — Je le boirais. Mais je sais que non.

GENEVIÈVE. — Et tu ne mens pas, puisqu'il est dans ma coupe, dans la coupe d'or. *(Souriant.)* Quelle peine inutile, ami, tu t'es donnée! *(Elle vide la coupe et la pose sur le plateau que tient Zercon haletant, et celle-ci aussitôt glisse et roule à terre. — A Attila.)* Tu vois? Ce n'est pas moi... ce n'est que la coupe qui tombe! *(Zercon, ramassant la coupe, est chassé du geste par Attila.)*

ATTILA, *à Geneviève, en se tordant les mains.* — Et tu vis! Tu vis!

GENEVIÈVE. — Ça n'est pas ma faute... et ton cheval se meurt! Il ne sèche plus l'herbe. En ce moment, tes sol-

dats sont lassés, mécontents... *(Il s'élève un fracas d'orage.)* Entends-tu ce bruit?

ATTILA, *écoutant le bruit.* — C'est le vent!

GENEVIÈVE, *pressante.* — Non. Ce sont leurs murmures. Espoir des corbeaux, soutien des chacals, protection des vers, torche des forêts, désastre des villes... prends garde! tu cours à l'abîme! N'écoute plus rien! N'écoute que moi!

ATTILA, *fondant sur elle.* — Eh bien, dis-moi... ce que j'ai rêvé, ...cette nuit?

GENEVIÈVE. — ...Que tu perdais tes dents, et que ton arc était brisé!

ATTILA, *poussant un cri.* — Ah! Je te crois! Tu viens de Dieu! Parle. Que t'a-t-il dit?

GENEVIÈVE. — Il ne m'a pas parlé. C'est son ange qui m'a parlé!

ATTILA. — Quel ange?

GENEVIÈVE. — Celui qui me garde et qui m'a portée jusqu'ici.

ATTILA, *comprenant.* — Ah! le grand oiseau blanc?.. L'ange et l'oiseau...

GENEVIÈVE. — ...Ne font qu'un seul.

ATTILA. — Enfin, que t'a dit l'ange? et qu'est-ce que Dieu me veut?

GENEVIÈVE. — Il veut que tu t'en ailles.

ATTILA, *bondissant.* — M'en aller? Se moque-t-il? M'en aller! Moi? son feu? son fléau? sa justice et son bras?

GENEVIÈVE. — Tu ne les as jamais été.

ATTILA. — Ce sont mes titres! Il me les a donnés!

GENEVIÈVE. — Non. Tu les usurpais... C'est toi qui les as pris.

ATTILA. — Pris ou donnés, je les ai, je les garde. Attila

ne s'en va pas!... Attila veut... que je reste! et que je poursuive ma route à travers le carnage en renversant le monde!

GENEVIÈVE. — ...Et Dieu veut que tu t'en ailles.

ATTILA. — Je ne m'en irai pas!

GENEVIÈVE. — Tu n'es pas le plus fort.

ATTILA, *superbe.* — Je n'en sais rien!

GENEVIÈVE. — Il a les cieux!

ATTILA. — Qu'il y règne! Moi, j'ai la terre!

GENEVIÈVE. — Ce n'est pas à toi. C'est lui qui t'a jeté dessus.

ATTILA. — Eh bien? puisqu'il est le plus fort, qu'il m'en fasse sortir!

GENEVIÈVE. — C'est ce qu'il fait en ce moment, quand il te dit par ma bouche : Va-t'en! Disparais! Meurs!

ATTILA. — Halte-là! Non! Tu vas trop loin! A supposer que j'y consente... quitter d'ici n'est pas du moins quitter ce monde?... et ça n'est pas mourir?

GENEVIÈVE. — C'est commencer. Tu dois d'abord, avant de sortir de la vie, sortir de la Gaule. Chaque chose en son temps.

ATTILA. — Ni l'un, ni l'autre! Et d'ailleurs... où veux-tu que j'aille?

GENEVIÈVE. — Où tu voudras. Mais va-t'en.

ATTILA, *montrant, de son bras tendu, la direction du Nord.* — Eh bien? Je vais par là! Nach Lutèce!

GENEVIÈVE, *tendant le bras dans la direction opposée.* — Non. Par là. Retourne sur tes pas. C'est ton seul chemin. Et pars le plus tôt, le plus vite. Sois l'ouragan... mais qui s'éloigne!

ATTILA. — Je ne sais l'être que pour avancer.

GENEVIÈVE. — Tu dois l'être, à présent, pour fuir! La

fuite ! voilà ton salut ! ta dernière chance... Tout te menace et t'investit. Les évêques qui sont les soldats de Dieu, Loup, Germain et Aignan, ont pris la conduite des peuples.

ATTILA. — J'ai celle des armées ! J'ai la force ! et le nombre !

GENEVIÈVE. — Tu ne les as pas. Tu ne les as plus ! Enfin ! Aetius...

ATTILA, *éclatant d'un rire sauvage.* — Ah ! il est loin ! Toujours en retard ! en arrière !

GENEVIÈVE. — Il se précipite ! il fond sur toi !

ATTILA. — Qu'a-t-il? Une poignée d'hommes !

GENEVIÈVE. — Il a tout : les Légions !

ATTILA. — J'ai mes hordes.

GENEVIÈVE. — Il a les Aigles !

ATTILA. — J'ai mes vautours.

GENEVIÈVE. — ...La première cavalerie du monde !

ATTILA. — Après celle d'Attila.

GENEVIÈVE. — ...et commandée par Thorismond !

ATTILA. — C'est moi qui galope devant la mienne.

GENEVIÈVE. — ...et il a les nobles, les paysans, les esclaves... les Francs Ripuaires, les Armoricains !... et Mérovée !...

ATTILA. — Mérovée est loin !

GENEVIÈVE. — ...avec ses Francs Saliens, et Gondicaire...

ATTILA, *grimace dédaigneuse.* — Putt !

GENEVIÈVE. — ...avec le flot de ses Burgondes !

ATTILA, *fanfaron.* — Et puis? Qui encore !... Il n'a que cela?

GENEVIÈVE. — ...Il a les Brennes des Alpes, et tous les colons barbares ramassés... tous les Lètes déferlant de toutes les extrémités de la province, les Lètes-Teutons, les Saxons, les Lètes-Bataves, les Sarmates, les Taïfales !... tous ont rallié en furie l'immense et formidable armée d'Aetius.

ATTILA, *qui est devenu soucieux.* — Mais il n'a pas les Visigoths? Sans les Visigoths...

GENEVIÈVE, *d'une voix de clarté.* — Il les a !

ATTILA, *démonté.* — Depuis quand?

GENEVIÈVE. — Dix jours.

ATTILA. — Ah ! Et je ne le sais pas !

GENEVIÈVE. — Tu ne sais rien !... et Théodoric, leur roi, est à leur tête.

ATTILA, *à part lui... machinalement.* — Ah !... s'il a les Visigoths...

GENEVIÈVE. — Tu ne peux plus lutter ! Tout est contre toi, Dieu, tes soldats et la nature entière. Aussi, retourne en Hunnie ! Fuis demain, ce soir, sur-le-champ. Ou tu es perdu !

(Un silence. Et le vent redouble de rage, et l'on entend les clameurs horribles de l'armée : « En Hunnie! — Demi-tour! — Au Danube! — A bas le Fléau! » Et les trois cent mille chevaux qui hennissent comme s'ils s'y mettaient, eux aussi.)

ATTILA, *ayant refoulé sa haine.* — C'est bien. Je vais partir... Je ne m'obstine pas. Et puisque Dieu le veut *(Souriant d'un sourire infâme.)*, je veux ce que Dieu veut. S'il m'abandonne, moi... je ne le lâche pas ! C'est ma règle : être avec Dieu. L'avoir dans son jeu... et l'invoquer, le prendre et l'arborer, quoi qu'il fasse et qu'on fasse ! J'ai toujours crié bien haut que je faisais sa volonté... pour qu'il eût l'air d'exécuter la mienne. Et cela m'a servi. Il a

voulu que je vienne? Je suis venu ! Il veut que je parte? Je partirai. *(S'adressant au ciel avec une enflure infernale.)* Tu m'entends? mon vieux Dieu? Je pars. C'est ton désir aussi? Tant mieux ! Charmé de te faire plaisir. A bientôt ! Chez moi ! là-bas ! en Hunnie ! *(Grand signe de salut du bras levé... du poing fermé.)...*

GENEVIÈVE, *à voix basse, terrifiée.* — Pars sans un mot, sans dire ces choses.

ATTILA. — C'est fini. Je pars. Tu peux l'annoncer aux gens de Lutèce... Ils vont respirer, pavoiser !... Ils ne me verront pas... du moins cette fois. Mais je reviendrai.

GENEVIÈVE, *étonnée et tranquille.* — Vraiment?

ATTILA. — Ma parole.

GENEVIÈVE. — Et quand donc?

ATTILA. — Dans dix ans !

GENEVIÈVE. — D'ici là, tu seras mort.

ATTILA. — C'est possible. Peu importe. Vivant ou mort, dans vingt ans, cent ans, mille, deux mille ans... je reviendrai... et plusieurs fois... souvent... Je reviendrai toujours !

GENEVIÈVE. — Comment cela?

ATTILA. — Par ma postérité. Par les soixante mâles que j'ai mis au monde et qui forment ma race... Attila ne peut pas périr ! Il ne périra pas ! C'est par eux que je reviendrai ! Par Deyghizik, Uzindour, Gheism, Ermadzar, Ellâk, par ce moyen de ma descendance et de ma mission... je me transmettrai... tout pareil ! le même, à travers les siècles futurs ! et je reviendrai, ici, dans cette vieille Gaule, pour fondre sur Lutèce... agrandie... magnifique !... et toujours plus belle afin que j'aie plus à détruire ! J'y reviendrai ! j'en atteste le Dieu du sang, de mon glaive et de mon cheval !... J'y reviendrai !... fils des fils de mes fils ! fils des Otto !... fils des Friedrich !... fils des Wilhelm !... Et alors...

GENEVIÈVE. — Tu me retrouveras.

ATTILA. — Mais toi aussi tu seras morte?

GENEVIÈVE. — Peut-être.

ATTILA, *railleur, écumant.* — Et morte sans descendance !... hélas ! vierge éphémère !

GENEVIÈVE. — Si ce n'est pas moi, ce sera donc une autre Geneviève. Mais il y en aura toujours une à Lutèce.

LA VOIX DE PROXIME. — Et ce sera toujours la même... toi !

ATTILA, *terrifié.* — Ah ! Quelle est cette voix?... *(Se précipitant à l'entrée de sa tente, et criant dehors, à pleine poitrine :)* On lève le camp dans une heure !... Avertissez les rois !... tous les rois de ma suite !...

(Et tandis qu'il dit ces mots, Geneviève disparaît.)

XIV

LE VASE DE SOISSONS

A Lutèce, au Palais des Thermes, en 511. *Une après-midi de mai.*

Elevées dans toute leur longueur sur un souterrain à deux étages, les deux ailes de l'édifice embrassent un large espace où sont compris de magnifiques jardins, ordonnés à la mode d'Italie et descendant en pentes et en terrasses sur la rive gauche de la Seine, jusqu'à ses bords. Au delà de l'aile droite, les bois des Arènes entourent un ancien cirque romain. Au delà de l'aile gauche et de ses verdures naissantes s'étend un champ de Mars borné sur un de ses côtés par les arches de l'aqueduc qui amène aux Thermes l'eau d'Arcueil.

Dans une chambre des « Grands Appartements », située au premier étage, se trouvent réunies trois personnes : une femme aux cheveux blonds, la reine Clotilde, une femme aux cheveux blancs, Geneviève, et un homme aux cheveux bruns tirant sur le roux, dans toute la force de l'âge et l'éclat de la beauté virile, et le front ceint d'un étroit bandeau d'or, incrusté de camées : c'est le roi Clovis.

Assises sur de hauts tabourets, les deux femmes sont ins-

tallées à un très grand métier de cèdre, ayant presque les mêmes dimensions qu'une des parois de la chambre, et côte à côte, elles travaillent à la même tapisserie.

Cette tapisserie, en cours d'exécution, représente seulement encore la base d'un monument dont le dessin architectural, entier et achevé, est tracé sur le mur où il sert de modèle — ce qui permet de voir que c'est une église.

A portée de la main des augustes ouvrières, pendent de nombreux écheveaux de soie et de laine, de fils d'argent et d'or glissant sur les tringles de bronze où ils sont rangés.

A peu de distance et en face de la baie à balustrade donnant sur les jardins, le roi Clovis est assis dans une chaise curule aux pieds et aux bras de marbre rouge.

Des harpes font entendre dans la pièce voisine un mélodieux murmure. Du même geste, les deux femmes, muettes, promènent l'aiguille de corail. Par moments, le roi rompt le silence et prononce quelques mots... et puis, il songe, agaçant et flattant tour à tour deux oiseaux apprivoisés qui, près de lui posés flanc contre flanc sur le même perchoir, y vivent en parfait accord : un faucon et une colombe.

SCÈNE I

CLOVIS. — CLOTILDE. — GENEVIÈVE

CLOVIS, *au milieu d'un silence.* — ...J'ai rêvé cette nuit du vase de Soissons... J'y rêve souvent.

CLOTILDE, *travaillant au métier.* — Tu le regrettes encore?

CLOVIS. — Toujours. Étrange histoire...

CLOTILDE. — Elle est fameuse. Elle a consacré ton renom et frappé l'esprit des hommes.

GENEVIÈVE, *travaillant au métier.* — Le monde entier la connaît.

CLOVIS. — Mal. *(Les deux femmes s'étonnent.)* Incomplètement. On en ignore les détails, que je n'ai jamais révélés.

CLOTILDE, *souriant.* — Même à moi?

CLOVIS. — Oui, Clotilde. D'ailleurs, rappelle-toi? Quand la chose arriva, nous n'étions pas encore mariés.

CLOTILDE. — Pourquoi ne m'avoir pas mise au courant dans la suite?

CLOVIS, *ardent et hautain.* — ...Je n'ai pas eu le temps! Et puis, c'était passé!...

GENEVIÈVE, *à Clovis.* — Dis-la donc toute aujourd'hui, roi Clovis, à la reine. *(Et elle se lève comme pour s'en aller.)*

CLOVIS, *en belle humeur.* — Je le veux bien. *(Retenant du geste Geneviève.)* Reste, Geneviève. *(Elle se rassoit à son métier.)*... C'était en 486, peu après que j'avais dû faire périr en secret Syagrius qui commandait à Soissons, au nom de l'autorité impériale... Je m'établis aussitôt moi-même dans cette ville. J'étais jeune et je ne régnais que depuis six ans; j'en avais vingt-deux. Mes soldats, très chauds, battaient la province et pillaient. Je les laissais faire. *(Geste de désolation de Geneviève.)* Il le fallait. C'était leur droit... et l'habitude. Un jour, une de mes bandes, « les Loups de Mérovée », pousse jusqu'à Reims. Là, ils s'engouffrent dans l'église et y prennent tout ce qu'ils trouvent. Je n'en savais rien. Je l'apprends seulement dans la semaine par un messager, porteur d'une lettre que m'adressait Remi, l'évêque.

CLOTILDE, *travaillant.* — Notre ami.

GENEVIÈVE, *travaillant.* — Un saint, que Dieu visite.

CLOVIS. — ...Dans cette lettre, il m'énumérait la moisson de mes braves : ornements, calices, coffrets, flambeaux, statues, livres sacrés, broderies, ostensoirs... Deux chariots!... jusqu'aux bords! Et pas une plainte. Aucun reproche. Il me demandait de le recevoir au plus tôt, car

il voulait, de vive voix, m'exprimer un désir. J'y consens ; il vient. Je ne le connaissais pas. Je trouve un homme respectable et dont les yeux ne se baissant jamais me regardaient toujours en face. Aussitôt je l'admirai et il put parler : « Tu t'imagines, roi Clovis, me dit-il, que je viens te réclamer, l'anathème à la bouche, ce que m'ont ravi tes soldats? Non. S'il le faut, j'y renonce. Un seul objet me tient au cœur et je te prie de me le rendre. — Quel est-il? — C'est un vase, un vase précieux. — En or? — Ni en or, ni en argent. D'aucun métal. — En marbre? en terre? — En cristal de roche. — En cristal? Simplement? Qu'est-ce donc alors, lui dis-je, qui le rend si précieux? — Son histoire. » Et il me la conte. Elle était fabuleuse. Œuvre d'un artiste inconnu auquel il avait été commandé par Tarquin le Superbe, ce vase remontait à des temps très anciens... On ne savait rien de lui pendant les Consuls, mais Auguste l'avait reçu dans l'héritage de César. Dérobé par un esclave, il tombait dans les mains d'un marchand de Tyr qui le donnait à Magdalena, la courtisane, et, celle-ci, devenue chrétienne, le remplissait de parfums qu'elle allait verser en Palestine sur les pieds de Jésus... *(Les deux femmes, Clotilde et Geneviève, glissent à genoux.)* On le mettait dans le tombeau du Christ... *(Les deux femmes se prosternent...)* Il en disparaissait à son Ascension... *(Elles se relèvent.)* ... et reparaissait après Tibère, aux écuries Impériales, où Caligula s'en servait pour donner l'avoine à son cheval. *(Les femmes baissent la tête et pleurent.)* Il passait en Égypte où le pillage d'Alexandrie le livrait à Caracalla, et son fils Héliogabale en faisait le récipient qui renfermait un rayon de l'Aurore au Temple du Soleil. Maximin Ier, les deux Gordien, Philippe l'Arabe, Émilien l'avaient eu ensuite dans leur trésor. Dioclétien l'égarait à Nicomédie et Julien l'Apostat, un demi-siècle après, le rattrapait à Athènes. On le signale sur la table de Théodose et dans la chambre d'Augustule... Enfin, par une intervention sensiblement divine... il échoue à Reims, où Nicaise le fait entrer au patrimoine de l'Église... et là, échappant

encore, et deux fois, aux Vandales, puis aux Huns, il est raflé un beau matin, dans une bourrasque de hasard, par une bande de mes Loups !... Et si j'avais tout dit ! Mais j'en ai oublié ! Cela me reviendra... Tout ce qui lui était arrivé... Pensez donc?... Perdu, donné, volé, vendu, joué aux dés pour de la poudre d'or, des défenses d'ivoire ou des peaux de lions !... emporté en Orient dans les tapis des caravanes !... Caché dans le sable, ou muré..., jeté à la mer et repêché..., enterré par un avare et déterré par un berger..., et voyageant, naviguant, faisant le tour du globe, allant de Jérusalem à Capri, de Cologne à Carthage et de Rome à Byzance !... et tombant, et roulant partout, traversant les fléaux, les invasions, l'incendie et les guerres pendant plus de mille ans, sans jamais se casser ! Pour la prière ou pour l'orgie, tour à tour il avait contenu de l'eau, des vins, des odeurs, du nectar, de la neige et du sang !... Je me rappelle que Suétone et le vieux Sénèque en parlent dans leurs livres... Il avait servi d'aiguière à Claude et de crachoir à Galba... Marc-Aurèle y mettait des fleurs et Messaline des poisons... Et Constantin y avait bu... J'étais émerveillé !... L'histoire de ce vase était celle du monde !

CLOTILDE, *travaillant*. — Quelle forme avait-il? Et quelle grandeur?

CLOVIS. — Il avait la forme d'une urne, et la grandeur d'une coudée.

CLOTILDE, *travaillant*. — ...Tout simple? Tout uni?

CLOVIS. — Non pas ! Remi m'apprit qu'il était travaillé avec un art incomparable. Dans la partie inférieure qui en était comme le sol, l'ouvrier qui l'avait fait y avait gravé tout autour les sept Collines de Rome, et dans la partie supérieure qui en était comme le firmament, il avait mis les douze signes du zodiaque, avec la course du Soleil. — « Voilà ! me dit Remi, ce que c'est que ce vase ! et tu comprends, à présent, que j'y tienne? Pourvu, Seigneur ! qu'il ne soit pas brisé ! » Sa bouche en tremblait.

Et la mienne aussi. Je m'écriai : « Ton histoire est si belle, mon Père, que je voudrais pouvoir te rendre à l'instant même tous les trésors qui t'appartenaient... Notre loi du butin ne me le permet pas. Les guerriers sont maîtres de leurs prises. Je ne suis que le roi. Mais, foi de roi, s'il n'est pas brisé, je te ferai rendre ton vase ! » Il me dit : « Merci. Quand sera-ce? — Aujourd'hui, tantôt, à Soissons, où le butin doit être partagé. Retourne à Reims en paix. » Il me bénit, il part, et à la minute, je vais au camp. J'étais seul, à cheval, n'ayant que mon porte-bannière. A peine a-t-on vu de loin flotter mes trois croissants que la garde accourt et me rend les honneurs en poussant les trois cris. Je fends la foule du poitrail et j'arrive jusqu'au centre où je saute à terre. Tout le butin était là, pêle-mêle, entassé sur le sol. Il osait monter si haut qu'il dépassait ma tête. Je cherche des yeux... et je vois le vase. Je le reconnais... Il est intact ! Il a roulé dans une flaque d'eau sale où il baigne à moitié contre un os de bœuf. Enfoncé ainsi dans la boue, il ne fait aucun effet et paraît sans valeur... Je l'aurai ! Les trompettes sonnent : au Roi ! Les soldats font le cercle et je leur dis : « Guerriers ! Je vous prie, avant tout partage, de m'accorder ce vase. » Un hurrah de joie !... et le plus ancien m'assure : « Glorieux chef, vase et butin et nous avec, tout est à toi ! » Alors, un homme, à ma droite, à deux pas — je le verrai toujours — s'écrie en me bravant : « Non, le roi ! Tu n'auras que ta part et fixée par le sort ! » En même temps, il brandit sa hache !... et fracasse le vase... Épouvante et stupeur. Les hommes me regardaient, blêmes... Qu'allais-je faire?... Je ne dis rien. Mais quel silence ! On entendait mon cœur se démener dans ma poitrine.

CLOTILDE. — Et le vase, qu'en advint-il?

CLOVIS. — Je commandai qu'on en ramassât les morceaux — il était en miettes — et sur mon ordre, un cavalier qui avait donné son « obolla » pour les envelopper, me les remit en mains... Alors, je compris que le vase était miraculeux... Les morceaux étaient si froids qu'ils me

brûlaient à travers l'étoffe, et sentant mes doigts mouillés... je les vis tout rouges. Le vase saignait.

CLOTILDE. — Est-ce qu'on s'en aperçut?

CLOVIS. — Tout le monde.

CLOTILDE. — Et personne ne s'étonna?

CLOVIS, *faisant non de la tête, en souriant.* — Je dis que je m'étais coupé.

CLOTILDE. — Et les morceaux? Qu'en fis-tu?

CLOVIS. — Je les fis reporter sur l'heure, chez Remi.

CLOTILDE. — Ensuite?

CLOVIS. — J'attendis. Un an. Au bout d'un an j'ordonne : Demain, revue des « Loups de Mérovée » par Clovis, au Champ-de-Mars. — Après avoir passé dans les rangs, examinant les armes de chacun, j'arrive à mon drôle. Ainsi que tous, il me montre sa lance, et puis son glaive. « Et ta hache? » Il me la tend, sale et rouillée aux deux tranchants. — « Elle est mal tenue ! » lui dis-je. — Et je la jette à terre. Il se baisse... et tombe à côté, sans la ramasser, car, avec ma framée, moi, je lui fends la tête : — « Ainsi as-tu fait, camarade, au vase de Soissons ! » Et la troupe m'acclame. Voilà l'histoire. A présent, ...nous n'en parlerons plus. *(S'approchant du métier avec intérêt.)* Et l'église? Avance-t-elle?

CLOTILDE. — Lentement.

GENEVIÈVE, *montrant le métier.* — Mais tout de même plus vite ici que sur le sol.

CLOVIS. — Quand a-t-elle au juste été commencée?

GENEVIÈVE. — L'église ou la tapisserie?

CLOVIS. — La tapisserie.

CLOTILDE. — Voici quatre mois.

CLOVIS. — Et l'église, quatre ans. En 507.

GENEVIÈVE. — Au début de la guerre des Visigoths.

CLOVIS, *à Geneviève.* — C'est toi qui m'as donné l'idée de la bâtir et qui as voulu qu'elle eût pour patrons les deux plus grands saints du ciel.

GENEVIÈVE. — Et de la terre, Pierre et Paul.

CLOVIS. — Combien de temps faut-il encore pour finir la tapisserie?

CLOTILDE. — Moi toute seule? Quatre... cinq ans.

CLOVIS. — Non. *(Montrant Geneviève.)* Avec elle?

CLOTILDE. — La moitié moins. *(A Clovis.)* Et l'église? Quand sera-t-elle achevée?

CLOVIS. — Ah! l'église... dans dix, vingt ans, ou plus... je ne sais pas... Je la veux si grande, si haute, et si magnifique!

CLOTILDE, *à Clovis.* — La verrons-nous?

CLOVIS, *d'un air assuré.* — Certainement.

GENEVIÈVE. — Moi pas.

CLOVIS. — Pourquoi donc, Geneviève?

GENEVIÈVE. — J'ai quatre-vingt-onze ans.

CLOVIS. — Qu'est-ce que ça fait? Pour toi, ce n'est rien... N'es-tu pas toujours droite et forte? avec une taille, et des doigts... et des yeux de jeune fille?

GENEVIÈVE. — J'ai l'âme d'une aïeule.

CLOVIS. — L'âme ne vieillit pas.

CLOTILDE. — L'âme ne meurt pas.

GENEVIÈVE. — Mais elle quitte le corps et s'en va vivre ailleurs.

CLOVIS. — On le dit... Je le crois. Et pourtant, je me sens si plein d'ardeur, de projets, de jeunesse, que la vie — la mienne du moins — me paraît devoir être infinie, éternelle... Ou alors je vivrai neuf cents ans, comme Mathusalem!

GENEVIÈVE, *qui s'est brusquement levée.* — Tais-toi, fils de Childéric ! C'est tenter Dieu ! c'est blasphémer que de régler son avenir. Comme la feuille et la goutte d'eau, nous sommes suspendus... A chaque instant, elles peuvent tomber.

(On entend les harpes.)

CLOVIS, *impressionné par le ton sévère.* — Pourquoi me dis-tu cela?

CLOTILDE, *lentement, et comme avec un accent profond.* — Pour que tu t'en souviennes...

CLOVIS, *soupçonneux, inquiet.* — Tu sais quelque chose? quelque chose sur moi? Quoi? *(Silence et regard de Geneviève.)* Dis ce que tu sais? Je t'en prie ! Je le veux !

GENEVIÈVE. — Eh bien oui !... Et puis, j'y suis forcée. Je cherchais le moyen d'aborder le sujet... Tu me l'as fourni. J'ai besoin de te parler... seule à seul... *(Clotilde, à ces mots, pâle, s'est levée. Du geste Clovis l'éloigne en lui commandant :)* Qu'on fasse taire ces harpes !

(Elle sort.)

SCÈNE II

CLOVIS. — GENEVIÈVE

GENEVIÈVE, *le regardant bien en face.* — Es-tu un Franc? Es-tu un Roi?

CLOVIS. — Je suis les deux.

GENEVIÈVE. — Crois-tu fermement en Dieu?

CLOVIS. — J'y crois.

GENEVIÈVE. — Peux-tu soutenir le choc de la vérité?

CLOVIS. — Je le peux. Parle à présent. Je suis prêt.

GENEVIÈVE. — Tu vas mourir.

CLOVIS, *sans broncher, très simplement et à mi-voix.* — Ah ! *(Un silence. Il fait trois pas, revient.)* Bientôt?

GENEVIÈVE. — Cette année.

CLOVIS. — Quel jour? A quelle heure?

GENEVIÈVE. — Je n'en sais pas plus.

CLOVIS. — Mais ce que tu sais, comment le sais-tu? Qui te l'a dit?

GENEVIÈVE. — La voix de l'ange... qui me conseille et qui me guide en tout.

CLOVIS. — Il t'a dit que j'allais mourir?

GENEVIÈVE. — Cette année — en m'ordonnant : « Préviens le roi. » Je le fais.

CLOVIS, *se parlant à lui-même.* — Mourir !... dans la force de l'âge... Mourir ! à quarante-cinq ans ! Moi ! J'avoue que cela m'étonne,

GENEVIÈVE. — L'ange ne s'est jamais trompé. Sois sûr qu'il dit vrai.

CLOVIS, *avec effort.* — C'est possible... et va pour la mort ! Le dernier combat ! Je n'en ai pas peur. Mais pourtant... j'éprouve du chagrin, et même de la colère. Après ce que j'ai fait pour Dieu !

GENEVIÈVE. — Et ce qu'il a fait pour toi? L'oublies-tu?

CLOVIS. — C'est lui qui l'oublie ! En m'interrompant, en m'empêchant d'atteindre mon but, il se renonce ! il abandonne son ouvrage !

GENEVIÈVE. — Tu n'as pas de but ! Lui seul en a.

CLOVIS. — Si ! J'en avais ! J'en ai.

GENEVIÈVE. — Combien?

CLOVIS. — Plusieurs. Une quantité !

GENEVIÈVE. — C'est trop.

CLOVIS. — Mais tous n'en faisaient qu'un.

GENEVIÈVE. — Lequel?

CLOVIS. — La royauté franque et chrétienne. Or ce but, le mien...

GENEVIÈVE. — C'est celui de Dieu.

CLOVIS. — Justement ! Nous avions le même ! et voici qu'il me frappe avant que je l'atteigne !

GENEVIÈVE. — Ingrat ! Il est atteint !... Mais oui !...

CLOVIS, *étonné*. — Je commence à peine !

GENEVIÈVE. — Et tout est fini. Les plans sont fixés et les résultats garantis. Par toi ton œuvre est achevée, d'avance ! et sans que tu t'en doutes ! La construction s'élève, elle est partie, elle monte !... et tu n'as pas besoin de voir la toiture en place... pour qu'elle soit posée !

CLOVIS. — Que me dis-tu là? Il me semble que rien n'est fait.

GENEVIÈVE. — En travaillant, le bon ouvrier perd la notion de son ouvrage. Au lieu de regarder au loin, regarde ici, devant toi. Embrasse d'un coup d'œil le vaste tableau de ton règne. Tout ce que tu as accompli.

CLOVIS. — En si peu de jours?

GENEVIÈVE. — En trente ans de pouvoir ! Connais-toi mieux toi-même. Tu as affranchi les Gaules des lourdes dominations qui pesaient sur elles. De la petite province que tu recevais en 481, tu as fait un immense et unique royaume. Tu t'es rendu illustre à jamais par tes exploits. Batailles gagnées, ennemis battus, villes prises... tu as décuplé ton territoire et élargi tes frontières. Chaque fois qu'il l'a fallu tu as su vaincre et signer à temps la paix en concluant de bons traités. Tu n'as pas été qu'un guerrier terrible et victorieux, tu as été plus : *un chef*, équitable, habile, éclairé, ayant l'art de commander à des rois et à des soldats. Fixé au milieu de tes Parisiens, dans Lutèce choisie par toi pour capitale, tu y as développé ton actif et fécond génie. Tu as administré : le Royaume et la Cité,

les terres et les personnes, fortifiant l'autorité des évêques, étendant les hiérarchies après les avoir consolidées, pratiquant la justice, attentif au bien-être et soutenant les libertés !... Enfin, tu as tout réglé par ta loi, la loi salique... Et tu as exécuté bien d'autres choses ! Pendant que tu légiférais, tu plantais des jardins, tu ensemençais tous les sols, tu amenais l'eau vive et l'esprit de sagesse par tous les conduits, tous les aqueducs, tu adoucissais les mœurs et protégeais les arts, tu bâtissais des palais et des marchés, des bains et des bibliothèques, des ponts de pierre et des églises !... Voilà pour plusieurs côtés de ta gloire ! Et si je regarde tous les autres, je vois qu'ils égalent les premiers en mérite et en grandeur. Tu t'es fait chrétien — délibérément — et tu as voulu pour femme et souveraine une princesse catholique, pure de toute hérésie. Ayant reçu le baptême et fondé un royaume, tu as fondé une famille et fait baptiser tes cinq enfants. De tout cela Dieu t'a récompensé ! par la victoire et la magnificence ! Tous les biens et tous les honneurs de ce monde, la couronne et la pourpre, il te les a donnés ! Tu as été consul, patrice, auguste ! et l'on crie, quand tu passes : « Place à César ! » Qu'as-tu de plus à désirer? Constantin de l'Occident, monarque du Miracle, ton œuvre est achevée, et tu peux partir sans regrets !

CLOVIS. — Oui... l'œuvre en effet est belle, et terminée... Mais c'est la tienne ! et ce n'est pas moi qui l'ai faite !

GENEVIÈVE. — Si. Je n'y suis pour rien.

CLOVIS. — Pour tout.

GENEVIÈVE. — Je t'ai parfois aidé, donné quelques conseils...

CLOVIS. — Tout est venu de toi : l'idée et son effort, l'acte après la parole, et chacun des travaux que tu m'attribues fut ton unique ouvrage. La guerre et la paix, la Gaule agrandie, les jardins, les lois, les palais, les églises, les barbares en fuite et le peuple joyeux, le vœu de Tol-

biac, Lutèce délivrée et ravitaillée, et les trois fleurs de lis timbrant mon étendard !... c'est toi ! c'est toi ! ma politique et ma religion, mon ministère et mon courage, le génie de mon glaive... et ma clémence ! et mon humanité ! Avant toi je massacrais ; dès que je te connus, je fis des prisonniers... et devins ton captif ! D'ailleurs, tu devais être ma gardienne élue. Je t'avais héritée des rois mes parents. Tu fus la première personne que voulut voir, à la reddition de cette ville, mon grand-père Mérovée ; et Childéric mon père ne pouvait résister une minute à tes prières ! Seule femme ayant ici libre accès à toute heure, tu as toujours été considérée comme étant de la famille. Je te vénère, et Clotilde t'appelle sa sœur... Enfin, tu m'auras tout appris : à croire et à régner, à vivre... et à mourir. Aussi, Geneviève, ma mère ! le fier Sicambre à ses derniers moments, comme autrefois à son baptême sous la main de Remi, courbe la tête devant toi.

(Il s'agenouille, incliné devant elle.)

GENEVIÈVE. — Relève-toi ! C'est Dieu seul à présent qu'il faut que tu adores !... et tu n'as plus rien à brûler.

CLOVIS, *se relevant.* — Je quitterai donc ce monde avec l'esprit en paix. Je te lègue mes biens les plus précieux. *(Geste de refus de Geneviève qui croit que ce sont les richesses du trésor.)* .. Clotilde et le royaume, le peuple et mes enfants !

GENEVIÈVE. — Inutile ! Je sens que bientôt je te rejoindrai. A la Reine seule il appartient, d'ailleurs, de recevoir ton testament.

CLOVIS. — Qu'elle achève les églises... *(Montrant la tapisserie.)* Je veux être déposé dans celle-ci... Et tu feras porter mon cœur à Reims... dans une boîte en plomb... par humilité.

GENEVIÈVE. — Non, j'ai mieux. L'Ange, qui savait ton dessein, m'a remis dès hier ce qui doit renfermer ton

cœur. *(Ouvrant une petite armoire pratiquée dans la muraille :)* Voilà ce qu'il te faut !

CLOVIS, *poussant un cri.* — Le vase de Soissons !

(Et c'est en effet le vase miraculeux qui, intact et semblant n'avoir jamais été brisé, brille comme une lampe.)

XV

LE PASSAGE

Le 3 janvier 512. Geneviève va mourir. Elle achève sa quatre-vingt-onzième année. De sa cellule trop étroite, on l'a transportée sur son petit lit, dans la grande salle de la Communauté qu'elle a créée et où elle n'a jamais cessé de résider depuis sa fondation (1).

Au fond de cette salle et dans toute sa largeur, s'étend, à peu de hauteur du sol, une galerie de pierre à trois arcades donnant sur la salle où l'on descend, à droite et à gauche, par quatre marches.

C'est là, dans cette galerie, sous l'arche du milieu, que l'on a déposé, face à l'assistance, la bonne Mère.

A son chevet se tiennent d'un côté Remi, évêque de Reims, accouru tout exprès, et de l'autre la reine Clotilde.

Lucère et Célinie, les deux doyennes de la Communauté, sont là de même; et sans mouvement, paraissant lui aussi

(1) L'emplacement de cette maison est actuellement englobé par l'Hôtel de ville.

toucher à sa fin, est étendu, squelettique et creux, Meus, le vieux chien fidèle de Geneviève.

Trois rideaux de toiles peintes, représentant le baptême de Clovis et de ses deux sœurs, Alboflède et Landechilde, sont tendus au début de la scène le long des arcades de la galerie, l'isolant de la vaste salle carrelée aux murailles nues.

De chaque côté, au premier plan, s'enfonce une galerie donnant accès à la salle, à droite et à gauche, par une grille. Ces deux grilles sont fermées, et gardées chacune, intérieurement, par deux soldats. Derrière la grille de droite, il n'y a personne. Derrière, et tout contre la grille de gauche, s'écrase une foule épaisse à laquelle s'adresse à travers les barreaux, lui parlant sans élever la voix, un sergent du Municipe.

LE SERGENT. — Ne vous énervez pas. On va vous laisser entrer. *(Rumeur de satisfaction étouffée dans la foule.)*... C'est elle qui l'a demandé. *(Long soupir de reconnaissance.)*

UNE FEMME. — Alors... nous allons la voir?

LE SERGENT. — Tout de suite.

UNE AUTRE FEMME. — Comment est-elle? *(Le sergent, par l'expression de son visage, indique qu'elle est bien mal.)*

UN HOMME. — Où est-elle?

LE SERGENT. — Là. Derrière ces rideaux. *(Frémissement parmi la foule.)*

VOIX DU PEUPLE. — Là! — Si près?

LE SERGENT. — Mais oui. Ainsi... *(Et des deux mains, il commande le silence.)* Elle paraît inanimée, mais elle a sa pleine connaissance; elle entend tout. Ne parlez donc pas. *(Avec solennité.)* Près d'elle vous allez voir Clotilde, notre reine, et Remi, l'évêque de Reims.

(A ces mots, les têtes s'inclinent déjà, prises de respect.)

UNE FEMME. — La sauveront-ils? — Il faut qu'ils la

sauvent ! *(Geste du sergent exprimant que c'est bien difficile.)*

UN VIEILLARD, *inquiet.* — Mais les rideaux ne vont pas rester comme ça?

LE SERGENT. — On va les tirer. *(Un léger : « Ah! » de soulagement dans la foule.)* ... Dès qu'ils le seront, vous allez donc défiler, les uns après les autres, par petits groupes, sans un mot, et surtout sans vous arrêter ! Ne traînez pas les pieds et passez vite. C'est compris?

(Les rideaux commencent à être tirés lentement, et de par derrière; et l'on aperçoit, comme il a été dit, Geneviève déposée sur son lit et assistée des personnages qui l'entourent. Sur un signe du sergent, les deux grilles sont ouvertes en même temps par les soldats préposés à leur garde; celle de gauche par où la foule va entrer, et celle de droite par où elle va sortir.

Les premiers qui s'avancent restent d'abord muets, étranglés d'émotion... et puis aussitôt, les pleurs, les gémissements, les pieux appels, ne pouvant plus se contenir, éclatent çà et là : Geneviève ! — Notre mère ! — Jésus !... Maria !... *Le sergent et les soldats s'élancent pour étouffer ce scandale. Mais le bras, le long bras blanc enveloppé de lin de la mourante, s'est à demi levé. Clotilde se penche et porte son oreille à la faible bouche. Elle écoute et se relève.)*

REMI, *s'adressant alors à Clotilde.* — Qu'a-t-elle dit?

CLOTILDE, *montrant la foule.* — « Je veux qu'on les laisse parler. » *(Le peuple remercie dans un doux grondement.)*

REMI, *approuvant.* — Oui. Mais... pas longtemps.

UNE FEMME *âgée, prenant soudain tout son courage.* — A vingt ans, j'étais couchée et nouée depuis ma naissance. Tu m'as dit : Lève-toi !... et je me suis habillée toute seule. *(On lui fait signe que c'est assez; et elle passe.)*

UN GÉANT. — Je suis Marovethus — te rappelles-tu?

qui étais aveugle, sourd, muet et boiteux !... Tu m'as frotté dans l'huile sacrée quand j'avais six ans... Et depuis...

LE SERGENT, *à mi-voix.* — Passe.

UNE FEMME, *vieille, se nommant.* — Fraterna, de Tours. Quand tu y es venue, tu as guéri ma fille Claude. Je n'avais qu'elle... *(Un des soldats la pousse, doucement, et tous ainsi, traversant sortent par l'autre grille, les yeux fixés avec amour jusqu'au bout, sur Geneviève marmoréenne, les paupières closes, paisible et belle.)*

UN CULTIVATEUR. — Tu as arrêté la pluie pendant que je fauchais, près de Meaux. Aussi, grâce à toi, ma maison...

LE SERGENT. — Passe.

UN SERVITEUR. — A Orléans, tu m'as fait gracier par mon maître qui m'avait chassé.

UN HOMME D'ÉGLISE. — A Tours, où j'étais chantre, au beau milieu de la messe à laquelle tu assistais, ma voix s'éteignit par la malice de Satan...

LE SERGENT. — C'est bon !... Va !

L'HOMME D'ÉGLISE, *en s'en allant.* — ...Tu fis un signe, et je la retrouvai.

UNE FEMME. — Pendant que tu priais, ayant voulu surprendre par le trou de la serrure le secret de ta sainteté, j'avais perdu la vue !... A mes cris, tu me l'as rendue.

UN BOULANGER. — Pendant le siège de Mérovée, tu t'es brûlé les doigts en cuisant le pain pour nous !

UN MARINIER. — J'étais de la flotte de Champagne, timonier d'un des onze bateaux avec lesquels tu as ramené le blé d'Arcis-sur-Aube !

UN AUTRE MARINIER. — Dans ma barque, à un mauvais moment, tu as empoigné le gouvernail. Sans toi, on chavirait.

LE SERGENT. — Passez ! Passez !

UN ENFANT *de cinq ans, tenant sa mère d'une main et désignant de l'autre le chien Meus couché au pied du lit.* — Maman... le toutou !

LA MAMAN, *un doigt sur les lèvres.* — Ch...

L'ENFANT. — Je voudrais le cares... *(On l'emporte en hâte.)*

UNE FEMME *qui observe Geneviève.* — On dirait qu'elle a souri?

UNE AUTRE. *qui l'accompagne, haussant les épaules.* — C'est une idée.

LE SERGENT. — Passez.

UN FORGERON, *montrant son bras nu, énorme et musclé.* — J'avais ce bras-là tout sec. Voyez-le !

FRUMINIUS. — Avocat, j'étais devenu sourd, ayant trop de plaisir à m'écouter parler. Tu m'as touché les oreilles et j'ai entendu !

GLYCERA. — Je suis la dernière survivante des douze possédées que tu as délivrées en même temps du démon !

UNE FEMME. — Dieu m'avait retiré la mémoire pour avoir travaillé le dimanche, et par toi je l'ai recouvrée !

(Geneviève allonge le bras. Clotilde se penche, tout près, et puis se relève.)

REMI, *à Clotilde.* — Que dit-elle?

CLOTILDE, *répétant.* — Severus, Gérontia.

REMI. — Ce sont ses parents.

CLOTILDE. — ...et puis deux autres noms... *(Exprimant qu'elle n'a pas compris ce qu'ils signifient)*... Agaso !... Meus...

UNE FEMME, *à son mari, dans la foule.* — Le chien a remué !

LE MARI. — Mais non.

LA FEMME. — Je l'ai vu. Il a bougé.

LE SERGENT. — Passez.

LA FEMME, *en s'en allant, à son mari.* — On dit qu'il est encore plus vieux qu'elle, qu'il a plus de cent ans !

REMI, *imposant soudain silence.* — Écoutez donc ! *(On entend alors, comme si c'était à peu de distance, des bêlements et des sonnailles...)* Mais oui ! On entend bêler... et ces clochettes... Prodige ! Dieu lui rappelle son troupeau..

(Geneviève allonge le bras. Clotilde se penche, tout près, et puis se relève.)

REMI, *à Clotilde.* — Que dit-elle?

CLOTILDE, *répétant.* — ...Oh ! mes moutons !

REMI, *à la foule.* — Vous voyez ! Elle les entend aussi !

UNE FEMME, *en confidence, à une autre.* — Ça n'a rien d'étonnant. Moi, avant d'entrer ici, j'ai remarqué une colombe qui tournait drôlement au-dessus du toit.

LE SERGENT. — Allez, allez !

UN VIEILLARD. — Quand on m'a retiré, glacé, du puits où j'étais tombé en jouant, tu m'as serré sur ton cœur et j'avais chaud comme une caille.

UNE FEMME. — Je t'ai coupé, dans le temps, la frange de ton manteau. Pardonne-moi.

UN CORDONNIER. — Tes sandales qui avaient disparu un jour... c'était moi qui te les avais volées ! Pardonne-moi.

UN MALFAITEUR. — J'étais en prison. Une nuit je t'ai invoquée. Alors, la serrure de mon cachot est tombée et j'ai pu m'enfuir.

UN GRAND HOMME, *tout droit.* — J'étais bossu...

LE SERGENT. — Passez. Passez.

UN VIEUX SOLDAT *amputé d'un bras.* — A la déclaration de la grande guerre tu nous as passés en revue... Nous avions tous juré de nous laisser pousser la barbe jusqu'à la défaite d'Alaric...

UN CAMARADE, *près de lui.* — C'est de là qu'on nous a appelés les « pilosi ».

LE SERGENT. — Plus vite ! allons !

(Geneviève étend le bras. Clotilde se penche tout près et puis se relève.)

REMI, *à Clotilde.* — Que dit-elle?

CLOTILDE, *répétant.* — « Aux armes, citoyens ! »

REMI. — Ah ! oui ! Comme dans le temps !

UN HOMME. — Quand tu nous appelais « enfants de la patrie » ! Tu as été si courageuse ! Brave comme une épée !

UNE FEMME. — Et si bonne ! Tu soignais ! Tu savais !

UNE AUTRE. — Tu guérissais !

UNE AUTRE. — Tu arrangeais tout !

LUCÈRE, *près du lit.* — Les cierges s'allumaient d'eux-mêmes dans ta main.

UN HOMME. — Comment faire, si tu t'en vas?

UN AUTRE. — Cinq semaines après le roi !

UNE FEMME. — Ne nous quitte pas !

(Geneviève étend le bras. Clotilde se penche tout près... et puis se relève.)

UNE VOIX D'HOMME *partant de la foule, avant celle de Remi.* — Que dit-elle?

CLOTILDE, *répétant, avec une grande dignité.* — Elle dit qu'elle veut être enterrée dans la crypte de Saint-Pierre et Saint-Paul, à côté du roi Clovis, qui fut mon époux.

REMI. — Il sera fait ainsi.

DES VOIX, *éclatant de partout.* — Quoi ! Elle pense à cela ! — C'est donc vrai? Tu vas mourir? — Ne meurs pas ! Geneviève ! — Ah ! ne meurs pas ! — Reste encore !

UNE VIEILLE-VIEILLE FEMME, *archi-courbée et tenant un bâton.* — Oh ! oui ! *(Sa voix chevrote.)* Autrefois, je...

je... Et alors, toi... tu... *(mais brisée par l'émotion tout lui manque, le souffle et la pensée, et elle s'affaisse sans pouvoir en dire davantage, tandis qu'on l'emporte avec respect, et que les gémissements, les sanglots gagnent le peuple entier qui, peu à peu massé, ne circule plus que très lentement.)*

LE SERGENT, *pressant la foule compacte.* — Passez! Passez! plus vite! Allons! ne stationnez pas!

(Geneviève étend la main et la pose sur celle de Remi. — Celui-ci se penche tout près, et puis se relève, après avoir écouté un bon moment.)

CLOTILDE, *à Remi.* — Que dit-elle?

REMI, *à Clotilde.* — Qu'elle te lègue en souvenir la médaille que lui a donnée Germain quand elle était bergère, et que, depuis quatre-vingt-quatre ans elle porte à son cou, passée dans un cheveu.

CLOTILDE, *à Geneviève.* — Merci, ma sœur, je la prendrai.

REMI. — Mais... regardez? Elle pâlit!... Je crois que l'heure avance!

CLOTILDE, *empressée auprès d'elle.* — Il semble qu'elle étouffe!

REMI, *au sergent et aux soldats.* — Faites évacuer la salle.

LE SERGENT, *poussant le peuple.* — Écartez-vous! Sortez tous! Vous tuez Geneviève! Elle a besoin d'air.

(Geneviève étend la main. Remi se penche, écoute et se relève. Puis il baisse la tête avec un sourire triste et d'une douceur infinie; et de tous les côtés, la même question est lancée à mi-voix... mais avec quelle ardeur:) « Que dit-elle? — Qu'a-t-elle dit? »

REMI, *proclamant.* — Elle dit : « Laissez-les! Je veux mourir au milieu de mes enfants! »

(A ces mots, le peuple consterné, chancelant d'amour,

s'incline et puis s'agenouille. — Il se fait ce grand silence qu'on appelle : « de mort », et Geneviève, tout à coup, se dresse, assise dans son lit, les bras en croix, la bouche ouverte...)

CLOTILDE, *qui la soutient.* — Elle meurt !

REMI. — Recevez-la, mon Dieu !

GENEVIÈVE, *expirant.* — La France... Paris.

(Elle retombe inanimée. Clotilde la baise au front. Remi lui ferme les yeux. La foule se prosterne et l'on entend monter, on ne sait d'où, des chants suaves...)

XVI

L'AME RENDUE

Au Ciel.

C'est une galerie au dallage et aux arcades de lumière dont ni le commencement ni la fin ne se voient.

Ses innombrables baies, commandant la profondeur d'un indescriptible horizon d'or et d'argent, d'azur et de clartés déroulé en dehors de toutes les lois de la distance terrestre, plongent :

...sur des plaines d'une douceur d'espérance et de blé, dont la sérénité morale enchante et fertilise le cœur,

...sur des Saharas de délices, de brise et de parfums,

...sur des déserts rafraîchissants,

...sur des vallées abritant la béatitude et l'extase,

...sur des montagnes sculptées de foi, taillées en escaliers de Moïse pour que les yeux même et la pensée puissent de partout, sans fatigue, gravir leur escarpement,

...sur des coupoles de la couleur des temples, des ruches, du marbre et de l'ivoire, offrant la puissance fermée et l'aspect précieux des tabernacles éternels,

...sur des hameaux lointains, lointains... qui ont l'air de

s'éveiller sans cesse dans la confiance éperdue de l'aurore,

...et sur de gigantesques cités, rousses, toutes petites, ramassées, à peine visibles, qui semblent fumer là-bas et s'assoupir dans la récompense du soir,

...et sur des Sions à terrasses de nacre,

...sur des Jérichos à remparts de cuivre,

...sur des Jérusalems rebâties et radieuses,

...sur des Chanaans dont les ombrages « bleu-de-Marie », en faisant des gestes de palme, se balancent pour appeler,

...et aussi sur des successions, sur des processions de baptistères, de campaniles, de tours, de clochers vermeils et de dômes à reflets comme la gorge des ramiers,

...et sur de grandes routes, toutes droites, coupées en croix, prenant et entraînant les pas torrentueux des pèlerins séculaires,

...et sur de tendres collines, serrées du haut en bas par un chapelet de sentiers en spirale,

...et sur de merveilleux vergers palissés de symboles,

...sur des bois touffus de prodiges,

...sur des jardins mystiques,

...sur des champs de lis,

...sur des aqueducs de cyprès,

...sur des campagnes infinies qui se suivent, se suivent, se continuent, se perpétuent, toujours, toujours, toujours...

. . . . . .

Or là, dans cette galerie, seul, et aussi calme, aussi pur, aussi blanc que la colonne contre laquelle il ne fait pas d'ombre,

l'Ange Proxime se tient, debout.

Il regarde l'immensité qu'il embrasse et possède, et tandis que des larmes sortent de ses yeux, sans effort, et coulent sur son visage, il songe impénétrable...

Mais, tout à coup, tombant des cimes dans un fracas de soie, un Chérubin vertigineux, ruisselant d'espace, éblouissant comme un glaive qu'on tire, accoste devant l'ange à la rive moirée.

Et c'est le même Chérubin qui vint autrefois, à cette même

place, annoncer à Proxime sa nomination d'ange gardien et lui apporter l'âme de Geneviève.

Ramenant aussitôt, de chaque côté devant lui, ses robustes ailes d'une blancheur immaculée et rondes du haut comme les roues d'un char qui fend la neige, l'Ange incliné parle au Chérubin à travers la grille de ses ailes.

L'Ange. — Comment se fait-il que tu reviennes, Chérubin?... que tu redescendes vers moi?

Le Chérubin. — J'ai vu ta détresse et j'accours. Pourquoi pleures-tu?

L'Ange. — Parce que j'ai perdu l'âme de Geneviève. Depuis qu'elle m'a quitté, que j'ai dû la rendre, tout me manque. Elle était pour moi le ciel sur la terre. Je l'habitais. Quel beau séjour j'ai fait pendant près de cent ans, chez elle!... des ans qui m'ont paru des éternités de délices!... De nous deux ce n'était pas moi l'ange. C'était elle qui me gardait. A présent, je languis, je la cherche partout, je ne suis plus que solitude! Ah!... quelle douceur, mais quels regrets de l'avoir connue, aimée, accompagnée!... à travers tant de merveilles!

Le Chérubin. — Tu savais bien que tu ne pourrais pas demeurer près d'elle à tout jamais? qu'il te faudrait, ayant reçu cette âme, la rapporter un jour?

L'Ange. — Sans doute, je le savais! et j'avais préparé ma peine... mais je ne croyais pas qu'elle serait si grande! On n'aurait pas dû, vois-tu, me faire commencer par une sainte? Pour la première fois, c'était trop. Maintenant, j'ai beau ne plus la posséder, je reste toujours rempli de son passage et de son souvenir!... et je la garde encore après qu'elle est partie! Du moins, j'essaie de me le figurer... car je sens bien, à chaque instant, que mes ailes sont vides.

Le Chérubin. — Mais elle n'est pas perdue pour toi? Tu connais sa gloire?

L'Ange. — Et je m'en réjouis! Mon cœur la chante!

LE CHÉRUBIN. — Tu as assisté, comme nous tous, à sa réception... quand, précédée des Vertus et des Puissances portant chacune, selon son rang, un des « honneurs » : les clous, le marteau, la lance, l'éponge, le roseau, la couronne d'épines, les cordes, la croix, le suaire, et les rubis du Sang... elle s'est avancée jusqu'aux pieds du Trône éternel?... N'étais-tu pas là, chancelant, ébloui, terrassé de joie?

L'ANGE. — J'y étais ! J'y étais ! les plumes hérissées !... et les cheveux tout droits comme des flammes !...

LE CHÉRUBIN. — Ne te suffit-il donc pas que Geneviève soit entrée dans la béatitude?

L'ANGE. — Sans doute, j'en suis heureux. Je sais qu'elle voit Dieu...

LE CHÉRUBIN. — ...et que Dieu la regarde.

L'ANGE. — Mais tout cela ne fait pourtant qu'augmenter ma tristesse. Plus Geneviève est sainte et plus je souffre d'en être séparé ! C'est sa perfection qui me rend inconsolable. Et maintenant, je suis inquiet. Que va-t-il m'arriver? Je voudrais garder d'autres âmes. Depuis que j'en ai pris l'habitude, je ne peux plus m'en passer. Mais quelle âme, à présent, saura m'attacher, me plaire? Après celle que j'avais ! Faut-il que je m'en souvienne? Puis-je l'oublier? Ai-je fini de servir? N'avais-je pour mission que d'assister la vierge de Lutèce et personne autre ensuite?... Ou bien Dieu me réserve-t-il une seconde âme... une nouvelle? Ah ! Chérubin ! cette inconnue... dois-je la désirer? Je l'appelle et je la redoute. Je ne sais pas... J'attends, je prie, et je pleure...

LE CHÉRUBIN. — Ne pleure pas. Le Seigneur est content de toi. Et comme tu as bien gardé l'âme admirable qu'il t'avait choisie, il va t'en donner une autre, et d'égale beauté, qui sera sœur de la première...

L'ANGE. — Une femme également?

LE CHÉRUBIN. — Du même pays. Une vierge, une bergère aussi, et libératrice... et victorieuse!

L'ANGE. — Et sainte?

LE CHÉRUBIN. — Et martyre!

L'ANGE. — Ah! Chérubin! Quand la recevrai-je?

LE CHÉRUBIN. — Dans un instant, mille et quelques années.

L'ANGE. — Son nom?

LE CHÉRUBIN. — Jeanne. C'est toi que le Dieu Tout-Puissant qui protège la France a désigné pour garder Jeanne d'Arc.

L'ANGE, *radieux.* — Hosannah!

FIN

CETTE ÉDITION

LA PREMIÈRE DE

LA BELLE HISTOIRE DE GENEVIÈVE

COMPREND CINQ CENTS EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR :

Cent cinquante exemplaires sur papier azur, marqués de 1 à 150 ;

Trois cent cinquante exemplaires sur vélin blanc de Lafuma, marqués de 151 à 500.

Elle a été achevée d'imprimer,
par Plon-Nourrit et Cie, à Meaux,
le 25 janvier 1920.